

Nietzsche

CORRESPONDANCE

DE 1875 À 1882

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Bâle, le 24 mai 1875.

Mes vœux arrivent boiteux et en retard, vous devrez bien cette fois me le pardonner, très cher Maître. Je n'oublie pas en cela la précarité de ma santé et ma faiblesse, et j'admire la vigueur avec laquelle, ces dernières années, vous vous êtes frayé un chemin à travers l'enchevêtrement de tâches nouvelles, malgré les peines, les contrariétés, la fatigue ; tant et si bien qu'en aucun cas je n'ai le droit, sous ce rapport, de vous souhaiter quoi que ce soit. (Comme j'aimerais davantage pouvoir recevoir de vous un enseignement !) J'ai toujours, lorsque je songe à votre vie, le sentiment d'un déroulement dramatique de celle-ci : comme si vous étiez à ce point dramaturge, que vous-même ne puissiez vivre que sous cette forme et que, dans tous les cas, vous ne puissiez mourir qu'à la fin du cinquième acte.

Là où tout se presse et se précipite vers un même but, le hasard s'esquive, il a peur, semble-t-il. Tout devient nécessité, tout se change en airain, au sein de la plus grande agitation : c'est ainsi que je retrouve votre expression sur le beau médaillon que j'ai reçu en cadeau récemment. Nous autres hommes, nous vacillons toujours quelque peu, aussi la santé n'a-t-elle jamais rien de constant.

Je veux maintenant vous raconter que j'ai découvert une belle et remarquable prophétie, que j'aurais bien aimé vous envoyer pour votre anniversaire.

Voici ce qu'elle dit :

O Cœur sacré des peuples, ô Patrie !
Rempli de tolérance, à l'égard de la silencieuse Terre-Mère
et méconnu de tous, même si de ta
profondeur, les étrangers tirent ce qu'ils ont de meilleurs.
Ils récoltent la pensée et l'esprit venant de toi,
Ils cueillent volontiers la grappe, mais ils te raillent,
vigne difforme, qui,
vacillante, erres sans ordre sur le sol.
Toi, Pays du Génie haut et grave !
Toi, Pays de l'Amour ! Même si déjà je t'appartiens,
j'ai souvent pleuré de rage, en te voyant,

toujours stupide, renier ton Ame.

Tu hésites encore et, en silence, tu médites une Œuvre joyeuse,

une nouvelle Création, qui témoigne de Toi,

la seule qui, comme Toi-même,

soit née de l'Amour, et bonne, comme Toi.

Où est ton Délos, ton Olympie,

Afin que tous, nous nous retrouvions aux plus hautes réjouissances ?

Mais comment ton Fils peut-il donc deviner, ce que,

depuis longtemps, Immortelle, Tu prépares aux Tiens ? —

Tout ceci, c'est le pauvre Hölderlin qui le dit, lui pour qui cela n'a pas été si bien par la suite, comme pour moi, et qui n'a eu l'intuition que de ce en quoi nous aurons confiance et que nous contemplerons.

En vérité, cher Maître, vous écrire pour votre anniversaire signifie toujours uniquement : faire des vœux pour notre bonheur, pour notre santé, pour pouvoir vraiment prendre part à ce que vous êtes. Car en réalité je devrais penser : c'est le fait d'être malade, et l'égoïsme, qui est aux aguets dans la maladie, qui font que l'on pense toujours à soi : alors que le Génie, dans la plénitude de sa santé, ne pense toujours qu'aux autres, bénissant et guérissant sans le vouloir, là où il ne fait que poser sa main. Tout homme malade est une fripouille, ai-je lu récemment ; et qu'en est-il, des hommes qui ne sont pas entièrement malades ! Au cours de votre voyage à travers l'Allemagne, vous avez dû apprendre bien des choses, par ex. sur la maladie entièrement généralisée «du hartmannianisme ».

Portez-vous bien, honoré Maître, et restez ce que nous ne sommes pas : en bonne santé.

Fidèlement dévoué

Votre

Friedrich Nietzsche.

Steinabad, le 21 juillet. 1875

Eh bien, très cher ami, tu m'as devancé seulement de peu, car au moment même où je faisais partir la dernière lettre que je t'ai écrite, j'ai réalisé que ce devait être alors pour toi le moment d'écrire, et que tu aurais le droit de me dire prétentieux « à cause de mon insolente exubérance », ou bien que la belle tournure disait quelque chose d'original. Non, je n'appartiens pas à ce genre d'hommes violents, qui veulent avoir et ont toujours raison, même dans l'amitié ; la faute dont je dois parfois te donner l'impression est plutôt l'étourderie, ce qui pour toi n'est pas possible à présent, comme si j'avais dû me le dire à moi-même. Je t'aurais dit bien volontiers quelque chose encore avant Bayreuth, sur Bayreuth, vu que ce n'est pas seulement en tant que Gersdorff, mais aussi pour Nietzsche, que tu vas te rendre là-bas — du moins probablement, comme le laissent deviner les indices de ma mauvaise santé. Comment je vais, ma dernière lettre te l'a raconté ; entre-temps, nous avons grandement modifié mon régime (à ma demande, je mange beaucoup moins — en passant, une des plus étranges possibilités du langage — j'en ai assez, de manger beaucoup de viande).

Une belle piscine fait ma joie depuis hier ; elle est directement dans le jardin de l'hôtel. Je suis le seul à l'utiliser : elle est trop froide pour les autres mortels. Je suis dedans dès 6 heures du matin, et j'y nage promptement pendant 2 heures, avant le petit-déjeuner. Hier, j'ai vagabondé pendant trois heures dans des forêts d'une incroyable beauté et des vallées cachées, et en marchant j'ai lié dans ma tête toutes sortes de choses remplies d'espoir pour l'avenir : voilà longtemps que je n'avais pas saisi du regard le bonheur. Dans quel but sommes-nous encore épargnés ? J'ai devant moi une belle corbeille pleine de travail pour les 7 prochaines années, et, à proprement parler, je me sens bien chaque fois que j'y pense. Nous devons employer encore notre jeunesse et apprendre encore maintes bonnes choses. Et peu à peu la vie et l'enseignement deviennent vraiment quelque chose de collectif. Sans cesse, quelqu'un vient s'ajouter à ce collectif : ainsi, cet été, un étudiant en droit, Brenner, précoce (parce que souffrant précocement) et très capable. Il habite à Bâle. On m'a aussi parlé d'un jeune homme qui est parti en Australie et s'est auparavant muni de mes écrits. T'ai-je parlé d'une lettre du prince Rudi Liechtenstein (de Vienne)? Aujourd'hui, j'ai dû à nouveau faire savoir à une librairie viennoise que l'écrit sur Homère qu'elle m'avait demandé n'était pas publié. Comme à plusieurs reprises déjà, sa demande était faite au nom « d'un fidèle disciple ». Tu sais aussi que j'ai maintenant un second manuscrit, élaboré et très substantiel, de la Culture grecque de J. Burckhardt. Il m'a été offert par mon cher Kelterborn, qui est docteur en droit (il a déjà un poste).

Après les vacances commence ma vie de famille, et une existence, une activité conçues de la manière la plus raisonnable pour que je puisse encore parvenir à quelque

chose. Je me consacre particulièrement, à présent, à combler pour moi-même, après-coup, les fâcheuses lacunes de notre éducation (je pense à Pforte et aux Universités, entre autres) ; à chaque jour son petit pensum, totalement à part, encore, du pensum principal, en rapport avec le cours. Nous avons encore un bon bout de chemin à monter, lentement mais de plus en plus loin, afin d'avoir un regard vraiment libre sur notre vieille culture ; et l'on est obligé de passer encore par des sciences ardues, et avant tout par celles qui sont, à proprement parler, sévères. Mais le fait d'avancer ainsi paisiblement est notre manière, à nous, d'être heureux, et je n'en veux pas beaucoup plus.

Le travail littéraire a cessé à présent, et pour longtemps, je pense. Mais il me semble que mes quatre petits écrits suffiront bien pour un vrai réveil et une véritable exhortation : ils sont faits pour la jeunesse et pour les aspirations juvéniles. As-tu lu le Drame musical de Schuré, en 2 vol.? Il m'a causé une grande joie en me l'envoyant : le vol.I a comme illustration le théâtre grec d'Egesta, le vol.II l'intérieur de celui de Bayreuth. Et c'est un plaisir, de voir comme il a compris ma « Naissance », librement et de l'intérieur. A mon sentiment, le Français est dans l'ensemble trop disert, et lorsqu'il traite de choses tel que la musique, c'est trop à grand bruit et d'une manière officielle. Mais tout cela est de la faute de la langue, pas de Schuré.

Très cher ami, je crois vraiment maintenant que je n'irai pas à Bayreuth : la période de 4 semaines est en soi déjà trop courte pour une telle cure ; si c'était absolument nécessaire, j'en viendrais à l'élargir à 5 semaines, rien que pour faire tout ce qu'exige de moi une chose si sérieuse. Mais à l'automne, n'est-ce pas, je t'ai à nouveau à Bâle ? Comme nous pourrons alors tout nous raconter ! Et ma chambre d'étude devrait te réjouir ! Vœux de bonheur affectueux sur ta route !

Te suivant dans ta fidèle affection

Ton ami

Friedrich.

Situation de Bonndorf : prends Donaueschingen, en ayant en vue la prochaine gare. De là jusqu'à Löffingen, 3 heures de poste ; de là jusqu'à Bonndorf, 2 heures à pied. Près de là se trouve Steinabad. Information valant comme une correction à ce que j'ai indiqué dans la dernière lettre, mais en aucun cas comme une exhortation à venir ! Aucun malentendu, fidèle ami.

Friedrich Nietzsche à Erwin Rohde

Steinabad bei Bonndorf

Forêt Noire, Bade.

1^{er} août 1875

Aujourd'hui, cher ami, j'imagine que vous allez vous retrouver à Bayreuth, et je vais vous manquer, et manquer parmi vous ! Ce n'est pas vraiment ce que j'ai pensé quelquefois en silence — être un jour là, assis tout-à-coup au milieu de votre cercle et jouir pleinement de mes amis ! Non, ce ne sera pas cela : aujourd'hui, à la moitié de mes vacances, je peux le dire enfin avec certitude. Je viens d'avoir un long entretien avec le Dr. Wiel, et je suis resté hier au lit avec de violents maux de tête. J'ai passé l'après-midi et la nuit à souffrir, avec de brusques vomissements. Au cours des 2 semaines que la cure a déjà duré, nous avons combattu avec un résultat véritablement heureux la dilatation d'estomac, à laquelle on peut facilement identifier la maladie. L'estomac est retourné en lui-même. Mais pour ce qui est de l'affection nerveuse même, ce sera une longue affaire. Ce qui signifie : être sévère dans la méthode de cure et ne pas perdre patience ! J'ai eu quelques très bonnes journées. Le temps était frais, et je suis allé errer dans les montagnes et les forêts, toujours seul, mais inspiré d'une manière si joyeuse et si plaisante, qu'il m'est totalement impossible d'en parler ! Je ne me risquerais absolument pas à rendre compte de quels espoirs, probabilités, projets, je me délecte, lorsque je me les remémore avec la plus grande justesse ! Ensuite, chaque jour ou presque s'est signalé par une belle lettre pleine d'affection ; j'ai toujours de la fierté et de l'émotion, lorsque je pense que vous m'appartenez, mes chers amis ! Si seulement j'avais un peu de bonheur à offrir ! Là où le souci et la mauvaise humeur me tracassent le plus, c'est lorsque je vois que l'on ne sait rien et que l'on doit laisser les choses courir, tellement, aussi, elles sont impitoyables. Et puis, quelquefois, les choses m'apparaissent comme si j'étais né moi-même sous une bonne étoile et avais échappé, pour l'instant, aux attaques les plus rudes des douleurs dont je souffre. Je n'ai encore pas du tout souffert des stupidités et des méchancetés du destin, et je ne suis absolument pas digne de me laisser voir sous la charrue du véritable malheur. Ainsi : j'aimerais pouvoir dire que j'ai, à proprement parler, un peu de bonheur à offrir. Si seulement je savais comment ! Et particulièrement comment pouvoir, mon pauvre ami, te procurer ne serait-ce qu'un soulagement ! Ou connaître le secret pour apporter le grand soulagement !

Nous sommes dimanche, et autour de moi, de nombreux habitants de Bonndorf sont assis et boivent de la bière. L'air, très pur, souffle de la forêt, et de temps à autre résonne une horrible fanfare qui, avec une dose d'éloignement de 2 heures, peut sans doute être plus supportable et faire songer au cor des bois.

Ici, je n'ai personne, et je mène une vie indépendante et tout à fait distinguée. Demain, pour m'égayer et m'instruire, le Dr. Wiel veut cuisiner avec moi : c'est un cuisinier renommé, qui réfléchit sur la cuisine, et il est l'auteur d'un livre de cuisine diététique, très usité et traduit dans toutes les langues. Hier, il m'a fait un exposé sur la vaisselle émaillée et sur un nouveau hachoir à viande. Ainsi, j'apprends des choses pour ma nouvelle gestion domestique.

Je te joins une curiosité qui m'est arrivée du Wurtemberg il y a une semaine ; le sentiment et l'expression sont d'une élégance toute wurtembergeoise. Une lettre de Romundt m'a mis dans une humeur exaspérée, comme il n'était d'ailleurs pas lui-même de meilleure façon animé.

(A présent, la fanfare fait rage, de la plus déraisonnable manière. Je n'ai jamais rien entendu de semblable : ce n'est ni une marche, ni une danse, mais plutôt des ritournelles passées de mode et vraiment abjectes, venant du siècle passé)

Ainsi, Romundt écrit-il, au sujet du travail qu'il a eu jusqu'ici : « cela revient à une illustration du néant schopenhauérien

(La musique vient de cesser et les gens de Bonndorf applaudissent !)

à la fin du Monde comme Volonté etc., des paroles très audacieuses, très sévères et très vraies, que Schopenhauer nous a dites, à mon avis. » Les choses de ce genre me contrarient au plus au point : il s'agit là de l'ancienne folie, qui consiste à s'accrocher à la queue d'une philosophie et à illustrer la queue, précisément ! Et quelle prétention, de vouloir voir plus justement et plus clairement, et d'illustrer, là où Sch. s'est arrêté. — Il écrit ensuite que son élève Schenkel lui a annoncé qu'il lui faisait « défection, d'une manière outrageante, pour Beck, à Tübingen. » Maintenant, ce n'est pas étonnant, mais R. ne devrait pas avoir si vite le mot outrageant à la bouche. Je ne tiens pas pour outrageant une défection à l'égard de la philosophie romundtienne, fût-elle pour Beck à Tübingen. Cet étudiant Schenkel n'a fait précisément que passer d'un prêtre obscur à un prêtre clair et éclairé. — Mais ce qui m'a le plus contrarié, c'est qu'il ne soit pas du tout allé voir notre Overbeck et qu'il n'ait pas tant de nostalgie, qu'il ne le saluât pas après sa convalescence. Cela ressemble vraiment à de la mauvaise conscience, et en effet, il semble avoir de nouveau, lors de son départ, fait fi de ses bonnes intentions. Il écrit en effet — j'espère que la situation de maître d'école va me laisser le temps de faire avancer mon affaire. J'espère le contraire et souhaite qu'il soit tenu à l'écart de son affaire par la contrainte la plus sévère : nous devons craindre maintenant que la chose ne soit plus à présent si innocente qu'elle ne corrompe son caractère ! — L'hiver dernier, avec les souffrances de Romundt, est pour moi comme un affreux rêve : tout s'est replié en moi, et j'étais rempli de la méfiance la plus amère. Je ne me suis pas remis non plus de cette expérience absurde.

Madame Baumgartner, la meilleure mère que je connaisse, m'a plusieurs fois écrit, d'une manière très affectueuse. Son fils Adolf a traversé des semaines difficiles et désespérées : il semble que les choses militaires l'aient quasiment poussé à bout, tant et si bien que madame B. est allée à Bonn pour le reconforter un peu. La manière dont elle a fait

cela et avec laquelle elle le raconte est comme la clarté du soleil ; c'est une âme d'une extrême bonté.

Partout de la désespérance ! Mais pas chez moi ! Et je ne suis pas à Bayreuth ! A quoi cela rime ? Le saisis-tu ? Moi, je le saisis à peine. Et alors je suis là-bas en esprit, pendant plus des trois-quarts de la journée, et je ne cesse de rôder comme une ombre autour de Bayreuth. Tu ne dois pas craindre d'exciter mon envie, raconte-moi seulement un peu de tout, très cher ami. Assez souvent, pendant mes promenades, je me dirige à moi-même des parties entières de musique, que je connais par cœur, et puis je grogne et maugrée. Salue Wagner, bien profondément ! Adieu, mes amis bien-aimés : ma lettre est devenue, ici ou là, quelque peu collective. Je vous aime de tout mon cœur.

Votre

F.

Schuré est-il là ? Je souhaite lui écrire. Quelle est son adresse ? Et quelle est l'adresse de Mlle von Meysenbug ?

Un très chaleureux merci, chers amis, Overbeck et Gersdorff, pour vos lettres ! J'en ai profité dans la matinée, après l'eau de Karlsbad, lors de ma promenade en forêt : toujours une gorgée de temps en temps. Toi, mon cher ami Rohde, tu arrives l'après-midi pour le café au lait, en même temps que Schmeitzner et Asher !

Bayreuth, 4 août 1875.

Cher ami,

Avant d'aller aujourd'hui à notre paradisiaque tâche journalière, que nous avons à remplir ici pendant deux semaines, c'est-à-dire avant de me rendre à la répétition, un bref salut pour toi. Pour l'instant, nous n'avons pas d'autre souci que ton absence parmi nous, sinon c'est splendide. Hier, Rohde lui-même a été ravi, lui qui avant-hier était arrivé dans un inquiétant état de rupture et qui parlait de repartir aussitôt, ce dont je l'ai dissuadé avec force, et j'ai sûrement bien fait. Son affaire continue, elle doit même — je n'en sais pas encore plus long — se trouver dans une crise très pénible, mais hier, comme je te l'ai dit, R a pris part à nouveau totalement à ce qui nous comblait, Gersdorff et moi. Je suis arrivé samedi, G le lendemain, et R le lundi, moi avec l'orchestre, dont les 112 membres se sont installés petit à petit samedi et dimanche matin. L'après-midi a eu lieu une sorte de pré-répétition, et la chose est maintenant ainsi ordonnée : jusqu'au 15 du mois, 2 répétitions ont lieu chaque jour, le matin de 10 à 12 avec l'orchestre seul, et la même chose l'après-midi de 5 à 7 avec l'orchestre et les chanteurs. Il s'agit, dans l'idée de Wagner, d'une lecture de l'ensemble, pour que les musiciens puissent s'en faire une idée, son intention est de n'éclaircir que certaines choses importantes et sinon d'avancer. C'est de cette façon que nous avons entendu l'Or du Rhin, hier et avant-hier. Du fait de la totale assurance des chanteurs et de leur participation pleine d'élan, les répétitions de l'après-midi prennent déjà d'une certaine manière l'allure d'une représentation. Si tu étais ici et entendais la belle sonorité de cet orchestre ! Malgré toutes les audaces inouïes de l'harmonie, du rythme, etc., l'ensemble résonne comme de l'or liquide. Les vagues et les clapotis de l'Or du Rhin — « presque le plus absurde de l'ensemble » a dit Wagner pendant la répétition aux musiciens pour les encourager — est la chose la plus merveilleuse et la plus remarquable que j'aie entendu en matière de sonorité musicale. Et la musique du Nibelung, et le chant des 3 filles du Rhin, qui ne veut plus sortir de mes oreilles et de ma tête ! Aujourd'hui commence la Walkyrie, j'en ressens une joie inexprimable, et je dois partir. L'immersion de l'orchestre semble se révéler une magnifique invention, bien que tous les rapports acoustiques ne se laissent pas encore voir. Les chanteurs percent même par l'instrumentation la plus forte, le son de l'orchestre rappelle l'impression que l'on a dans une église, où il a coutume aussi d'être plus éloigné. Je ne sais pas ce qu'il va en être de Siegmund, Niemann s'est honteusement enfui ; il a pris quelque chose en mauvaise part et semble perdu. Tous les soirs à 8 heures, ricevimento chez les Wagner. Liszt est là depuis vendredi, madame von Schleinitz depuis avant-hier. Hier soir, Rohde nous a lu ce qui est dans ta lettre pour nous tous. Nous pensons à toi sans cesse. Pardonne-moi cette exclamation sans ordre que doit

être ma lettre, comme je te l'ai dit je dois partir. Fais-nous savoir combien de temps encore tu es à Steinabad, je t'embrasse affectueusement,

Ton fidèle et amicalement

dévoué O.

Chez le particulier Julius Hänlein Culmbacher Strasse 561

Nietzsche à Franz Overbeck

Steinabad, le 11 août 1875

Mon cher ami Overbeck, j'ai maintenant une crampe d'une demi-heure, chaque fois qu'une lettre m'arrive de Bayreuth ; il me semble toujours qu'il ne me reste plus qu'à sauter sur mes pieds, tout laisser et courir vous rejoindre ! Au cours de mes promenades, il m'arrive souvent de percevoir, comme une merveilleuse tentation, quelque chose de « l'or liquide » de ces accents orchestraux, et j'ai toujours alors l'impression d'avoir été spolié sans limite. Le savoir de vous est ma seule véritable consolation. Cela aurait pu être si simple, qu'aucun de nous ne soit là-bas, et si même nous savions seulement à peine quel bonheur nous pouvons y trouver. Mais tu me raconteras, bien que je me voie déjà comme un vrai nigaud, avec mes questions : « Comment ça sonne, là? et là? »

En ce qui concerne ma cure, j'ai quelques cura, en premier lieu du fait qu'il n'en est pas sorti grand chose. Toutefois, j'ai au moins appris quelques bonnes choses qui vont m'être profitables pour le régime que je dois suivre désormais, et j'ai fait la connaissance d'un médecin très perspicace, un révolutionnaire dans le domaine médical, qui a remplacé le livre de recettes par un livre de cuisine, conçu d'une manière scientifique, pour la cuisine de tous les jours — une idée aussi simple que difficile à avoir, me semble-t-il.

Je suis toujours resté tout seul, et je n'ai pris sur moi que de rares fois, de faire une quelconque promenade en groupe. J'ai tout de même visité la Rothhaus, la plus grande brasserie d'Allemagne, dans la Forêt-Noire, avec ses caves taillées dans le granit, et je me suis également intéressé à l'élevage porcin et à la fabrication du fromage.

Je prie notre ami Gersdorff de transmettre les lettres ci-jointes, ce qui est possible par l'intermédiaire d'une demande faite auprès de madame Wagner. L'une est adressée à Mlle von Meysenbug, l'autre à Ms. Schuré à Paris. Je pensais trouver ces noms parmi les étrangers et les invités. Vous pouvez lire ces lettres, si vous en avez envie.

Je rentre chez moi dans les prochains jours. Ma sœur m'a entre-temps aménagé un foyer et m'attend.

Souhaitant de tout cœur l'apaisement à tous ceux qui sont affligés et à tous ceux qui espèrent, la réalisation de leurs espoirs

Fidèlement

Ton F N.

Bâle, le 7 octobre 1875.

Dieu sait, mon très cher ami, sous quelle lumière tu découvres cette fois le matin de ton jour d'anniversaire ! Si le jour te semble gris, horrible même, songe donc alors un peu à ce que tu es pour moi, pour nous, et, si tu veux répondre à notre sentiment, sois reconnaissant envers le Ciel, qui te fait vivre. Réjouis-toi donc avec tous ceux qui t'aiment, lorsque, de toi-même, tu ne vois rien d'autre à goûter que le chagrin et la mélancolie. Mais peut-être le jour t'attend-t-il avec un tout autre visage, plus joyeux : j'ignore totalement ce qui t'est arrivé entre-temps. Aussi ne me suis-je vraiment pas senti, et je ne me sens toujours pas, en état de te conseiller un parti quelconque : je n'ai pas non plus, entre-temps, entièrement oublié d'espérer, et même d'espérer comme ton amour espérait — à savoir, que toutes les obscurités soient éclaircies, que tout découragement soit écarté, et qu'une même humeur, une même vaillance, répondent à ton noble et vaillant esprit.

Au sujet de ta conférence philologique, Overbeck n'a encore rien pu me relater jusqu'à présent en provenance des journaux (je ne lis plus les journaux depuis les trois-quarts de l'année). Je pense que tu m'enverras la conférence ? Au moins devrais-je pouvoir par ce moyen me procurer une grande joie. De façon singulière, j'oublie quasiment, de plus en plus, que nous nous sommes connus en tant que philologues. Nous avons eu, entre-temps, tant de choses en commun, que je ne possède plus ce que nous avions en commun à l'origine. Je me suis récemment souvenu, d'une manière quasi effrayante, ce que l'on est et ce que l'on peut, maintenant précisément, alors que l'on s'est beaucoup trop engagé dans une dévorante anticipation de l'avenir pour ne pas saisir du regard tout ce que l'on peut faire à présent. On m'a en effet à nouveau raconté quelque chose provenant d'un jugement que J. Burckhardt a porté sur moi (il s'est exprimé devant un médecin de Lörrach qui lui est très familier) Il a dit entre autres : « Les Bâlois ne retrouveront pas deux fois un tel professeur ». Cela concerne mon activité au Pädagogium : ainsi, j'ai réussi à devenir un maître d'école passable, et ce, presque accessoirement, car jusqu'à présent, je n'ai rempli cette fonction qu'avec le sentiment du devoir, sans aucun sentiment de fierté, mais aussi sans aucune joie. Peut-être aussi parviendrai-je encore accessoirement, et pour ainsi dire en dormant, à devenir philologue. Ma situation est tellement remplie de difficultés générales, que je m'occupe de la philologie presque à la manière d'un ouvrier, comme d'une chose à laquelle, je pense, on peut et doit s'adonner à toute heure, sans beaucoup y penser.

Ma Considération intitulée « Richard W. à Bayreuth » ne sera pas imprimée ; elle est presque terminée, mais je suis resté loin derrière ce que j'exige de moi-même ; elle ne possède ainsi pour moi d'autre valeur que celle d'une nouvelle orientation concernant le point le plus difficile de toutes nos expériences jusqu'à ce jour. Je ne l'ai pas surmontée, et

je reconnais que l'orientation ne m'a pas, à moi-même, entièrement réussi — encore moins me serait-il possible d'aider les autres !

C'est au même point, quoique à un stade d'élaboration moins avancé, que j'ai mené, au printemps dernier, une Considération intitulée «Nous autres philologues ». S'il vient un temps, où nous puissions vivre et communiquer plus longtemps ensemble, je t'en donnerai quelques aperçus : il ne s'y trouve rien qui n'ait été personnellement vécu, c'est la raison pour laquelle cela se détache de moi un peu difficilement. Si je te dis cela, c'est que, souvent, après avoir été en ta compagnie, je me reproche de ne pas t'avoir communiqué assez de choses. Ce n'est pas par manque de franchise, tu le sais.

Entre-temps, je suis allé sur le Bürgenstock, avec Overbeck ; les seuls hôtes du lieu, et les derniers de la saison ! J'ai beaucoup pensé à toi. Ce n'est pas un endroit pour les cœurs impatients, on y deviendrait fou de tranquillité.

Le 15 de ce mois-ci, mademoiselle von Meysenbug vient me voir à son retour de Paris. Peut-être Gersdorff, également ; récemment, il m'a fait part de sa ferme intention, maintenant, de se fiancer, à Berlin. Bénissons de tout cœur une telle nouvelle.

Mon très cher ami, ne m'oublie pas dans ta détresse, n'oublie pas qu'il y a dans les eaux de ton chagrin certaines choses auxquelles tu peux te rattacher. Et si tu n'as rien pour te raccrocher, tu pourras toujours t'agripper à une main amicale. Alors, advienne que pourra.

Dehors, j'aperçois une froide et paisible journée d'automne toute bleue.

Adieu, très cher ami, et sois assuré de mon amitié.

Ma sœur t'envoie aussi ses vœux les plus sincères.

Ton F N.

Romundt m'a procuré la plus grande joie par ce dont il m'a fait part. Il est comme guéri, et c'est aussi ainsi qu'il se sent lui-même : en retour, il a beaucoup de travail, comme maître d'école (cours de grec en Seconde I et II, d'allemand en Première). Cela lui a été salutaire.

Bâle, 13 décembre 1875

Ta lettre, mon cher ami, est arrivée hier, et tes livres ce matin, précisément au début d'une dure semaine de travail : il convient vraiment de garder bon courage, lorsqu'on a des amis si sympathiques et affectueux ! J'admire véritablement le bel instinct de ton amitié — l'expression ne te paraît pas, j'espère, trop animalière —, en ce qu'il a fallu justement que tu tombes sur ces sentences indiennes au moment où, précisément ces 2 derniers mois, je me tournais avec une sorte de soif grandissante vers l'Inde. J'ai emprunté à M. Widemann, l'ami de Schmeitzner, la traduction anglaise des Sutta Nipàta, des extraits des livres saints du bouddhisme ; et j'ai déjà adopté pour mon usage privé l'une des sentences d'une Sutta : « Ainsi je vais, solitaire comme le rhinocéros ». Souvent s'impose à moi une ferme certitude, celle de l'absence de valeur de la vie et du caractère illusoire de tous les buts, et cette conviction est si forte, particulièrement lorsque je suis malade, alité, que je compte en apprendre un peu plus, qui ne soit toutefois pas mêlé aux expressions judéo-chrétiennes : j'ai infusé à chaque instant en moi une telle répugnance à leur égard, que je dois me garder de toute injustice. Maintenant, ce qu'il en est de l'existence, tu peux également en juger par la lettre ci-jointe de notre ami Rohde, qui se trouve actuellement dans des souffrances indicibles ; on ne doit pas s'attacher à la même chose, c'est clair, et pourtant, comment peut-on le supporter, lorsqu'on ne veut plus rien ! Je pense que la volonté de reconnaissance subsiste comme région ultime du vouloir-vivre, comme zone intermédiaire entre le stade du vouloir et celui de la disparition du vouloir, une part de purgatoire, aussi longtemps que nous jetons un regard insatisfait et dédaigneux sur notre vie passée, et une part de nirvana, pour autant que l'esprit se rapproche, de cette façon, de l'état de pure contemplation. Je m'exerce en cela à désapprendre la hâte qui caractérise la volonté de reconnaissance ; les érudits en souffrent tous, assurément, et, à ce sujet, le splendide soulagement que procure à chaque fois le fait de gagner la compréhension de quelqu'un, leur échappe. Or, je me trouve encore tendu de manière un peu trop rigide entre les différentes exigences de ma charge, comme si je n'étais pas par trop souvent obligé, contre ma volonté, de me mettre dans une telle hâte : je souhaite mettre peu à peu tout bien en ordre en moi-même. Ma santé deviendra alors elle aussi plus stable ; je n'obtiendrai pas celle-ci, tant que je ne l'aurai pas méritée, tant que je n'aurai pas trouvé la situation de mon esprit qui m'est pour ainsi dire promise, cette situation où la santé n'a conservé qu'une seule tendance, la volonté de reconnaissance, et se trouve libérée par ailleurs de ses tendances et de ses désirs. Un train de vie modeste, un rythme journalier entièrement réglé, aucune recherche d'honneurs et de mondanités susceptibles de m'exciter, la vie commune avec ma sœur (moyen par lequel tout est vraiment, autour de moi, entièrement nietzschéen et se trouve singulièrement apaisé), la conscience d'avoir des amis tout à fait remarquables et affectueux, le fait de posséder 40 bons livres de toutes les époques et de tous les peuples (et plusieurs autres encore qui ne sont pas vraiment

mauvais), le bonheur inaltérable d'avoir trouvé en Schopenhauer et Wagner des éducateurs et dans l'étude des Grecs la matière suffisante pour un travail quotidien, l'assurance de ne plus manquer de bons élèves dorénavant — voilà de quoi est faite ma vie actuelle. Il convient malheureusement d'ajouter à cela la souffrance chronique qui me saisit pendant presque deux jours entiers toutes les deux semaines, plus longtemps encore parfois — mais maintenant, cela devrait prendre fin.

Un jour, lorsque tu auras établi ton foyer d'une manière sûre et réfléchie, tu pourras sans doute compter sur moi comme hôte de vacances pour un long séjour chez toi ; je me réconforte souvent en pensant à ton existence prochaine, et en songeant que je pourrai aussi un jour t'être utile encore au travers de tes enfants. Mais, mon vieux et fidèle ami Gersdorff, nous avons partagé jusqu'à présent une bonne part de jeunesse, d'expériences, d'éducation, d'inclinations, de haines, d'efforts entrepris, d'espairs, et nous savons qu'être près l'un de l'autre suffit à nous réjouir : je crois que nous n'avons pas besoin de nous faire de promesses ni de vœux, car chacun de nous croit bien fermement en l'autre. Par expérience, je sais que tu me viens en aide là où cela t'est possible, et chaque fois que quelque chose me réjouit, je pense : « Comme cela réjouirait Gersdorff ! » Si je te dis cela, c'est parce que tu possèdes la merveilleuse capacité de partager ta joie ; je pense qu'elle est elle-même plus rare et plus élevée que celle de partager la souffrance.

Porte-toi bien et traverse cette nouvelle année de ta vie en restant celui que tu as été dans l'ancienne, je ne vois pas ce que je pourrais te souhaiter d'autre. C'est en étant celui-là que tu as su gagner tes amis ; et s'il existe encore des femmes avisées, alors tu ne seras plus longtemps à

« errer, solitaire comme le rhinocéros. »

Avec fidélité ton

Friedrich Nietzsche.

Cordiales salutations et vœux de bonheur de ma sœur. Mes recommandations à ton vénérable père. Je t'envoie le programme de Rüttimeyer, j'espère que cela arrivera.

Bâle, le 27 sept. 1876.

Très honoré ami !

La petite commission dont vous m'avez chargé m'a fait plaisir : cela m'a rappelé l'époque de Tribschen. En ce moment, j'ai le temps de songer au passé, le plus lointain comme le plus proche, car je reste souvent assis dans une pièce obscure, à cause d'une cure d'atropine que l'on a trouvé nécessaire de me prescrire pour les yeux, après mon retour. L'automne, après un tel été, est pour moi, et sans doute pas seulement pour moi, plus automne qu'aucun autre. Après le grand événement persiste une traînée de la plus noire mélancolie, dont on ne saurait se sauver assez vite, vers l'Italie ou vers la création, ou les deux à la fois. En songeant que vous êtes en Italie, il me revient à l'esprit que c'est là-bas que vous est venue l'inspiration du début de l'Or du Rhin. Puisse ce pays rester celui des commencements ! Et puis vous délaissez les Allemands pour un temps, et cela semble nécessaire de temps en temps, pour pouvoir faire quelque chose de convenable pour eux.

Vous savez peut-être que je pars moi aussi en Italie le mois prochain, pays non pas des commencements pour moi, mais de la fin de mes souffrances. Celles-ci sont à nouveau à leur paroxysme ; il est vraiment grand temps : mon administration sait ce qu'elle fait en m'accordant un an de congé, alors que c'est un sacrifice démesuré pour une si petite communauté ; car elle me perdrait d'une manière ou d'une autre, si elle ne m'ouvrait pas cette porte de sortie ; grâce à mon tempérament patient, j'ai avalé, ces dernières années, douleur sur douleur, comme si j'étais né pour cela et pour rien d'autre. J'ai largement et concrètement payé mon tribut à la philosophie qui enseigne cela. Cette névralgie opère méthodiquement, scientifiquement, elle sonde pour voir jusqu'à quel point je peux supporter la douleur, et cet examen lui prend trente heures à chaque fois. Je dois m'attendre à voir une telle analyse se reproduire tous les quatre à huit jours : vous voyez, c'est la maladie d'un savant ; — mais maintenant j'en ai assez, et je veux vivre en bonne santé ou ne plus vivre. Repos complet, air doux, promenades, chambre sombre — voilà ce que j'attends de l'Italie ; je frémis à l'idée de devoir entendre ou voir quelque chose là-bas. Ne croyez pas que je sois morose ; ce ne sont pas les maladies, mais les hommes uniquement, qui peuvent m'indisposer ; or je suis toujours entouré des amis les plus prévenants et les plus serviables. Il y eut d'abord, après mon retour, le moraliste Dr Rée ; à présent, j'ai le musicien Köselitz auprès de moi, celui-là même qui écrit cette lettre ; je peux compter également parmi mes bons amis madame Baumgartner ; peut-être serez-vous heureux d'apprendre que la traduction française de mon dernier écrit (R W à B), réalisée par cette femme, sera imprimée le mois prochain.

Si « l'esprit » venait sur moi, je composerais à votre intention un poème pour bénir votre voyage ; mais cette cigogne n'a pas pour l'heure construit son nid sur moi : ce qu'il faut lui pardonner. Aussi, contentez-vous de mes vœux les plus sincères ; qu'ils vous suivent comme de bons compagnons : vous et votre honorable épouse, ma « très noble amie », pour dérober au Juif Bernays un de ses germanismes les plus illicites.

Fidèlement, comme toujours

votre

Friedrich Nietzsche.

Friedrich Nietzsche à Carl von Gersdorff

Lendemain du Vendredi saint 1876, 15 avril

Bâle.

Très cher ami, je suis revenu de Genève la veille au soir du Jeudi saint. Là-bas, j'ai passé six jours très enrichissants, au cours desquels j'ai eu maintes expériences. Auparavant, après ton départ, j'ai supporté encore une semaine comme unique hôte de la Printanière. Cette semaine-là, je l'ai employée, à proprement parler, à me recueillir et à me nettoyer intérieurement, et j'ai obtenu la victoire sur nombre d'états maladifs, de chimères et de découragements, envisageant encore nommément mes objectifs avec un désir nouveau, tout en perdant ma propension (avec laquelle je t'ai, toi aussi, tourmenté) à être injuste avec moi-même. J'ai retrouvé la «bonne conscience» d'avoir fait jusqu'à présent tout ce que je pouvais pour ma libération et d'avoir par-là rendu un vrai service à d'autres hommes aussi. C'est sur cette voie que j'avance à nouveau, sans plus m'arrêter à regarder désespérément en avant ou en arrière. Je dois vraiment beaucoup au livre de notre excellente amie Meysenbug, et je n'oublierai jamais le dimanche que j'ai passé avec elle, du matin jusqu'à la nuit, dans le voisinage le plus hautement moral.

Le séjour à Genève est venu juste au bon moment, comme une sorte de confirmation et de renforcement de ce que j'avais décidé dans la solitude. Avant tout, j'ai trouvé, pour notre enrichissement à tous, un véritable ami, en M. von Senger. Je ne saurais dire en quelques mots combien j'ai gagné en cette occasion. Tu feras sa connaissance. En attendant, je ne te dis rien.

Lorsque nous nous reverrons, je te parlerai de Ferney, le séjour de Voltaire (à qui j'ai présenté mes authentiques hommages), de Genève, brillante quoique merveilleusement montagnarde et respirant la liberté, de la villa Diodati, d'individus isolés, du meilleur cordonnier de Genève (un célèbre communard), du concert populaire au cours duquel on joua, à mon intention, l'ouv. de Benvenuto Cellini de Berlioz, de madame Senger, une Anglaise de grand caractère, et de ses remarquables enfants Leila et Agenor, de mad. de Saussure, du banquier Köckert (anciennement Virtuos), de deux aimables jeunes femmes russes dans une pension anglaise, d'excursions en Savoie, de la découverte que j'ai faite, que je dois être un grand pianiste, de nombreuses conversations sur la morale, de M. Jansen et du courtier, etc., etc. Pour l'essentiel, voici ce que j'ai compris : la seule chose que les hommes reconnaissent vraiment et devant laquelle ils s'inclinent, c'est la noble action. Pour tout ce qui existe, pas un pouce de compromis ! On n'a de grande réussite que lorsque l'on demeure fidèle à soi-même. Je mesure quelle influence j'ai déjà, et non seulement je me nuirais à moi-même et me détruiraïs, mais je porterais aussi atteinte aux nombreuses personnes qui croissent avec moi, si je devenais sceptique et plus faible.

Avec, pour toi, mon cher ami, cette application pratique : je te prie instamment de ne pas tenir compte de ce que je t'ai dit en des heures de plus grande faiblesse au sujet de ton mariage. A aucun prix une alliance de convention ! (comme sont toutes celles dont tu m'as parlé jusqu'à maintenant et celles que d'autres t'ont proposées) Nous n'allons pas rendre chancelante sur ce point-là la pureté de notre caractère ! Mieux vaut dix mille fois rester à jamais solitaire — tel est mon mot d'ordre en cette affaire.

A nouveau, je te remercie de tout cœur pour le sacrifice que tu as fait de tes vacances et pour tes fidèles services amicaux : à aucun moment tu ne dois lier la valeur que ces services ont pour moi à une pensée douloureuse. Une autre fois, j'aurai plus d'entrain et de sérénité ; j'étais cette fois-ci, dans l'ensemble, bien malade, notamment aussi sur le plan moral. On ne devrait pas autant parler du caractère pernicieux du monde ; on devrait plutôt parler de la manière dont on peut atteindre et accomplir ce qui est bien et juste ; par ce moyen, toute morosité disparaît et chaque muscle se tend davantage.

Affectueusement reconnaissant

ton

F. Nietzsche

Ma sœur et le recteur Overbeck te saluent cordialement.

Friedrich Nietzsche à Richard Wagner

Bâle, 21 mai 1876.

En un tel jour, comme celui de votre anniversaire, homme hautement vénéré, seuls, à proprement parler, ont un droit les propos les plus personnels ; chacun, en effet, a vécu à travers vous quelque chose qui ne concerne que lui seul, dans sa plus profonde intimité. De telles expériences ne peuvent être additionnées, et les vœux de bonheur prononcés au nom de nombreux individus pourraient bien avoir aujourd'hui une moindre importance que les paroles toutes simples d'un seul.

Cela fait presque exactement sept ans que je vous rendis visite pour la première fois à Tribschen, et je ne saurais rien vous dire de plus pour votre anniversaire, sinon que, moi aussi, depuis cette époque, je fête chaque année en mai mon anniversaire spirituel. En effet, depuis ce temps-là, vous vivez et agissez en moi sans discontinuer, comme une toute nouvelle goutte de sang que je n'avais certainement pas en moi auparavant. Cet élément, qui a en vous son origine, me pousse, me confond, m'encourage, m'aiguillonne, et ne m'a plus laissé aucun repos, de sorte que, pour un peu, je pourrais avoir l'envie de vous en vouloir, à cause de cette éternelle inquiétude, si je ne sentais très exactement que cette absence de repos me pousse précisément sans cesse à devenir meilleur et plus libre. Ainsi dois-je être reconnaissant, avec le plus profond sentiment de gratitude, de ce qui vous irrite ; et les plus beaux espoirs que je mets dans les événements de cet été consistent en ce que de nombreux hommes soient mis d'une manière semblable dans une telle inquiétude par vous et votre oeuvre, et que, de cette façon, ils reçoivent leur part de la grandeur de votre essence et de votre existence.

Que cela puisse arriver, tel est aujourd'hui mon unique vœu de bonheur pour vous (quel autre bonheur pourrait-on vous souhaiter ?) : recevez-le aimablement de la bouche de

votre véritablement fidèle

Friedrich Nietzsche.

Sorrente, 19 décembre 1876

Très honoré Madame !

Le jour de votre anniversaire est arrivé, et je ne vois pas par quelles paroles je pourrais penser rencontrer votre sentiment. Des vœux ? Des vœux de bonheur ? — je comprends ces mots à peine davantage lorsque je pense à vous ; a-t-on d'abord appris à considérer que la vie est grande, alors disparaît la différence entre bonheur et malheur, et l'on se trouve bien au-dessus de l'idée de « souhaiter ». Tout ce dont votre vie dépend à présent a dû arriver comme c'est arrivé, et l'on ne doit pas, notamment, s'imaginer l'ensemble de l'actuel après-Bayreuth autrement qu'il n'est, car il répond à tout l'avant-Bayreuth ; ce qui auparavant était misérable et désolant l'est toujours, et ce qui était grand l'est resté, et d'autant plus à présent. Nous ne pouvons que célébrer des jours tels que les vôtres, et non s'en féliciter. D'année en année, on devient plus calme, et à la fin on ne prononce plus aucune parole sérieuse sur ce qui nous est personnel.

Le mode de vie que la maladie me force à avoir à présent a creusé un écart si grand, que les 8 dernières années me sortent presque de la mémoire, alors que les périodes antérieures de mon existence, auxquelles je n'avais absolument pas pensé dans les peines analogues de ces années, se bousculent avec violence. Presque chaque nuit, je me retrouve en rêve avec des personnes oubliées depuis longtemps, et même principalement avec des morts. L'époque de mon enfance et de ma scolarité m'est très présente ; ce qui m'a frappé, en considérant mes anciens objectifs et ceux que j'ai réellement atteints, c'est que, dans tout ce que j'ai réellement atteint, j'ai largement dépassé les espoirs et les souhaits que j'avais en général dans ma jeunesse ; et que je n'ai, à l'inverse, toujours été capable d'atteindre, en moyenne, que le tiers de ce que je m'étais promis de propos délibéré. Il est vraisemblable que cela va continuer ainsi. Si j'étais en pleine santé — qui sait si je ne jetterais pas mes devoirs largement à l'aventure ? En attendant, je suis forcé de rabattre pavillon. Pour les prochaines années à Bâle, je me suis promis d'achever certains travaux philologiques, et l'ami Köselitz a déjà déclaré qu'il serait à ma disposition, comme secrétaire, pour me faire la lecture et écrire sous ma dictée (car, en ce qui concerne mes yeux, c'est toujours la même chose). Quand je serai de nouveau en règle avec les philologica, quelque chose de plus difficile m'attend : serez-vous étonnée, si je vous avoue qu'il est né peu à peu en moi un différend avec la doctrine de Schopenhauer, dont j'ai pris conscience presque soudainement ? Je suis opposé à lui sur presque tous les principes généraux ; déjà, lorsque j'écrivis sur Sch., je remarquai que j'avais dépassé tout ce qui, chez lui, est dogmatique ; seul l'homme m'importait. Depuis ce temps-là, ma « raison » a été

très active — si bien que la vie est redevenue, dans une certaine mesure, plus difficile, et la charge plus grande ! Comment cela sera-t-il donc supportable à la fin ?

Savez-vous que mon professeur Ritschl est décédé ? J'ai reçu la nouvelle presque en même temps que l'annonce de la mort de ma grand-mère et de Gerlach, l'un de mes collègues en philologie à Bâle. J'avais encore eu cette année par une lettre de Ritschl la confirmation de l'impression émouvante que j'avais eue en le fréquentant autrefois : il m'avait conservé sa fidélité et sa confiance affectueuse, tout en pensant qu'une difficulté temporaire dans nos relations, voire une séparation en toute civilité était nécessaire. Je lui dois le seul bien essentiel que l'on m'ait jamais fait, ma nomination à Bâle comme professeur de philologie : je la dois à son ouverture d'esprit, à sa perspicacité et à sa volonté d'aider les jeunes gens. En lui est mort le dernier grand philologue ; il laisse derrière lui quelque 2000 élèves, qui se réclament de lui, parmi lesquels environ 30 professeurs d'Université.

Tandis qu'il me faut clore ma lettre (je n'ai pas le droit d'écrire), il me vient à l'esprit que madame Marie Baumgartner me charge de vous demander avec dévouement de lui renvoyer la traduction française de Schopenhauer ; son adresse est : Lörrach, Grand-Duché de Bade.

Avec une fidèle vénération

votre

Friedrich Nietzsche

Sorrento

Villa Rubinacci.

J'oubliais les recommandations du Dr Rée.

Friedrich Nietzsche à Cosima Wagner

Bâle, début juillet 1876

Très honorée Madame !

Vous savez assurément avec quels sentiments tous les amis de Bayreuth pensent à vous. Lequel d'entre nous ne doit-il pas espérer, cet été, vous faire reconnaître d'une manière ou d'une autre sa très grande gratitude ! Accueillez avec bienveillance l'audace que, de mon côté, j'ai aujourd'hui, en essayant de vous procurer une petite joie par l'envoi de l'un des deux exemplaires spéciaux de mon tout nouvel écrit. Vous pourrez remarquer à travers lui que je n'ai pu souffrir d'avoir à me préparer tout seul, dans un tel éloignement, à cet été, à sa grandeur et à son caractère immense, et qu'il m'était nécessaire de faire partager ma joie. — Si seulement il m'était permis d'espérer avoir, ici ou là, deviné un écho de votre joie et l'avoir exprimé ! — Je ne saurais rien de plus beau à me souhaiter.

Fidèlement et profondément dévoué

Votre

Friedrich Nietzsche

Cosima Wagner à Friedrich Nietzsche

11.7.1876.

C'est à vous, cher ami, que je dois maintenant mon seul réconfort et ma seule élévation, en plus des impressions puissantes de l'art.

Que ceci soit pour vous un remerciement suffisant.

Cosima.

Friedrich Nietzsche à Richard Wagner (brouillon)

Bâle, juillet 1876

Mon éditeur a la charge de vous faire parvenir, à vous et à Madame votre épouse, les deux exemplaires spéciaux de mon tout nouvel écrit [*la 4e Considération inactuelle*, « *Richard Wagner à Bayreuth* »]. Il ne me vient absolument rien à l'esprit sur ce que je dois dire ici en sa faveur, pour l'annoncer et le recommander. Un frisson s'empare de moi en effet, chaque fois que je songe à ce que j'ai osé faire : c'est comme si je m'étais une nouvelle fois remis en cause. Je vous prie très sincèrement : laissez ce qui est arrivé être arrivé et accordez à celui qui ne s'est pas ménagé votre compassion et votre silence.

Il ne me reste pour cette fois qu'à vous prier de lire cet écrit comme s'il n'y était pas question de vous et comme s'il n'était pas de moi. A vrai dire, il n'est pas bon de parler entre vivants de cet écrit, de la manière audacieuse qui est la mienne : cela est réservé aux enfers.

Lorsque, rétrospectivement, je regarde cette année, qui fut dans l'ensemble douloureuse, j'ai l'impression que j'ai réellement consacré les meilleures heures à penser et à élaborer cet ouvrage : aujourd'hui, c'est une fierté pour moi, d'avoir encore obtenu un résultat au cours de cette période. Peut-être cela n'aurait-il pas été possible, malgré toute ma bonne volonté, si les choses dont j'ai osé parler ici ne m'avaient pas accompagné depuis ma 14^{ème} année.

Lorsque je repense à ce que j'ai osé cette fois-ci, je ferme les yeux et l'effroi s'empare de moi. C'est presque comme si je m'étais moi-même remis en cause.

Ainsi donc, j'ai terminé un écrit qui porte votre nom : lorsque je repense à ce que j'ai osé cette fois-ci, je ne souhaiterais rien de mieux que de rester les yeux fermés ; je ressens un frisson dans le dos. Je ne sais absolument pas pourquoi je vous le demande : mais laissez seulement ce qui est arrivé être arrivé. Vous devez en cette affaire supporter certaines choses patiemment, sans sourciller : également, entre autres, ce qui se produit avec cela :

Friedrich Nietzsche à Richard Wagner (brouillon)

Bâle, juillet 1876

Voici, très cher Maître, une sorte de sermon pour les festivités de Bayreuth. Je n'ai pu garder le silence, et j'ai dû m'exprimer sur diverses choses. A ceux qui, à présent, sont dans la joie, je vais sûrement avoir apporté un surcroît de joie — tel est aujourd'hui ma fierté et

ma confiance. Comment accueillerez-vous vous-même ces confessions, c'est ce que je ne puis cette fois deviner. Ma besogne d'écrivain comporte pour moi cette conséquence désagréable de remettre en question quelque chose de mes relations personnelles, toutes les fois que je publie un écrit, quelque chose qu'il me faut ensuite colmater à grand renfort d'humanité. A quel point je ressens cela tout particulièrement aujourd'hui, voilà ce que je ne veux absolument pas exprimer plus clairement. Je me sens pris de vertige et de confusion à la pensée de ce que j'ai osé cette fois-ci, et je me vois déjà partageant le sort du cavalier du lac de Constance.

Si l'idée que j'ai de vous avait été ne serait-ce qu'un peu différente, je n'aurais pas publié cet écrit. Mais dans la toute première lettre que vous m'avez adressée, vous m'avez dit quelque chose de la foi en la liberté allemande : c'est vers cette foi que je me tourne aujourd'hui, comme vers ce en quoi j'ai pu trouver le courage de faire ce que j'ai fait.

De tout mon cœur vous appartenant

Fr. N.

Richard Wagner à Friedrich Nietzsche

Bayreuth, 13 juillet 1876

Ami !

Votre livre est immense ! —

Où avez vous donc appris à me connaître ainsi? —

Ne tardez plus, et profitez des répétitions pour vous habituer aux impressions qui vous attendent !

R.W.

Bâle, le 23 mai 1876.

Nous devons sincèrement nous réjouir que ton ouvrage soit achevé, mon cher ami ; je n'ai cessé d'être préoccupé, car je pressentais un mega biblion et je savais que jusqu'à présent il avait déjà été, sous bien des rapports, un mega kakon. Maintenant, il est là et, enveloppé de surcroît dans une belle peau, il resplendit et me réjouit. Il m'a aussitôt désabusé d'une bien agréable façon, car je l'avais redouté, comme si ma médiocre sagesse philologique se rapportant à ce domaine éloigné devait se révéler une pure insanité. Et déjà je remarque pour le moins que tes résultats (qu'ils soient d'ordre général ou occasionnel) seront pour moi d'une très grande utilité et que j'ai également, à cet égard, suffisamment réfléchi sur les Grecs pour ne plus pouvoir du tout me passer de ce livre. Ce sera le cas aussi pour J. Burckhardt, à qui j'en ai parlé (je suis à présent chaque jour en sa compagnie, dans la plus cordiale intimité). De ce que j'ai lu pour l'instant, je relève un certain nombre de choses qui m'ont aussitôt convenu, aussi bien que « de l'huile de palme », par ex. comment roman et nouvelle se distinguent l'un de l'autre. De même, p.56f., sur les études caractérolologiques des Péripatéticiens, puis p.18 (avec la morale di solitari). Très instructif est le paragraphe 4, p.22ss ; puis p.67 lecteurs féminins p.121 sur la sorte de réelle popularité des poètes alexandrins, ensuite p.142 (avec l'annot.) très beau, sur l'art du récit élégiaque. Ce qui me frappe, c'est que tu parles si peu des relations pédérastiques : et pourtant, c'est sur ce terrain qu'ont d'abord poussé chez les Grecs l'idéalisation de l'Eros et le sentiment le plus pur et le plus ardent de la passion amoureuse, et c'est seulement à partir de là, me semble-t-il, qu'ils se sont trouvés transférés sur l'amour sexuel, alors que c'est ce qui auparavant l'empêchait (l'amour sexuel) d'évoluer vers des formes plus élevées et plus délicates. Que les Grecs des temps anciens aient fondé l'éducation masculine sur une telle passion et qu'ils aient eu, aussi longtemps que dura cette ancienne éducation, une idée de l'amour sexuel qui, au total, était envieuse, voilà qui est assez fou, mais cela me semble être la vérité. Pages 70 et 71, j'ai pensé que tu aurais pu te souvenir de ces choses-là. L'Eros, en tant que paqoV de la kalwV skolazonteV, est, à la meilleure époque, l'Eros pédérastique : l'opinion sur l'Eros, que tu nommes « en quelque sorte prétentieuse », selon laquelle l'aphrodisiaque n'est pas essentiel à l'Eros, mais lui est seulement occasionnel ou accidentel, le principal étant précisément la jilia, cette opinion, dis-je, ne m'apparaît pas tant comme non-grecque. — Mais il me semble que tu as intentionnellement évité ce domaine-là dans sa totalité ; J. Burckhardt non plus n'en parle jamais dans ses cours. — Peut-être, du reste, trouverai-je des indications sur ce sujet en poursuivant la lecture de ton livre, je ne suis pas encore allé très loin : ma vue est si mauvaise. Tu as mis beaucoup de soin à la présentation ; mais j'aimerais t'entendre encore davantage à travers, t'entendre toi, le véritable Rohde, quand bien même le style en serait moins limé, moins poli ; tout comme je trouve mon propre bonheur dans le style d'Overbeck, malgré tous les « Même si ». Il y a quelque chose de lourd, soit dit en passant, dans l'assemblage, que tu utilises

souvent, de longs adjectifs avec des participes, par ex. « sprudelnd fruchtbares Talent », « künstlich vermittelndes Verfahren », « leichtfertig gewandte Arbeit », « mühsam sorgfältiges Verfahren » [*« talent à la fertilité jaillissante »; « procédé intervenant artificiellement »; « travail à l'habileté inconsidérée »; « procédé péniblement soigneux »*] (p.127).

Je devrais cependant garder le silence sur ces choses-là. Mais je dois encore me défaire, non sans rester bouche bée, d'un grand étonnement : quel homme singulier tu es ! Que tu aies consacré ces dernières années à terminer précisément ce livre-là — voilà qui, sans mentir, est au-delà de ma faculté de compréhension ! (en passant, également au-delà de mon talent, à toutes les époques : je ne serais pas capable d'une telle chose, même si je le voulais). Le démon de la philologie te tient à ce point au corps, que je frémis parfois bel et bien devant sa fureur (en perspicacité et en érudition effrénée). Je ne vois pas qui d'autre je pourrais croire capable de faire cela : que cet archiphilologue soit en plus un très grand homme, mais encore mon très grand ami, voilà qui est véritablement un ainigma duslutou, mais, mis à part cela, « un beau don divin ! »

Adieu, mon fidèle ami.

En ce qui concerne le musicus Köselitz, nous y parviendrons encore d'une autre manière. Overbeck t'écrira ces jours-ci.

Bayreuth, 1^{er} janvier 1877.

Voilà déjà un certain nombre d'années que pour mon anniversaire vous me dites, mon cher ami, les paroles sérieuses et solennelles qui me réjouissent, et desquelles je peux bien dire qu'elles expriment mon propre souhait. Et au total, vous avez raison, mon ami, je ne saurais souhaiter rien de plus, même la remarque selon laquelle cette situation n'est pas vraiment réjouissante expire sur les lèvres, lesquelles, comme vous l'éprouvez, ne cessent de s'apaiser, comme l'esprit s'apaise peu à peu. Songez donc que votre phrase m'a aidée à me recueillir aujourd'hui à l'église ; Daniella et Blandine étaient à mes côtés, et pendant que le pasteur énumérait les vœux de son auditoire avec une précision pathétique, pourquoi il est dit que notre Père céleste le fait avec nos cheveux, j'ai médité de plus en plus profondément sur l'absence de vœux et sur la similitude entre bonheur et malheur (Catherine de Sienne les nomme la main droite et la main gauche), et j'étais encore plongée dans ces pensées lorsque le chant m'annonça que là-haut le problème arithmétique était résolu ! On en viendrait presque à trouver, avec Hegel, que tout est rationnel, tellement cette déraison universelle nous laisse insensible ! — J'aimerais en savoir plus sur votre différend avec Schopenhauer. J'ai tout particulièrement admiré dans votre écrit le fait que vous vouliez savoir l'homme reconnu ; toute doctrine, même la plus éminente et la plus cohérente, ne peut être, me semble-t-il, qu'une allégorie, à l'égard de laquelle le philosophe se comporte comme le poète à l'égard de ses formes ; elle est sa création, pleine de vie, immortelle, s'il s'agit d'un grand, mort-née si c'est un imitateur bavard. « Il pense ainsi, il ressent ainsi, et il a raison de penser et de ressentir ainsi », voilà à peu près mon état d'esprit lorsque je lis Schopenhauer, mais jamais je n'en viendrais à dire « je pense ainsi, je ressens ainsi » — pas plus que je ne pense et ressens comme Hamlet ou Lear, mais je suis obligée de leur donner raison en tout. C'est un rapport qui m'est propre ; peut-être y a-t-il des personnes qui ne peuvent pas recevoir un enseignement, mais seulement une formation, qui ne peuvent se consacrer qu'à la considération et à l'observation, et ne sont pas capables de s'approprier un enseignement, mais peut-être que j'appartiens à celles-ci. Cependant, ce serait pour moi captivant, d'apprendre quelles objections vous avez contre notre philosophe. Ne voulez-vous pas dicter à Brenner les lettres que vous m'adressez ? Il est pourtant nécessaire avant tout que vous ménagiez votre vue, même si je tiens avec obstination à l'idée que votre vue se fortifiera aussi avec l'ensemble du corps. J'ai depuis déjà longtemps à l'esprit que c'est déjà beaucoup, lorsque notre action et notre intention ne sont pas deux chemins contraires, mais que l'un, du moins, serpente autour de l'autre, et j'ai assez souvent dit dans une humeur orgueilleuse que, mis à part mes paroles, rien ne m'étonnait autant que mes actes, qu'ils ne me ressemblaient pas du tout, qu'ils n'étaient pas en effet semblables au Moi que je me représente et qui doit autant ressembler au Moi réel que les paroles et les actes ressemblent au Moi de ma représentation. On ne connaît

même pas son aspect extérieur, comme le miroir peut nous l'apprendre chaque jour, et cet enseignement lui-même est aussi défectueux qu'une photographie !...

Je saisis parfaitement que la mort de votre professeur vous ait beaucoup touché ; avec quelle affection enthousiaste la jeunesse s'attache à ses professeurs, elle croie que le savoir est la vie, et celui qui leur apporte avec chaleur ce savoir est pour elle le dieu fait homme. Ainsi en a-t-il été pour moi, du moins, et c'est lorsque plus tard je vis qu'enseignement et enseignant étaient beaucoup plus humains que divins, que ce sentiment naquit, en dépit du jugement, comme l'amour de la patrie. J'ai été heureuse d'entendre que Ritschl avait conservé pour vous de l'affection. Lorsque nous nous reverrons, je vous raconterai mon entrevue avec le Pr. Curtius et le Pr. Helbig à Rome : Curtius m'a dit que les fouilles lui faisaient oublier le peuple allemand. A Florence, j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec le Pr. Hillebrand, malgré la discussion que nous avons eue sur la grande importance qu'il accorde à la littérature française. Notre ami Lenbach m'a mieux plu, en disant qu'il se sentait totalement étranger à la peinture française, chaque fois qu'il la considérait, mais qu'à l'inverse il se voyait très bien broyeur de couleur chez les grands Italiens. Ce sentiment s'est à présent fortement ravivé en moi à l'occasion de la lecture de « Jack », un roman en deux volumes de Daudet, un mélange d'admiration et de répugnance ; un talent évident, mais à la recherche d'un chemin désolant ; la sincérité la plus crue et une profonde fausseté, de l'habileté et du goût, mais pas du tout de style, aucune beauté, une réalité affreuse mêlée à une sentimentalité impossible — — Jack et Daudet vous seront assez indifférents. Pas le buste de Voltaire, en revanche, que nous avons trouvé chez Lenbach (un moulage que celui-ci a fait au théâtre français) et qui exprime vie et lumière. Etrange nous est apparu le portrait de Helmholtz, où Lenbach a omis de transfigurer son esprit plein de simplicité sur ce masque où le feu semble jaillir. Combien d'impressions produites sur moi par les hommes et les choses je pourrais, je souhaiterais vous communiquer, Sgambati et ses magnifiques quintettes ; Rienzi à Bologne, l'ambassadeur allemand et sa façon personnelle et véritablement réfléchie de faire de la musique, l'auteur de Néron, Cossa, mais je ne veux pas fatiguer vos yeux, et je dois tout de même encore vous parler un peu de la vie-tunnel. C'est en effet ainsi que notre maître nomme l'existence en Allemagne, et cela lui est venu à l'esprit comme nous revenions au passage de l'Odyssée où Tirésias annonce au voyageur lequel dira d'utiliser la rame comme une pelle. Et en effet, pas comme si l'on était tombé dans la mer mais dans le sable, nous semble-t-il ici. Comme vous dites, l'après ressemble tout à fait à l'avant.

Imaginez donc : Richter a passé trois soirées sans opéra, il était ici à minuit ; il ne pouvait plus supporter de ne pas nous voir ; le matin du jour de la Saint-Sylvestre où il est venu, nous avons repassé toute la vie de Tribschen, en riant et avec beaucoup d'émotion. Nous nous sommes aussi rappelé alors votre visite, et l'on eut aussi l'impression que le festival lui-même ne faisait pas le poids à côté de la magie de cette solitude, que nous regardons à présent comme un Paradis perdu.

Mais adieu pour aujourd'hui, de tout cœur je vous souhaite une bonne santé, car on en a besoin comme de l'air ; et j'espère beaucoup que votre vie actuelle vous la ramènera. Saluez tous ceux de Rubinacci, et recevez nos cordiales salutations, de la part de tous les deux !

Cosima Wagner.

Quand vous écrirez à votre sœur, transmettez-lui s'il vous plaît tous nos bons vœux, de notre part et de la part des enfants.

Marie Baumgartner à Friedrich Nietzsche

Lörrach, 21 janvier 1877.

Honoré Monsieur,

Voici donc le livre [*la traduction française, réalisée par Marie Baumgartner, de la 4e Considération inactuelle*] ! et malheureusement, ce qu'on a longtemps attendu en vain n'est pas autant le bienvenu que ce qui paraît à temps ; toutefois, ce n'est pas moi qui suis responsable de ce retard, et M. Schmeitzner ne peut, quant à lui, recevoir d'autre reproche que celui de ne pas avoir su forcer l'imprimeur berlinois à tenir pour une obligation le respect de la parole donnée. Monsieur Jahncke a commis une faute, et ne doit pas être loué ! malgré le fait que la clarté de son impression m'a bien plu dès le début.

Excusez les fautes d'imprimerie, honoré Monsieur ! J'en ai laissé passer quelques-unes à la correction, et les deux plus graves, l'imprimeur les a encore introduites après ma correction d'une façon tout à fait mystérieuse. Rejetez tout sur mon inexpérience, et recevez la promesse que je ferai plus attention une prochaine fois. — En ce qui concerne maintenant la traduction elle-même, j'ai ressenti constamment une plus grande insatisfaction en parcourant les feuilles finales. J'éprouve une sérieuse crainte devant le jugement de monsieur Overbeck ! Si vous trouvez des passages où il vous semble que j'ai pris trop de libertés avec votre propre texte, songez alors à ce que vous m'avez dit vous-même sur les « droits souverains du créateur ». Une partie de ces droits doivent être revendiqués par le traducteur, car il lui faut dans une telle mesure donner une nouvelle forme au vénérable ouvrage existant, qu'il utilise pour cela un autre matériel, qui exige de nouveaux égards. Dans la plupart des cas, j'ai sûrement sacrifié l'élégance de la langue française, lorsqu'il n'était pas possible de la rendre compatible avec la fidélité que je vous devais. Si seulement vous aviez l'impression que dans l'ensemble, la tonalité juste a été trouvée ! Je serais sincèrement réjouie, si monsieur le Dr Rée, et surtout mademoiselle Meysenbug, qui possède tellement plus d'expérience, voulaient bien ne pas me priver de leur jugement sincère. Je ne suis pas si aveuglée ni si timorée pour penser ne plus rien pouvoir apprendre ; au contraire : ce fut mon réconfort, ces dernières années, dans des moments d'accablement, de sentir que la capacité et l'envie d'apprendre restaient bien vivants en moi.

Entre-temps, madame Wagner m'a renvoyé le Schopenhauer, et je vous suis reconnaissante d'avoir si rapidement réalisé mon souhait en cette affaire.

A présent, œuvrez à votre guérison, honoré Monsieur, afin que votre exil ne soit pas inutile ! — Du reste, nous avons ici à peu de chose près un temps italien, si bien que les cigognes se montrent à nouveau et croient au printemps.

Adolf, et mon mari également, vous adressent avec moi les meilleures salutations ; monsieur le Prof. Overbeck est plein de gaieté, et j'ai reçu aujourd'hui une belle lettre de monsieur le Dr Romundt. Avec le plus sincère dévouement,

Votre Marie Baumgartner.

Je n'ai reçu jusqu'à présent que ce seul et unique exemplaire. Les autres suivront.

Friedrich Nietzsche à Marie Baumgartner

Sorrente, 2 février 1877

Très honorée Madame

Quelle joie vous nous avez faite, non seulement à moi, mais à nous tous ! Nous ne parvenons absolument pas à nous en remettre, tellement la traduction est réussie ; Mademoiselle von Meysenbug a répété maintes fois que l'on avait l'impression d'entendre l'un des meilleurs auteurs français, et moi-même, je suis presque convaincu que la traduction est plus compréhensible que l'original ; nous pensons vraiment tous que Schmeitzner a peut-être été très avisé, que le vapeur de la traduction prenait en remorquage le lourd navire un peu maladroit de l'original. Il s'agit là d'une performance véritablement artistique, si bien que je ne m'étonnerai jamais assez du bonheur que j'ai de rencontrer une traductrice et une créatrice de langage de cette qualité ; la plus grande précision unie à la beauté et à la délicatesse de l'expression est assurément quelque chose de rare. Il était si facile de rendre encore plus obscures mes pensées dans une langue étrangère ; en effet, j'ai toujours appréhendé un peu la rhétorique pathétique du français moderne. Mais vous avez réussi à me rendre plus clair, et j'en suis très content. Extraordinairement belle est par ex. la dernière phrase de la p.19, et puis, p.21, « de personnifier, de vivifier ». Et puis p.66. Tout le chapitre VII, pour lequel j'avais des raisons d'avoir peur, très beau ! De nombreuses trouvailles et heureuses inspirations ! Je relève encore la p.123 ; je sais déjà que je vais avoir tous les jours de nouvelles surprises ; pour l'instant, nous n'avons pu lire ensemble qu'une partie, et, pour moi, j'ai parcouru l'ensemble.

Contentez-vous pour aujourd'hui de ces remerciements, que je vous exprime de tout mon cœur. Mes meilleures salutations à votre époux et à mon cher Adolf.

Fidèlement dévoué

votre

Friedrich Nietzsche

Un mot de mon état de santé : pensez que ma vue a presque du jour au lendemain tellement baissé que je ne peux presque plus du tout lire ! Tout au plus, lorsque les caractères sont aussi grands que dans votre livre si somptueusement présenté.

Rosenlauri, le 29 juillet 1877

Lieber Herr Doktor, j'ai été absent de Rosenlauri pendant quelques semaines : à mon retour, j'ai trouvé un si beau cadeau de votre part, qu'il m'a fallu laisser passer deux, trois jours avant de pouvoir déterrer tout à fait un tel trésor. Tout ce que vous écrivez m'est allé tout droit au cœur, et mon esprit ne fut pas en reste ; je vous remercie spécialement pour la description de la « soirée » et de ses préparatifs, je crois même que des larmes m'en ont coulé des yeux ; si je vous raconte cela, c'est pour vous prouver que je ne me trouve pas très éloigné de vous, qu'il arrive et soit dit ce qu'on voudra. En somme : il me semble vraiment qu'il est sorti quelque chose de très bien du fait que je me suis jadis soulagé le cœur d'une si dure et si fâcheuse manière : je sens très clairement à présent que mon sentiment s'est changé en quelque chose de joyeux et plein d'espérance. (Un sceptique dirait : on voit bien là quel rôle peut avoir un peu d'injustice dans la balance). A présent, gardons le restant pour une rencontre en tête-à-tête, que nous n'aurons pas, je l'espère, à chercher dans un avenir trop lointain. Si je vais à Bâle (début septembre, je pense), je ne devrais pas manquer d'adresser, de mon côté, quelques mots à Volkland. Mon retour à Bâle est resté pendant un temps incertain : j'ai dû en effet, au printemps dernier, considérer à nouveau sérieusement si je ne devais pas abandonner mon emploi à Bâle ; et même maintenant, je ne suis pas sans appréhension devant l'hiver prochain et son activité : ce sera un essai, un dernier essai. D'octobre à mai j'étais à Sorrente, en compagnie de trois de mes amis et — de mes maux de tête. Je dois vous nommer l'amie vénérée qui a pris soin de moi là-bas comme une mère : il s'agit de l'auteur des « Mémoires d'une idéaliste », parues anonymement (lisez, je vous prie, ce livre tout à fait remarquable, et donnez-le à votre épouse !).

Votre dénombrement des mesures rythmiques est une importante découverte d'or pur, vous allez pouvoir frapper, à partir de lui, une grande quantité de bonne monnaie. Il m'est revenu à l'esprit que, lors de mon étude de la rythmique antique, en 1870, étant à la poursuite de périodes de 5 et 7 mesures, j'avais compté les Maîtres chanteurs et Tristan : c'est alors que quelque chose de la rythmique de Wagner s'était ouvert à moi, à savoir qu'il a une telle antipathie à l'égard des mathématiques et de ce qui est rigoureusement symétrique (comme le montre en petit l'usage des triolets, je pense même l'usage démesuré de ceux-ci), que, par prédilection, il ralentit les périodes de 4 mesures en périodes de 5 mesures et les périodes de 6 mesures en périodes de 7 mesures (dans les Maîtres chanteurs, III^e acte, apparaît une valse : voyez si ce n'est pas alors le nombre sept qui domine). De temps à autre — mais peut-être est-ce un crimen laesae majestatis — cela me rappelle la manière du Bernin, qui ne supporte plus les colonnes simples, et les rend vivantes, pense-t-il, par les volutes de bas en haut. Parmi les dangereuses répercussions de

l'art de Wagner, la volonté de rendre vivant à tout prix me semble l'une des plus dangereuses : car, avec une rapidité éclair, la manière devient habileté.

J'ai toujours souhaité que quelqu'un puisse un jour simplement définir les différentes méthodes utilisées par Wagner dans son art et dire d'une manière purement historique comment il fait ici, comment il procède là. C'est alors que le remarquable schéma que contient votre lettre réveille tous mes espoirs : car c'est précisément avec une telle simplicité que la chose devrait être effectivement décrite. Les autres personnes qui écrivent sur Wagner ne disent au fond rien de plus, sinon qu'ils ont eu une grande jouissance et qu'ils veulent s'en montrer reconnaissants ; on n'apprend rien. Wolzogen ne me semble pas être suffisamment musicien ; et comme écrivain, il est à mourir de rire, avec sa confusion artistique et sa manière psychologique de s'exprimer. Ne pourrait-on pas, par ailleurs, dire « symbole » à la place du mot « motif » ? Il ne s'agit, en effet, pas d'autre chose. — Lorsque vous écrirez vos « lettres musicales », utilisez donc aussi peu que possible les expressions tirées de la métaphysique schopenhauérienne ; je crois en effet — pardon ! je le sais, je pense — qu'elle est fausse, et que tous les écrits marqués de son sceau devraient bientôt devenir incompréhensibles. Plus tard, davantage à ce sujet, et, encore une fois, pas dans une lettre. — Au sujet de mes impressions à l'égard de Bayreuth, touchant les problèmes esthétiques de base, je souhaiterais également trouver oralement un terrain d'entente avec vous, en partie pour me laisser rassurer par vous. J'attends vos « lettres » avec une telle impatience, que vraiment je ne saurais résoudre si je préférerais avoir d'abord entre les mains vos explications sur le style de Beethoven, sur la mesure, sur la dynamique, etc., ou bien le Malheur des Nibelungen (car le malheur résume bien tout ce qui concerne les Nibelungen). Ce que j'aimerais le plus, c'est avaler d'un coup une quelconque nourriture et, pareil à un boa, m'allonger au soleil, pour y passer un mois entier en toute tranquillité.

Mais voilà que mes yeux disent : assez ! Pourrez-vous vous passer des feuilles encore quelques temps ? — Je reste encore quatre semaines à Rosenlaui.

Plus encore qu'auparavant

votre

F. Nietzsche.

Rosenlauri, début août 1877

Cher ami, comme tu reçois tard mes remerciements pour ton livre [*Die Elemente der Metaphysik*] ! Mais mes voyages, et ainsi, indirectement, ce qui a rendu nécessaire cette instabilité de mon lieu de séjour, ma santé — en effet, depuis octobre de l'année dernière, je ne suis plus à Bâle, mais partout (notamment en Italie du sud et dans les hautes Alpes) : ces circonstances ont fait que ton ouvrage ne m'est arrivé que tardivement entre les mains. A l'automne, je souhaite faire l'expérience de reprendre comme avant mon poste à Bâle : je ne suis pas très confiant. De nombreuses douleurs (suite à une névralgie céphalique devenue chronique) furent entre-temps mon lot, les supporter ma principale activité.

Tu as très bien employé ces années : rigoureuse volonté d'apprendre, précision acquise et capacité déterminée à communiquer — laquelle doit se trouver à un plus haut niveau encore dans les exposés oraux — : c'est ce dont parle chaque page de ton livre. A tous ceux auxquels il est utile de connaître Schopenhauer, et notamment ceux qui veulent contrôler eux-mêmes les connaissances qu'ils ont sur celui-ci, tu apportes là un manuel remarquable ; chaque lecteur y trouve en outre maintes choses qui te sont propres, pour lesquelles il se doit d'être reconnaissant (notamment ce qui provient du domaine difficile d'accès des études sur l'Inde).

Quant à moi, tout à fait personnellement, il y a une chose que je regrette beaucoup : que n'ai-je reçu un livre comme le tien quelques années plus tôt ! Comme je t'en aurais été plus reconnaissant alors ! Mais voilà, les pensées humaines vont leur chemin, et ton livre me tient lieu à présent, de façon étrange, d'un heureux assemblage de tout ce que, moi, je ne tiens plus pour vrai. C'est triste ! Et je ne souhaite pas en dire plus, pour ne pas te faire souffrir en te montrant la différence de nos jugements. Déjà, lorsque j'écrivis mon petit texte sur Schopenhauer [*La troisième Considération inactuelle*], je ne retenais presque plus aucune de ses thèses dogmatiques ; comme alors, je crois cependant encore que provisoirement, il est essentiel d'en passer par Schopenhauer et de se servir de lui comme éducateur. Seulement je ne crois plus qu'il doive éduquer à la philosophie schopenhauérienne. —

Porte-toi bien, cher ami, et pardonne à mes yeux, qui m'interdisent d'écrire davantage.

Ton F.

Envoie un exemplaire au Dr Romundt, professeur au Gymnasium d'Osnabrück. Au Prof. Heinze à Leipzig. Je suis jusque fin août à Rosenlauri bei Meiringen Berner Oberland, ensuite à Bâle.

Rosenlauri, début août 1877

Résidence pour tout le mois d'août 1877

Mon cher ami,

On m'écrit que vous allez mieux et que vous vous êtes échappé de votre chambre obscure : ainsi puis-je à nouveau vous écrire, sans craindre qu'une lettre vous pousse à des excès d'amitiés contraires à la santé : comme votre dernière lettre l'a malheureusement été ! —

Aujourd'hui, j'ai pu faire quelque chose pour la propagation de votre nom. Parmi les Anglais qui résident avec moi ici, se trouve un professeur de philosophie du University College londonien, Robertson, qui m'est très sympathique, c'est l'éditeur de la meilleure revue anglaise de philosophie, « Mind », « a quaterly revue » (William and Norgate, 14 Henrietta street, Covent Garden, London). Ses collaborateurs sont les plus grands que possède l'Angleterre : Darwin (de la plume duquel on trouve dans le No VII un passionnant article, biographical Sketch of an Infant), Spencer, Tylor, etc. Vous savez que nous, en Allemagne, nous ne possédons rien qui se puisse comparer, en qualité, à ce que possèdent les Anglais dans cette revue, ou les Français dans la remarquable Revue philosophique de Th. Ribot. Ainsi : l'éditeur de « Mind » a reçu à lire votre livre, dont il a été très intéressé, et il m'a promis ce midi de plein gré d'attirer l'attention sur lui dans son journal. En l'écoutant parler de Darwin, Bagehot, etc., il m'est apparu à quel point je vous souhaiterais d'entrer dans ce genre de fréquentations, les seules philosophiquement bonnes qu'il y ait actuellement. Ne souhaitez-vous pas collaborer à cette revue ? L'éditeur s'occupe des traductions (ou en laisse à d'autres le soin). Dans le prochain cahier paraît un grand article de Wundt, « La philosophie en Allemagne » ; il est traduit ici, à Rosenlauri. —

Heinze a exprimé l'entière satisfaction qu'il éprouve à l'égard de votre livre : il regrette sérieusement que vous n'ayez pas choisi Leipzig pour votre habilitation : il l'aurait vivement recommandée, parce qu'il souhaite depuis longtemps que soit apportée ouverte reconnaissance à cette direction (philosophie avec Darwin). (Lui-même, dit-il, est encore un peu plus radical que vous ne l'êtes, il ne voit partout qu'égoïsme, etc.).

Les dernières nouvelles proviennent d'une conversation de Heinze avec ma sœur.

Début septembre je suis à nouveau à Bâle, où ma dite chère sœur s'est déjà occupée de me trouver un bon logement. Je vais de nouveau tout aborder, Université et Pädagogium : un essai. Figurez-vous qu'un de mes « lecteurs », le Dr. med. Eiser, de Francfort-sur-le-Main, est venu ici, sur ces hauteurs, me rendre visite pendant trois jours,

en compagnie de son épouse ; il m'a beaucoup plu. Il s'est comporté tout à fait comme s'il était mon médecin, et je crois que j'ai raison de lui apporter une grande confiance. Nouveaux médicaments et des perspectives relativement prometteuses pour ma santé. (C'est le même qui m'a invité à faire une conférence à Francfort).

Quant à Mlle v. Meysenbug, je l'ai manquée d'une façon véritablement terrifiante et délirante, je suis allé à sa recherche et, tout en ayant, je suis formel, sillonné tous les environs en voiture, je n'ai pu la trouver. Elle n'est pas à Aeschi, mais à Faulensee bei Spiez, lac de Thun. — Mes salutations très dévouées à vos parents !

A vous-même, santé, bonheur et joie ! En toute fidélité,

votre Friedrich N.

Rosenlauibad, 28 août 1877

Cher, cher ami,

Comment dois-je donc nommer cela — chaque fois que je pense à toi, l'émotion s'empare de moi ; et lorsque récemment quelqu'un m'a écrit « l'épouse de Rohde est une très charmante personne, dont l'âme noble brille à travers tous les traits de son caractère », je suis allé jusqu'à verser des larmes, sans pouvoir donner à cela aucune raison qui tienne. Interrogeons les psychologues ; ils nous disent pour finir que c'est de la jalousie, de ce que je ne t'ai pas octroyé ton bonheur, ou bien du dépit, du fait que quelqu'un m'a enlevé mon ami et le tient maintenant caché Dieu sait où de par le monde, sur les bords du Rhin ou à Paris, sans vouloir du tout le rendre ! Comme je me chantais récemment dans ma tête mon Hymne à la Solitude, j'eus l'impression, soudain, que tu n'aimais pas ma musique et que tu exigeais absolument un chant sur la solitude à deux : aussi le soir suivant en ai-je joué un, aussi bien que j'ai pu le concevoir, et j'ai réussi : tant et si bien que toute la gent anglaise d'ici aurait pu avoir plaisir à l'écouter, d'autant plus l'humaine gent anglaise. Mais j'étais dans une sombre pièce, et personne n'a entendu : aussi me faut-il avaler bonheur, larmes et tout le reste.

Dois-je te parler de moi ? Que je suis toujours par les chemins 2 heures déjà avant que le soleil n'arrive sur les montagnes, et ensuite, nommément, dans les longues ombres de l'après-midi et de la soirée ? Que j'ai réfléchi sur maintes choses et me vois bien riche, après que cette année-ci m'a enfin permis de soulever la couche de mousse que représente la contrainte de l'enseignement et de la pensée ? Ici, je vis de manière supportable, même avec toutes les douleurs qui, à vrai dire, m'ont également suivi sur ces hauteurs — mais par intervalles il y a tant d'heureuses élévations de la pensée et du sentiment ! Tout récemment encore, j'ai vécu, à travers le « Prométhée délivré », une journée réellement solennelle : si ce poète n'est pas un véritable « génie », alors je ne sais plus ce qu'est un génie : tout est merveilleux, et il me semble rencontrer dans ce poème mon propre moi sublimé, devenu céleste. Je m'incline profondément devant un être qui peut éprouver en lui-même et produire pareille chose.

Dans trois jours, je retourne à Bâle. Ma sœur est déjà là-bas pour s'occuper, de façon très avisée, de l'aménagement. Le fidèle Köselitz vient s'installer dans ma demeure, et souhaite avoir la charge d'être un secourable ami-secrétaire. Je tremble un peu devant l'hiver qui s'annonce ; il faut que cela change. Quelqu'un qui ne peut accorder que peu de temps par jour à ce qui constitue pour lui le principal, et doit dépenser presque la totalité

de son temps et de ses forces pour ses obligations, les autres peuvent aussi bien craindre que lui — celui-là n'est pas en harmonie, en désunion qu'il est avec lui-même — qu'à la fin il ne tombe malade. Si j'ai un effet sur la jeunesse, alors c'est à elle que je dois mes écrits et ces heures qui me sont volées, voire celles que dérobe la maladie sur le temps que me laissent mes activités professionnelles. — Maintenant, cela va changer : si male nunc, non olim sic erit. En attendant, que le bonheur de mes amis croisse et fleurisse, penser à toi me fait toujours du bien, mon cher ami (je te vois à l'instant sur les bords d'un lac entouré de roses, et je vois un beau cygne blanc nager vers toi).

Fraternellement, ton F.

Rosenlauibad 30 août. 1877

Voici, chère et honorée Madame, une petite lettre comme signe avant-coureur de mon arrivée à Bâle — et non comme réponse à votre bonne lettre, si spirituelle, comme toujours. Lorsqu'il m'est arrivé plusieurs fois de frémir, en songeant au crépuscule de mon existence bâloise, au cours de l'hiver qui vient, chaque fois, l'intimité de votre chambre et votre affection me sont alors apparues à l'esprit. « Tu devras t'en passer, tu le devras », voilà ce que cela signifie partout, et dans toute existence humaine : les bons amis doivent alors bien se contenir mutuellement, afin qu'il y ait au moins dans le monde une chaude petite place, où le désert de la privation ne puisse pas s'installer.

Il m'est à présent de plus en plus clairement apparu que c'est en fait l'excessive contrainte qu'il m'a fallu, à Bâle, m'infliger à moi-même, qui est la cause ultime de ma maladie ; la résistance fut finalement brisée. Je le sais, je le sens, il existe pour moi une destinée plus élevée que celle qui m'assigne la position si honorable que j'occupe à Bâle ; je suis également plus qu'un philologue, quelle que soit l'utilité que puisse même avoir la philologie pour la tâche plus élevée que moi-même je me suis fixée. « Je suis altéré de moi-même », tel fut, à proprement parler, le thème persistant de mes dix dernières années. Maintenant qu'une année passée en compagnie de moi-même m'a rendu tout si visible et si clair (— je ne puis exprimer combien je me sens riche et créateur de joie, malgré toutes les douleurs, sitôt qu'on me laisse seul —), maintenant donc je vous le dis en toute conscience : je ne retourne pas à Bâle pour y rester. Comment cela se fera-t-il ? Je n'en sais rien ; mais ma liberté (— ah, que les conditions matérielles en soient modestes, peu m'importe —) cette liberté, je me la conquerrai.

Mais pour l'heure, apportez-moi votre aide, et songez avec moi, d'un cœur bon et amical, aux moyens qui déjà pourront me rendre la chose à nouveau supportable.

Votre cher fils s'en va à Iéna ? Cette nouvelle m'a beaucoup réjoui, car je ne saurais rien lui conseiller de mieux. Rohde est le plus doué et le plus capable des jeunes philologues. — Mais je le verrai encore au mois de septembre ? comme me l'a écrit ma sœur ; la pauvre, elle doit remettre en ce moment la maison en état.

Ainsi, à très bientôt.

Fidèlement, votre

Dr Friedr Nietzsche

Bâle, 10 octobre 1877.

Très honorée Madame !

Un ami que j'estime m'a lu récemment un traité sur « l'Anneau du Nibelung », qui m'est apparu si sympathique et si entendu, que j'ose vous le recommander, à vous et au maître, pour une soirée de lecture. Cet ami n'est pas du tout écrivain, et son écrit a été conçu pour un public on ne peut plus restreint ; je ne crois pas que quelqu'un l'ait lu en dehors de son épouse et de deux ou trois personnes. Peut-être mettez-vous dans la marge un oui ou un non décisif à quelques-unes de ses hypothèses, ce que je souhaite particulièrement concernant deux questions : comment Wotan a perdu son œil, et pourquoi il tire la Wala de son sommeil.

Sur tout ce qui se passe à Bayreuth, il m'est tout de même parvenu jusque dans ma retraite, ici ou là quelques nouvelles ; et il en est certaines, telles que les pensées authentiquement wagnériennes de l'école bayreuthienne, que je crois si bien comprendre, que chaque mot écrit me semble une indiscretion. Puisse la merveilleuse promesse de Parcival nous consoler dans toutes les situations où nous avons besoin d'une consolation.

Presque tous ceux que je connais, et à qui je pense à l'instant, ont quelque chose en eux qui les ronge mystérieusement : ainsi vais-je donc vous parler sans crainte de ce qui, moi, me ronge. Après avoir passé un an à essayer, par tous les moyens, de retrouver ma santé, je me suis soumis ces dernières semaines à l'examen attentif et continu de trois excellents médecins. Le résultat est aussi triste que possible : mes yeux ont été presque indubitablement reconnus comme la source de mes souffrances, notamment de mes horribles maux de tête, deux processus d'inflammations ont été constatés dans ceux-ci, et l'on m'a fait entrevoir la cécité comme quelque chose d'inéluctable, — au cas où je ne me soumettrais pas à la dure prescription à laquelle s'accordent les trois médecins : interdiction absolue de lire et d'écrire pour plusieurs années. Dans ce cas, la faible lueur que j'ai encore dans les yeux pourra peut-être encore tenir. Ainsi une période trouble, remplie de pénibles décisions, se présente devant moi. Pour l'instant, je ne manque pas de courage ; en cela, je pense avoir appris quelque chose de Wagner. Dévoué de tout cœur à vous et à lui, dans les bons comme dans les mauvais jours,

F. N.

Bayreuth, 22 octobre 1877.

Je vous suis extrêmement obligée, cher ami, de m'avoir envoyé l'écrit du Dr Eyser ; je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, et me suis réjouie de voir que l'auteur avait établi l'édifice de son commentaire sur un si bon fondement tel qu'est celui de la philosophie schopenhauérienne. Il est toutefois très difficile pour moi de placer un Oui ou un Non à côté de ses hypothèses, et encore plus un jugement « décisif ». Tout relève, selon moi, du mythe ; Wotan a sacrifié son œil pour obtenir Fricka, et il dit à Siegfried : avec l'œil gauche que je n'ai pas, tu vois mon œil droit ; je me contente de cela, sans questionner plus loin : « qu'est-ce que le poète a voulu dire ainsi », car je prends à la lettre et au sens propre ce qu'il dit. Mais si quelqu'un, cependant, apporte une interprétation aussi profonde que celle de votre ami, je l'écouterai et le suivrai volontiers, et si je ne peux pas dire qu'il a raison, car cela exclurait d'autres interprétations, je dirai toutefois : son sentiment est juste et son interprétation est belle. Vous connaissez mon sentiment naïf à l'égard de l'art ; j'ai lu sans aucun commentaire la seconde partie de Faust, et même la Divina Commedia, m'abandonnant uniquement à la puissance du poète présente dans la forme, et c'est ainsi que dans ma jeunesse j'ai appris à connaître et à aimer l'Anneau du Nibelung, sans même avoir seulement une idée de la mythologie allemande. Par la suite seulement je me suis informée, et j'ai alors accueilli toutes les interprétations et explications judicieuses comme une belle productivité, qui n'est pas nécessaire au texte poétique, mais inspirée par lui. Et parmi ces travaux, je salue avec une particulière estime et avec satisfaction l'écrit que vous avez eu l'amitié de m'envoyer. — Cependant, avec quelle joie je l'aurais salué, si vous m'aviez donné en même temps des nouvelles plus rassurantes sur votre état de santé ! Seul le « venin » de l'existence, comme vous l'appellez, ne veut pas disparaître. Sur qui pourrait-on poser son regard sans penser aussitôt à l'épreuve qui lui est imposée ? Notre ami Overbeck me semble presque le seul à être épargné ; sa lettre et la peinture qu'il me fait de son bonheur conjugal m'ont beaucoup réjouie. — Nous avons en ce moment monsieur von Wolzogen chez nous, il va très vraisemblablement s'établir ici avec son épouse, chose qui, pour nous, est très agréable à tous points de vue.

Je repense à l'œil de Wotan, au soleil qui se reflète dans la mer, à la volonté qui tend à se reconnaître elle-même comme autre chose, et à toute la série d'images et d'interprétations pertinentes qui se rattachent aux formes du poète, et enfin aux modèles qu'il nous présente.

Notre amie Malwida est à présent à Rome, c'est vraiment étonnant qu'elle n'ait pu être là-bas justement l'année où nous y sommes allés. Portez-vous bien, très cher ami, quelle patience vous devez avoir actuellement ! Cette pensée me fait souffrir !

C.W.

Bâle, début 1878

R W et son épouse

Cependant que je vous — expédie cet ouvrage [*Humain, trop humain*], je dépose en toute confiance mon secret entre vos mains et entre celles de votre noble épouse, et j'accepte que ce soit désormais aussi votre secret. Ce livre est de moi : j'y ai porté à la lumière mon sentiment le plus intime sur les choses et les hommes, et, pour la première fois, j'y ai parcouru la périphérie de ma propre pensée. En des temps pleins de paroxysmes et de tourments, ce livre fut mon réconfort, et ce réconfort ne m'abandonna pas, là où tous les autres me quittèrent. C'est peut-être parce que j'en ai été capable que je vis encore.

Il m'a fallu choisir un pseudonyme parce que, d'une part, je n'ai pas voulu nuire à l'effet de mes écrits antérieurs, afin, d'autre part, d'empêcher que la dignité de ma personne ne soit souillée publiquement et en privé (ma santé ne le supporte plus), enfin et surtout, parce que j'ai voulu rendre possible une discussion objective, à laquelle puissent également prendre part mes amis si intelligents de toutes sortes, sans que l'affection les en empêche comme auparavant. Personne ne veut parler ou écrire contre mon nom. Cependant, je n'en connais aucun qui partage les vues de ce livre-là, et, pour ce qui est des arguments opposés, je suis vraiment curieux d'apprendre lesquels seront mis en avant.

Je suis dans le même état d'esprit qu'un officier qui aurait pris une redoute. Certes, il est blessé — mais il est en haut et — déroule à présent son drapeau. Plus, bien plus de bonheur que de souffrance, tant le spectacle alentour est effrayant.

Bien que, comme je l'ai dit, je ne connaisse personne qui partage à présent ma manière de voir, j'ai tout de même l'illusion de ne pas avoir pensé en tant qu'individu, mais d'une façon collective — le sentiment très étrange d'être à la fois un seul et une multitude. — Hérold chevauchant en tête, et ne sachant pas vraiment si la cavalerie le suit et si elle existe encore.

Friedrich Nietzsche à Reinhart von Seydlitz

Bâle, le 4 janvier 1878.

Vous êtes si bon, cher, cher ami, avec vos vœux et vos promesses, et moi, je suis si pauvre, à présent. Chacune de vos lettres est une belle part de joie de vivre, mais je ne peux rien, absolument rien vous donner en retour. Pendant les vacances de Noël, j'ai vécu à nouveau de bien mauvais jours, si ce n'est des semaines : voyons à présent ce que peut la nouvelle année. Nous rapprocher l'un de l'autre ? J'y tiens.

Hier, le Parsifal, que Wagner m'a envoyé, est arrivé chez moi. Impression de première lecture : du Liszt, plus que du Wagner, esprit de la Contre-réforme ; pour moi, qui suis trop habitué à l'atmosphère grecque, humaine, tout cela est trop limité à l'époque chrétienne ; psychologie exclusivement fantastique ; pas de chair et beaucoup trop de sang (la Cène, en particulier, est trop sanglante pour moi) ; et puis je n'aime pas les femmes de chambre hystériques ; beaucoup de choses, supportables pour le regard intérieur, le seront seulement à peine lors d'une représentation : imaginez nos acteurs en train de prier, de trembler, leurs gorges extasiées. Par ailleurs, l'intérieur du château du Graal ne peut être réaliste, pas plus que le cygne blessé. Toutes ces jolies trouvailles appartiennent au poème épique et, comme je l'ai dit, au regard intérieur. Le style semble la traduction d'une langue étrangère. Mais les situations et leur développement — n'est-ce pas de la plus grande poésie ? N'est-ce pas là un dernier défi lancé à la musique ?

C'est tout pour aujourd'hui, contentez-vous de cela.

Fidèlement dévoué, à vous et à votre chère épouse

Votre ami Nietzsche

P.S. Lipiner est, d'après la lettre qu'il m'a envoyée, un bon wagnérien ; soit dit en passant, on devrait presque souhaiter qu'il révise le poème de Parsifal.

Friedrich Nietzsche à Karl Hillebrand

Naumburg, mi-avril 1878

Très honoré Monsieur

Après un hiver où j'ai été sérieusement malade, je jouis, à présent que ma santé veut bien se réveiller, des quatre tomes de vos «Peuples, temps et hommes», et j'y prends plaisir comme s'il s'agissait de lait et de miel. O livres dans lesquels souffle un vent européen, et non ce cher azote national ! Quel bienfait pour les poumons ! Et puis : je voudrais bien voir quel auteur pourrait vous égaler dans votre objectivité et votre sens bienfaisant de l'équité — et bien plus : je veux m'efforcer à rencontrer tous les auteurs — il y en aura bien peu — qui peuvent vous approcher relativement à ces hautes vertus. —

Comme je vous remercie, d'avoir rassemblé tous ces essais ! Vous m'auriez sinon presque entièrement échappé, vu que je ne lis ni journaux, ni revues et que d'une façon générale je lis (et écris) très peu, car je suis proche de la cécité.

Ceci me rappelle que vous aussi, vous avez parlé de mes écrits : c'est de loin le seul jugement sur eux, parmi les jugements dont j'ai eu connaissance, qui me fit réellement plaisir. Car là où c'est manifestement la supériorité (en expérience et en goût, ainsi qu'en diverses autres choses —) qui juge, celui qui est jugé, si ce n'est pas un idiot, prend partie avec plaisir contre lui-même. Et l'on accepte si volontiers vos enseignements !

Sincèrement dévoué et reconnaissant

Dr. Friedrich Nietzsche,

Université de Bâle (Suisse).

Ne blâmez pas le philologue pour une pédanterie : on dit «sophisma», et non «sophismus» — je vous prie de m'excuser ! —

Marie Baumgartner à Friedrich Nietzsche

Lörrach, le 28 avril 1878

Très honoré Monsieur,

J'ai eu, jeudi dernier, la surprise et la joie de recevoir votre nouveau livre [*Humain, trop humain*] ; et monsieur Overbeck a dû vous dire que ce jour-là, je m'étais rendue à Bâle pour la première fois depuis de nombreuses semaines, et que j'avais alors appris par lui que vous deviez arriver aussi. — Depuis, j'ai reçu des lettres d'Adolphe, où il m'informe qu'il vous a vu, et me dit à quel point il s'en est réjoui. Demain, et de même jeudi prochain, je ne serai pas libre ; mais si cela est possible, je viendrai chez vous passer une heure mardi ou mercredi, pour que vous m'appreniez vous-même comment vous allez. Et puisque je pourrai par la même occasion vous remercier de m'avoir offert votre livre, je vous exprime simplement aujourd'hui des remerciements provisoires mais sincères.

J'ai consacré la journée de vendredi à le lire et je n'oublierai pas ce jour ; un orage sévissait dans le ciel au-dessus de notre vallée, et la tempête que votre livre éveilla en moi ne fut pas moins grande. Je peux seulement vous dire que j'ai tremblé à la fois d'admiration et de frayeur — comme lors d'un orage ; que je n'avais encore jamais éprouvé un tel respect à votre égard ; que je me sens cependant aujourd'hui comme si quelque chose avait dé péri en moi — il me faudra un peu de temps pour en faire le deuil et pour reprendre haleine, tant le malheur est venu soudainement !

Je peux néanmoins, très honoré Monsieur, vous souhaiter bonne chance, avec sincérité, pour ce nouvel ouvrage, car c'est une œuvre grandiose, et ce que vous avez voulu atteindre à travers elle réussira sûrement. Je n'ose pas en dire davantage avant de l'avoir relu une fois. —

Je vous envoie, à vous et à la chère Elisabeth, les salutations et vœux très fidèles de votre, toujours dévouée,

Marie Baumgartner

Stibbe, aux alentours du 10 mai 1878

Oh, très cher ami, quelle merveilleuse surprise ! Je suis totalement transporté de joie et me suis aussitôt précipité dessus comme un fauve affamé. Ces objets, qui finalement constituent ce qui m'intéresse le plus au monde, liés dans presque chaque phrase à mille souvenirs et concordances personnels — en font pour moi le livre des livres [*Humain, trop humain*]. Mon humeur est tout à fait celle de quelqu'un qui est en train de vivre une chose dont il a déjà rêvé auparavant — tout cela, il l'a déjà vécu, vu, entendu une fois quelque part, — comme en effet j'en ai déjà entendu beaucoup de votre bouche ou lu dans le manuscrit de Sorrente, — mais c'était de nouveau à moitié oublié, comme le souvenir d'un rêve, et voilà qu'il se dresse devant moi comme une vivante réalité. Et quelle réalité ! Je vois mon propre Moi projeté au-dehors à une plus grande échelle. Si vous me permettez d'être un peu impudent, je dirai ceci : quel homme vous êtes, — non pas un homme, justement, mais un conglomerat d'hommes : alors que chacun de vos amis, si diversement doués, se tourmente à soutenir son talent — le talent unique que précisément il possède — et à lui donner du crédit, et utilise à cet effet toute son énergie, vous possédez, quant à vous, tous ces talents divers, soit mieux, soit aussi bien que chacun d'entre eux. En ce qui me concerne, j'ai déjà fait bombance de « Sainteté et ascèse chrétiennes ». Si les Allemands ne deviennent pas à présent amis des psychologues, j'émigre vers la France. Je trouve également la présentation — titre, format, impression, Voltaire, chiffres — très heureuse, sans oublier les paroles de Des Cartes.

Quant à ce que vous dites sur moi, je le considère moins comme quelque chose de mérité que comme quelque chose à mériter. Je n'ai encore rien remarqué, même après votre dernière carte : j'ai pensé qu'il s'agissait de quelque autre livre. De toute ma vie, jamais encore je n'ai été si agréablement surpris. Mille salutations, et merci !

Paul Rée

Friedrich Nietzsche à Paul Rée

Bâle, le 12 mai 1878.

Ah, ce serait vraiment merveilleux, si, par mon livre, je vous avais aidé, mon cher ami, à être joyeux — car, par ailleurs*, j'ai suscité contrariété, incompréhension, refroidissement, à ce qu'il m'apparaît au travers de toutes les lettres que j'ai reçues. Je me sens toutefois comme rajeuni, pareil à un oiseau de montagne qui se trouve très haut, dans les glaces, et contemple le monde.

Si nous conservons l'un pour l'autre nos bons sentiments, de nombreux autres hommes en feront de même, et un remarquable travail de charpentier sera accompli à la maison de la science, de sorte que, un jour, nous en serons tous deux loués.

Je suis en pleine activité universitaire.

Santé chancelante et dans un état critique, mais — ai-je failli dire, «que m'importe ma santé ! »

Et que devient la vôtre ? Souhaitant à l'ami tout plein de bonheur,

je reste votre

Friedrich Nietzsche

(avec les vœux et salutations

de ma sœur)

Bâle, 31 mai 1878

Cher ami, le jour de Voltaire [le 30 mai, jour du centenaire de la mort de Voltaire, auquel Nietzsche a dédié *Humain, trop humain*], j'ai reçu deux choses ; les deux étaient touchantes et émouvantes : votre lettre, et puis un colis anonyme, de Paris, contenant le buste de Voltaire, accompagné d'une carte, sur laquelle on trouvait ces mots : « l'âme de Voltaire fait ses compliments à Frédéric Nietzsche. »

Si je considère encore, en plus de vous, les deux personnes qui se sont montrées véritablement réjouies au sujet de mon livre, Rée et Burckhardt (qui l'a nommé à plusieurs reprises «le souverain livre »), j'ai alors une indication sur ce qu'il faudrait apporter aux hommes, si mon livre devait avoir une action rapide. Mais cela ne sera et ne pourra être ainsi, combien que je puisse être désolé pour l'excellent Schmeitzner. De Bayreuth, il a été en quelque sorte banni : et l'auteur semble à son tour frappé de la grande excommunication. On ne cherche plus qu'à retenir encore mes amis, tandis qu'on m'oublie — c'est ainsi que j'apprends par plus d'un ce qui se passe et les projets qu'on fait derrière mon dos. — Wagner a laissé inutilisée une occasion de montrer la grandeur de son caractère. Quant à moi, je ne puis me permettre de me laisser déconcerter, ni dans l'opinion que j'ai sur lui, ni dans celle que j'ai sur moi-même.

Ah, si l'on voulait bien consacrer autant de sérieux pour pénétrer les choses, mais aussi autant de temps à un tel ouvrage, que votre bonté ne l'a fait, il en sortirait alors sûrement quelque chose : à savoir, quelque chose de neuf dans les pensées et les sentiments, et un état d'esprit plus vigoureux, comme si l'on entrait dans l'air raréfié des hauteurs. Rée dit n'avoir connu qu'une fois, à proprement parler, semblable état de jouissance productive à l'occasion d'un livre, les *Conversations d'Eckermann* ; déjà, des cahiers entiers de réflexions en sont le résultat, ajoute-t-il.

C'est précisément ce que je pouvais attendre de mieux — exciter la productivité d'un autre et «accroître l'indépendance dans le monde » (comme a dit J. Burckhardt).

Ma santé s'améliore et, pour ce qui est de me promener et de penser pour moi-même en solitaire, je suis infatigable. Je me réjouis du printemps et suis calme comme quelqu'un qu'on ne peut plus si facilement écarter de son chemin. — Si je pouvais continuer à vivre ainsi jusqu'à la fin ! —

Dans tout ceci, il ne s'agit que de moi, parce que vous voulez bien entendre de mes nouvelles. J'aimerais garder le silence sur beaucoup de choses, la mort et les derniers supplices de Brenner, l'étrange éloignement de nombre de mes proches et amis. —

Conservez-moi vos bons sentiments, en toute liberté. — Comme je comprends votre «instable et fugace », comme vous me ressemblez, sur ce point ! — A présent, continuez de croître ! Dans cet espoir, je suis à jamais

Votre ami F. N.

Friedrich Nietzsche à Reinhart von Seydlitz

Bâle, 11 juin 1878

Il m'est, à moi, très agréable, et je souhaite vivement, qu'un de mes amis manifeste de la bonté et de l'amitié à l'égard de Wagner : je suis, quant à moi, de moins en moins capable de le réjouir (tel qu'il est désormais — un vieil homme qui ne change plus). Ses efforts divergent totalement des miens. Cela me fait vraiment de la peine — mais au service de la vérité, on doit être prêt à tous les sacrifices. S'il savait, du reste, tout ce que j'ai sur le cœur contre son art et son but, il me tiendrait pour un de ses pires ennemis — ce que je ne suis pas, comme chacun sait. — Ma dernière lettre était vraiment très incompréhensible ? Pour ce qui est des conséquences de la Via Mala, je faisais référence à mes idées sur la morale et sur l'art (qui constituent le plus dur que le sens de la vérité m'ait arraché jusqu'à présent !) — Dans 15 jours, grande dissolution de notre ménage : ma chère sœur retourne désormais pour toujours chez ma mère. — Très dévoués remerciements pour le Hamdelied : qui est la traductrice ? —

Sincèrement dévoués à vous deux,

F.N et L.N.

Iéna, 16 juin 1878

Je ne parviens vraiment pas rapidement, mon cher ami, au point à partir duquel je pourrai enfin espérer apercevoir dans son ensemble tout le contenu de ton livre : aussi dois-je finalement me décider, même sans cela, à te dire un mot de remerciement. J'espérais toujours que l'on allait nécessairement arriver à ce moment où *o trwsaV* montre également sa vertu curative. Cependant, ma lecture n'est que sporadique, et le livre se lit vraiment lentement, tant il y a de choses à déguster, et en *stoiheia* si isolés, de sorte que je n'ai pas encore pu pousser bien loin au-delà de la moitié : et les herbes médicinales que j'ai vu pousser jusque-là semblent plutôt avoir poussé par hasard et ne pas avoir été arrachées par mégarde, que plantées intentionnellement. Ma surprise fut la plus grande, comme tu peux l'imaginer, en voyant ce tout nouveau *nietzschianum* : c'est inévitable, lorsqu'on vous fait passer de force du *caldarium* directement dans le *frigidarium* glacé ! Je peux te dire à présent en toute franchise, mon ami, que cette surprise ne fut pas sans impressions douloureuses. Est-il donc possible de quitter ainsi son âme et d'en prendre une autre à la place ? au lieu de Nietzsche, de se changer soudainement en Rée ? Je reste encore étonné devant ce miracle et ne peux ni être heureux, ni avoir une quelconque opinion arrêtée : car je ne saisis pas encore très bien. Celui qui, comme chacun de nous, est assigné à une activité purement théorique, par sa profession et sa volonté paresseuse, celui-là ne devrait franchement pas se plaindre, lorsque tu lui recommandes tout à coup cette profession théorique, comme la plus souhaitable, comme la dernière et la plus haute. Toutefois, ce n'est absolument pas mon sentiment. Ce sont deux choses très différentes, de ne pas sentir en soi-même la force de sortir d'une activité défectueuse, qui laisse la moitié des gens inoccupés, pour s'élancer vers une authentique *praxiv*, et de ne plus du tout ressentir cette faiblesse propre comme un reproche, en contemplant depuis cette position les degrés supérieurs de l'humanité, mais, à cause de la prétendue « irresponsabilité », de tout trouver en ordre et d'être satisfait de soi-même. (Je sais bien que tu parles d'une autre sorte d'activité théorique que la nôtre ; mais cela ne fait ici aucune différence).

Jamais personne ne me fera croire à cette irresponsabilité, personne n'y croit, et toi non plus ; et si la recherche dans la *jusiv* ne trouve aucun fondement à ce « découragement » lié à l'impression, je préfère 1000 fois amener l'hypothèse métaphysique la plus audacieuse à son explication que me faire oublier la réalité de ce « découragement » par des explications « historiques » aussi extraordinairement faibles que celles que tu empruntes à Rée, et celui-ci aux sensualistes français. Je trouve toutes les considérations de ce genre, où l'homme est vu, à l'égal des autres animaux, comme une créature purement réduite à elle-même, et qui non seulement ne fait que penser à elle-même, mais est destinée à penser à elle-même, ni particulièrement pertinentes, ni de quelque façon convaincantes. Si nous sommes tous d'horribles égoïstes (je sais, mon cher ami, que je le suis, quant à moi,

beaucoup plus que toi !), personne alors ne voudra nous arracher l'aiguillon qui nous rappelle que nous ne devrions pas l'être. Il se peut que l'on fasse aussi essentiellement le bien à cause de la sensation de plaisir liée à son exercice : mais si le plaisir donne à une personne l'occasion, dans un conflit entre ses tendances égoïstes et non-égoïstes, de sacrifier les premières, il est toutefois impossible d'aligner ce fait rare avec les émotions de sa sensation de plaisir égoïste, et il convient sans doute de l'opposer à celles-ci comme tout le monde fait, de le mettre au-dessus d'elles, selon sa valeur, et assurément de l'honorer comme le bien, dont, selon Rée, il ne serait absolument pas permis de parler. — Toutes ces considérations vont sûrement te sembler pastorales, mais en ce qui me concerne, je ne peux pas me changer ; toutefois, pour autant que je reconnaisse la vérité relative de presque chacune de tes phrases, j'ai envie d'écrire un « certes » devant celles-ci et de les continuer par un « mais ». Je crois cependant sérieusement, mon cher ami, que tu n'es en aucun cas arrivé maintenant au bout de ton chemin ; ton développement décrit un chemin courbé, et peut-être retournera-t-il un jour dans sa direction initiale, pareil à l'armonia toxou pai luraV. Je ressens et estime aussi intimement que possible, dans ton livre, la très noble inclination de l'homme libre pour la vérité la plus illimitée. Je trouve également tout à fait magnifique sur de nombreux points la manière dont tu défais le tissu des illusions religieuses et artistiques, et je ne veux vraiment pas que, dans la douleur causée par la destruction de nos beaux phantasmes, nous maintenions à présent artificiellement une croyance gênée par un examen plus réfléchi et que nous cherchions, une fois adulte, à retourner de force dans l'œuf.

Je doute seulement beaucoup que ces jugements soient véritablement les derniers et les seuls corrects : le chimiste peut me présenter le plus magnifique tableau comme un simple mélange de matières chimiques, que l'on peut déterminer avec une grande précision, et qui peut-être sentent très mauvais, il aura beau avoir raison à sa manière — s'il pense que son discours a changé pour moi la valeur et la signification artistiques de la peinture, dans sa totalité composée de telles matières, il se trompe. Ne nous posons pas de questions sur les conséquences d'une « nouvelle » manière de voir, au cas où il serait pensable qu'elle se généralise : elle devrait détruire toutes les aspirations — ou plus justement (pourquoi devons-nous dédaigner cet excellent terme) tous les instincts dirigés vers la communauté des hommes. Je ne peux pas croire à une époque de « sagesse » généralisée ; la sagesse (à l'exception des cerveaux très immatures de 99 pour cent des hommes) isole, et c'est pourquoi elle ne peut jamais servir de fondement à une culture. — Dans tout ce que je t'expose ici si ouvertement, je ne fais que songer au ton fondamental de ton livre. On y trouve une richesse si incroyable de sujets et de manières de considérer ceux-ci, que je ne peux que t'exprimer mon plus sincère remerciement pour cette prospérité. Je savoure en détail chaque pièce, et je retrouve dans de si nombreuses pensées l'ancien Nietzsche, inchangé et qu'aucune subtilité à la Rée ne peut corrompre, que mon cœur t'est mille fois acquis dans notre ancienne affection et dans l'admiration que suscite la profonde démarche de semblables considérations. Ce qui est dit notamment au sujet des Grecs à de nombreux endroits se révèle pour moi avec évidence comme un regard pénétrant véritablement dans l'intimité de ces hommes si étranges. — Adieu pour

aujourd'hui, mon ami. J'écris en même temps à Overbeck, également au sujet de toutes sortes de choses personnelles. Rien, sois en assuré, ne pourra jamais m'éloigner de toi.

ton E.R.

Un cordial salut à ta sœur !

Bâle, peu après le 16 juin 1878

Voilà qui est très bien, très cher ami : nous ne sommes pas encore sur un socle d'argile qu'un livre puisse aussitôt renverser.

Cette fois-ci, j'attends de voir calmement de quelle manière les vagues dans lesquelles mes pauvres amis barbotent autour de moi vont peu à peu s'apaiser : si c'est moi qui les ai poussés dans ces vagues — leur vie n'est pas en péril, je le sais par expérience ; et si cela devait mettre ici ou là l'amitié en péril — eh bien, nous servirons la vérité et nous dirons : « jusqu'à présent, nous n'aimions en l'autre qu'un nuage. »

Il y aurait bien des choses à dire, plus encore de choses indicibles à penser : par plaisanterie, j'oserais me comparer simplement à un homme qui offrirait un grand repas et que tous les invités fuiraient à la vue des bons plats. Quand alors l'un ou l'autre des invités se laisse aller à goûter au moins quelques morceaux (comme toi, cher ami, qui fais honneur aux Grecs), l'homme dont je parle s'en trouve déjà très édifié.

Ne te creuse pas la tête au sujet de la genèse d'un tel livre, mais continue plutôt à faire sortir pour toi une chose après l'autre. Peut-être aussi l'heure viendra-t-elle alors, où tu verras, avec ta belle imagination constructive, l'ensemble comme un tout, et tu pourras prendre part à l'immense bonheur dont j'ai joui, quant à moi, jusqu'à présent.

En passant : ne cherche que moi dans mon livre, et non mon ami Rée. Je suis fier d'avoir découvert ses merveilleuses qualités et ses objectifs, mais sur la conception de ma « philosophia in nuce », il n'a pas eu la moindre influence : celle-ci était achevée et confiée pour une bonne part au papier, lorsque je fis plus ample connaissance avec lui à l'automne 1876. Nous nous trouvâmes l'un et l'autre au même niveau : nous eûmes un plaisir infini à discuter, et le profit en fut certainement très grand, des deux côtés (si bien que Rée, dans son livre (*Origine des sentiments moraux*), m'écrivit, avec une affectueuse exagération : « au père de cet écrit, sa mère reconnaissante. »

En te disant tout cela, je parais peut-être à tes yeux encore plus étrange, plus incompréhensible ? Si tu ressentais simplement ce que je ressens à présent, après avoir posé mon idéal de vie — l'air frais et pur des hauteurs, la douce chaleur autour de moi —, tu pourrais être très très content de ton ami. Et il viendra aussi, ce jour-là.

De tout cœur

Ton F.

Ma chère sœur te salue affectueusement. Sais-tu déjà que dans 2 semaines elle retourne à Naumburg ?

Mayence, début juillet 1878

Cher Monsieur le professeur !

Voilà longtemps que je vous aurais écrit la lettre de réponse, si je n'avais pas voulu d'abord laisser en moi libre cours à la fureur de votre livre [*Humain, trop humain*] ! Il vous sera difficile de deviner quelle profonde émotion il a suscité en moi, et combien de nuits sans sommeil j'ai eu à ce sujet ! A mon âge, je croyais être sortie depuis longtemps de ces choses-là, et j'ai été à moi-même incompréhensible, presque risible ! Mais qu'avons-nous donc perdu dans ce monde métaphysique, sur lequel nous ne savons rien, sinon que nous ne pouvons rien savoir de lui ? Rien — et tout !

Lorsque le matérialisme naïf nous conduit à de semblables résultats, lui qui n'éprouve pas ce problème, ne fait que s'en débarrasser, et pense apporter une réponse à une question dont il ne saisit pas du tout le sens propre, — cela n'a jamais pu vraiment m'inquiéter. — Très bien, très juste, — mais qui s'est interrogé là-dessus ? — Toutefois, lorsqu'un esprit comme le vôtre, si idéalement formé, et avec, comme je le crois, un besoin métaphysique fortement marqué ; — parvient par de tout autres voies à ce jugement : la philosophie de l'avenir sera identique à la science de la nature, cela ne pouvait que m'affecter profondément ! — Il ne serait alors question que d'un « Comment ? », et non d'un « Quoi », — à propos duquel il serait pour toujours erroné de s'interroger ! — Si l'on divulguait enfin ce secret, qu'il n'existe vraiment aucune énigme, on verrait alors sûrement le sphinx, de rire, tomber dans l'abîme ! —

A-t-on fondé à grand-peine pour soi-même une religion sans dieu, pour, même si le dieu est perdu, sauver malgré tout le divin, — eh bien vous retirez alors le fondement qui, aussi vaporeux et nébuleux qu'il puisse être, est pourtant suffisamment fort pour porter tout un monde ; le monde de tout ce qui nous est précieux et sacré ! —

Admettons que la métaphysique soit seulement une illusion ; mais qu'est donc la vie sans cette illusion ? Cependant, l'inflexible logicien se soucie-t-il franchement de cette question ? Comment pourrait-elle le retenir dans sa course ? Toutefois, l'humanité ne devrait-elle pas avoir le droit de lui présenter la ciguë pour sa vérité ? Comme la monarchie, et de ce fait le pouvoir le plus tyrannique, gagnent à considérer le monde que nous vivons comme métaphysique ! Comment concéder encore à la vérité une valeur en soi et souffrir le vol de ses plus précieuses illusions ? Mais à quoi bon tout ceci ? Malgré la ciguë, vous devez continuer d'avancer, et pouvez aussi peu vous arrêter que la pierre ne peut rester suspendue dans l'air ! Alors, au nom de Dieu : « En avant ! » Cependant, c'est seulement avec tristesse que je peux vous voir vous débarrasser de tout, pour continuer de

marcher sur ce sentier escarpé, sur lequel plus rien ne fleurit, si ce n'est la jubilation fugitive de la connaissance ! « Otez de ma vue ces femmes qui hurlent ! », devez-vous dire. – Ainsi donc, silence sur tout ceci !

Combien de temps me suis-je efforcée de trouver un moyen d'obtenir l'invincibilité du talon d'Achille schopenhauérien ! Je veux dire, l'explication du libre-arbitre intelligible, qui est toujours restée pour moi une contradiction insoluble ! Je n'ai jamais compris comment Schopenhauer pouvait fonder la responsabilité individuelle sur la liberté devant l'apparence, alors qu'il n'accorde de validité au principium individuationis que pour l'apparence ? Une solution possible m'est enfin apparue dans votre explication de l'essence de la poésie lyrique, et dans l'analogie de celle-ci ; à savoir, que le « Moi » qui se sent responsable est le « Moi du monde », la racine de toute individualité, pour laquelle il a, pour cette raison, à porter, dans cette même individualité, responsabilité, culpabilité et mérites, de même que toutes ses joies et ses souffrances propres. — Mais tout cela tombe également sous votre couperet !

Sur un point important, votre livre m'a assez bien aidée à mettre les choses au clair avec moi-même : à savoir, relativement à l'éducation, notamment celle des femmes. Je me suis demandée si un monde incroyant pouvait se poursuivre et s'il avait le droit d'apprendre à ses enfants à être croyants ? A cette question, j'ai finalement répondu par un « Oui » résolu, même si notre idée de Dieu est aussi large et grande qu'il nous est seulement possible de la concevoir ! L'humanité irait au devant d'un horrible appauvrissement, si elle perdait le monde du sentiment religieux, et avec lui la compréhension de ce qu'elle possède de meilleur et de plus haut ; sans cela, impossible pour elle de produire à nouveau ces choses-là ! Ne fait-on pas déjà trop souvent l'horrible grimace ? Ne serait-ce pas, ici aussi, « du fait que l'on a en vue de prévenir une terrible perspective » ? — Les naturalistes soutiennent que l'homme parcourt, dans l'embryon, tous les degrés de son développement jusqu'à l'humanité. Si cela est ainsi, l'éducation de l'avenir n'aurait qu'à copier la nature, à faire passer le jeune individu par toutes les phases du développement spirituel. Mais que la religion et l'art continuent d'être pour lui « une mère et une nourrice » ! et qu'enfin la métaphysique supplante la mère dans son cœur, en tant que « bien-aimée de la jeunesse » ! Celui qui ne peut alors pas non plus rester fidèle à celle-ci, qu'il obtienne au nom de Dieu la vérité pour épouse et voie comment il peut s'accommoder de cette femme simple et droite ! — La vérité, cependant, ne peut servir d'éducation, car, comme vous dites de l'Etat idéal, qu'il ne peut engendrer à nouveau le cœur le plus chaleureux, de même, un homme qui serait uniquement éduqué par la vérité ne pourrait pas développer en lui l'art de trouver la vérité ! Franchement, ce ne sera pas pour l'éducateur une tâche facile, de cultiver une illusion qu'il ne partagera plus lui-même ! Pour cette raison, il me semble de la plus grande importance de maintenir les femmes dans la religion ! Moi qui ai perdu la foi extraordinairement tôt, je commence à penser sur ce sujet d'une façon aussi conservatrice, voire réactionnaire, que possible ! J'aimerais à tout prix savoir l'illusion consolatrice conservée pour le sexe féminin, pas seulement par égard pour l'influence qui serait de cette façon exercée sur l'éducation, mais aussi pour le bien des femmes elles-mêmes. Qu'un fondement de tranquillité soit conservé à l'âme féminine,

et par là à la famille ! Parce que l'amour constitue sous toutes ses formes le point essentiel de l'existence d'une femme, son destin deviendra beaucoup plus difficile sans la foi que celui de l'homme, car l'amour devient, sans le rempart protecteur de la foi, un tourment presque ininterrompu ! — sera-t-il possible, toutefois, de sauver, de conserver encore quelque chose ? Cosima est un exemple admirable, et vraiment à peine concevable ! Je me suis souvent demandée par quel charme elle le gardait caché, pour que rien ne puisse le toucher ? —

Vous trouverez étrange que votre « livre pour esprits libres » éveille en moi, d'une façon presque passionnée, des mouvements réactionnaires. Et plus ils sont violents, plus je sens en moi le danger d'être obligée de suivre leur chemin ! Je me cramponne avec effroi et angoisse à toutes les choses qui accordent encore à elles seules de la valeur à la vie, pour ne pas les laisser sombrer ! Parmi les choses qui m'effraient le plus, il y a le renversement de l'idée éternelle qui est pour moi le seul point de repos et de délivrance dans le cours oppressant de l'éternel devenir ! Et voilà que vous dissolvez tout ! Tout coule, — plus d'image fixe, un perpétuel mouvement uniquement ! C'est à devenir fou ! Comment l'art se tiendra-t-il debout, dans ce flot impétueux ? La mesure extérieure pourra-t-elle l'aider, si la mesure intérieure lui fait défaut ? Et tout cela doit justement venir de vous, dont l'autorité fut pour moi, dans les moments de scepticisme, un appui majeur ! — « Un joli remerciement ! » direz-vous, « Voilà ce qu'on gagne, lorsqu'on se commet avec des individus féminins qui ne supportent la vérité que lorsqu'elle est agréable ! C'est aussitôt un lamento qui commence ! » — Mais ressentez donc aussi vous-même le besoin de garder une sorte de double regard : un œil pour voir le jour et un pour voir la nuit ! — Qui peut dire alors quel œil voit les choses les plus précieuses ? Les questions de ce genre me font toujours penser au poème d'un ami décédé, où l'on trouve ceci, adressé à la nuit : « Toi qui retires à la profondeur du monde le voile du soleil ! » — N'est-ce pas également avec un « voile du soleil » que la logique nous cache une « profondeur du monde » ? —

Mais je souhaite enfin, enfin abandonner la partie dérangeante du livre, qui me tient enchaînée avec une puissance démoniaque, et fuir vers celle qui m'apporte exclusivement de la joie : vers les nombreuses fines observations et l'abondance de pensées sur tout ce qui est digne d'être pensé ! Si je voulais parler ici en détail de tout ce qui m'a réjouie, ma lettre serait sans fin ! — Plusieurs choses m'ont encore particulièrement intéressée, par ce que j'y ai appris sur moi-même, et cela m'a amusée ! Ainsi, par ex., « Remords qui suivent certaines compagnies », et le « Laisser attendre », — ce qui me rend, en effet, aussi mauvaise qu'un poison fait gonfler un crapaud ! — Ce que vous dites en faveur des gens oisifs, j'aurais voulu précisément l'entendre pour me redresser, lorsque je fus cependant d'autant plus fortement renversée par les « paresseux » ! — Lorsque, avec la foi en la responsabilité, on se débarrasse en même temps des remords sur ce que l'on est, il reste tout de même la tristesse de n'être pas mieux tombé ! Et elle devient d'autant plus profonde au fur et à mesure que nous reconnaissons que nous sommes les enfants d'une nécessité inaltérable, et qu'il n'existe ainsi aucune noblesse de mérite, mais uniquement une noblesse de naissance ! Cela est vraiment synonyme de damnation éternelle !

— En relation avec l' « Occasion de magnanimité féminine », je dois vous avouer que cela me semble aller un peu contre la nature, que la jeune fille plus âgée doive aimer comme son époux l'homme qui n'est pas encore mûr et ensuite l'homme mûr comme un fils ! A mon sentiment, la première partie de la tâche apparaît même plus difficile que la seconde ! Le mariage entre un homme jeune et une femme plus âgée a toujours eu pour ma sensibilité quelque chose d'horriblement pénible ; — comme s'il s'agissait de la part de la femme, d'un manque de conscience, et même de quelque chose qui serait contre-nature ; — ce qui toutefois ne semble pas être le cas, puisque cette relation arrive incroyablement souvent, en particulier chez les gens non-cultivés. — De nombreuses choses seraient assurément supprimées par la dissolution envisagée par la suite d'un tel mariage. — Mais quelle difficulté cela doit être pour une femme plus âgée, de sauver à temps en amour maternel son amour pour un homme plus jeune qu'elle, c'est ce que montre le triste exemple de Madame von Stein, qui ne parvint pas, malgré son intelligence et sa nature véritablement passionnée, à se tirer d'affaire avec décence ! Ah s'il n'y avait la vanité ! Elle lui a joué un vilain tour, en éveillant en elle un caractère passionné que l'amour n'avait pu rendre possible ; c'est ce qui rend le tableau si désagréable ! — Elle, justement, semblait avoir toutes les qualités qui auraient dû l'amener — avec un peu d'amour authentique — à comprendre de quoi avait besoin son jeune ami et à lui aplanir le chemin, par quoi elle l'aurait probablement préservé d'un choix absurde et aurait elle-même conservé sa belle confiance ! Pour cette raison, il est véritablement effrayant, de voir comment, au lieu de cela, elle se perd dans des choses indignes, en présentant Goethe comme un homme déchu et à moitié oublié au regard de Dieu et du monde, et en grondant quiconque n'était pas de son avis ! Sa vie, écrite à sa gloire par Düntzer (qui, d'ailleurs, n'est qu'un âne ennuyeux), en donne une image instructive mais très peu édifiante ! — Mais ciel ! Où suis-je donc allée me perdre, — pour anéantir votre espoir en une magnificence féminine ? — Voilà qu'avec la troisième feuille déjà, j'ai de nouveau dépassé l'extrême limite permise — et combien de choses j'aurais encore à dire et à demander ! Cela me rappelle que la première parole que vous m'avez adressée était : Nous avons tant de choses en commun, que nous aurons sûrement peu de choses à nous dire. — Cette phrase m'avait frappée à l'époque, par sa ressemblance avec ce que Wagner m'avait écrit à je ne sais plus quelle occasion : Il se sentait dans une telle intimité avec moi, qu'il n'avait — rien à me dire ! — C'est, cependant, loin d'être toujours agréable ! —

Mis à part le souci de vous savoir souffrant, c'est également très triste pour vos amis que vous ne soyez ainsi pas du tout disponible ! Cependant, on ne doit pas se plaindre, lorsque, comme le dit Elisabeth, c'est en vivant le plus silencieusement possible que vous irez le mieux ! — — Saluez donc très sincèrement de ma part ma chère Elisabeth, qui va probablement vous lire ma lettre (comme je l'espère à doses homéopathiques) ! Ce serait très gentil et très bien de sa part, si elle voulait bien me donner encore une fois, bientôt, quelques nouvelles sur votre état de santé ! Comme j'aimerais volontiers apprendre que les résultats de la cure de Baden ont perduré ! Portez-vous très, très bien tous les deux ! Avec mes vœux les plus chaleureux et mes plus sincères salutations

Votre Mathilde Maier

En relisant ce que j'ai écrit, il m'apparaît presque comique, qu'à une première lettre de remerciement au ton jubilatoire ait succédé un tel chant de lamentation ; et je ne peux résister au plaisir de joindre, comme vignette de fin, cette illustration facétieuse du sage, avec la ciguë et les femmes gémissantes, qu'un bon ami m'a dessinée. —

Bâle, 15 juillet 1878

Très honorée Demoiselle,

Rien à faire : il me faut causer de l'ennui à tous mes amis — et ce, en exprimant finalement ce par quoi, précisément, je me suis moi-même tiré de l'ennui. Cet assombrissement métaphysique de tout ce qui est vrai et simple, le combat avec la raison contre la raison, laquelle ne veut voir en toute chose que miracle et non-sens — à quoi il faut ajouter, totalement en relation avec cet assombrissement, un art baroque, fait de surexcitation et de démesure glorifiée — je veux parler de l'art de Wagner —, telles sont les deux choses qui finirent par me rendre malade, et plus malade encore, et qui, pour un peu, m'aurait rendu étranger à mon bon tempérament et à mes dons. Si vous pouviez vous rendre compte vous-même dans quel air pur des hauteurs je vis à présent, quels doux sentiments j'ai à l'égard des hommes qui habitent encore dans la brumeuse vallée, plus que jamais décidé à faire toutes les bonnes et sérieuses actions qu'il me soit possible de faire, de cent pas plus proche des Grecs que je ne l'étais auparavant : comment je vis à présent, aspirant moi-même, jusque dans les plus petites choses, à la sagesse, alors que jadis je ne faisais que vénérer les sages et les citer — bref, si vous pouviez partager avec moi cette transformation et cette crise, oh, alors, il vous faudrait souhaiter de vivre quelque chose de semblable !

C'est au cours de l'été bayreuthien que je pris pleinement conscience de tout cela : après les premières représentations, auxquelles j'assistai, je m'enfuis au loin dans les montagnes, et là, dans un petit village forestier, s'engendra la première esquisse, environ un tiers de mon livre, intitulé alors «le Soc ». Je revins ensuite à Bayreuth, suivant en cela les vœux de ma sœur, et j'eus alors la force intérieure de supporter ce qui était difficilement supportable — et en silence, devant quiconque ! — A présent, je me débarrasse de ce qui ne m'appartient pas, personnes, qu'elles soient amies ou ennemies, habitudes, commodités, livres ; je vais vivre pour des années dans la solitude, jusqu'à ce que, philosophe de la vie, je puisse (et doive, vraisemblablement) circuler à nouveau, mûr et dispos.

Voulez-vous malgré tout me conserver vos bons sentiments, comme avant, ou plutôt, le pouvez-vous ? Voyez-vous, j'ai atteint un degré d'honorabilité où je ne supporte que les relations humaines les plus pures. J'évite les demi-amitiés et, de manière absolue, ce qui est lié à un parti, et je ne veux pas d'adepte. Que chacun (et chacune) ne soit pour lui-même que son propre et véritable adepte !

Votre sincèrement dévoué

et reconnaissant F. N.

Bâle, entre le 20 et le 27 juillet 1878

Ainsi, pour vous aussi, lieber Herr Doktor, la crise a commencé, en ce qui concerne Wagner ! Cette fois, nous serons bien les premiers ; dans mon livre, j'ai fait preuve à cet égard de la plus grande modération, même si, sur une vingtaine de points, la vérité reste en moi fermement établie, ce qui effraie tous les wagnériens. Il faudra qu'ils soient, eux aussi, un jour dévoilés — mais je vous prie instamment de ne surtout rien précipiter, et de laisser d'abord tout cela finir de fermenter, afin que, dans ces choses-là aussi, on obtienne un vin noble et clair : N'écrivez pas maintenant sur Wagner ! Que n'allez-vous tout dévoiler ! Vous êtes certes dans l'indépendance la plus favorable à l'égard de Bayreuth et des autres «directions » ; ce que Wagner et madame Wagner pensent de vous doit vous être totalement égal. Wagner lui-même est vieux et n'a plus aucun printemps à espérer, alors que la vérité, elle, ne vieillit pas et, dans ces choses-là, elle a encore son printemps à vivre. — Une combinaison unique de connaissances et de capacités vous met dans la disposition requise pour décrire ce qui caractérise le style de chaque grand maître — et ce, pour la première fois, je pense. Faites-le donc d'abord sous forme de thèses, d'une manière aphoristique, très resserrée, et utilisez une expression exacte et rigoureuse. Quelques centaines de simples phrases musicales et d'observations de votre cru, la quintessence de vos expériences — cela vous donnera un nom et un poste.

Surtout, rien de périodique ni de petit (que ce soit des «lettres » ou des articles de revue), tant que vous ne vous êtes pas montré en entier ! — Pardonnez-moi, si le vœu que j'ai de vous voir enfin conforté dans l'estime de ceux qui accordent de l'estime me fait paraître importun dans les conseils que je vous donne. — (Quant à mon projet d'éditer un «agenda des amis », il se peut que l'on n'en voie pas la réalisation avant au moins 2 ans : l'impatience de Schmeitzner ne doit pas en venir à m'affoler. Ceci privatissime). Loin de moi, l'idée d'une concurrence avec un organe aussi pitoyable que les «bayreuther Blätter » ; et, d'une manière générale — d'une orientation selon un quelconque angle de vue bayreuthien. Vous aussi, vous parlez encore d'une «scission dans son propre camp ». Qu'ai-je à faire d'un «camp », à présent !!!!! Encore en plus contre Wolzogen ! écrire ! comment une telle chose a-t-elle pu vous venir à l'esprit, cher et honoré Herr Doktor ! Je me demande quelquefois comment, à proprement parler, vous vous évaluez, vous. — Pardonnez-moi, encore une fois !

Le style dont vous usez dans ce que vous faites imprimer déplaît aux personnes que je connais. Les raisons en sont les suivantes : 1/ les phrases sont 10 fois trop longues 2/ vous affectez l'érudition, d'une manière très artistique, mais avec un horrible manque de goût (surabondance de termes et de concepts scientifiques inconnus) 3/ les choses les plus importantes ne ressortent pas d'une manière forte et robuste, envahies par les idées

secondaires ; vous ne faites pas assez de coupures et ne remaniez pas non plus suffisamment 4/ votre esprit aime se faire pénétrant ; le secret des bons écrivains, c'est de ne jamais écrire pour les lecteurs subtils et pénétrants. — —

Vous ne me blâmez pas pour cette epistula didactica, n'est-ce pas ? — Comment, aussi, pourrais-je récompenser des informations aussi loyales que celles que contenait votre dernière lettre, sinon par de la loyauté ?

Votre tout dévoué F N.

Friedrich Nietzsche à Mathilde Maier

Grindelwald, probablement 6 août 1878

Peu de gens peuvent être aussi persuadés que moi de la grandeur de Wagner : parce que peu de gens en savent autant. Toutefois, de l'adepte inconditionnel que j'étais, je suis devenu un adepte conditionnel : tout comme nous le sommes à l'égard de toutes les grandeurs du passé ; et c'est également ainsi que je considère la phase que j'ai connue ces 10 dernières années — je l'approuve, mais je connais un point de vue plus élevé. En ce qui concerne Wagner, j'avais justement regardé ce qu'il y avait de plus haut : son idéal — c'est avec cet idéal que je vins à Bayreuth — de là vient ma déception. — Enfin, une thèse : les véritables wagnériens sont de bonnes, très bonnes personnes, mais pas du tout musiciennes (comme vous !) et tous plus ou moins obscurs (je songe à votre avant-dernière lettre). Riez donc, maintenant, et gardez vos bons sentiments à l'égard de

Votre

F.N.

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Interlaken, Hôtel Unterseen, mardi.

3 septembre 1878

Ma santé progresse, en avant et vers le haut, après une longue période d'essais et d'hésitations, qui signifie à présent : continuer ainsi jusqu'au fin septembre, avec patience et constance, de sorte qu'il me faut, à vrai dire, renoncer à toi et à Zurich. Devant qui, à présent, souhaiterais-je davantage m'exprimer que devant toi, très cher ami, devant qui d'autre pourrais-je le faire ! De nombreuses choses vont et viennent à l'intérieur de moi. Quant à ce qui vient de l'extérieur, je n'ai presque qu'à m'en défendre. Affreuses lettres. J'ai maintenant lu, moi aussi, la malheureuse polémique pleine d'amertume et de méchanceté que Wagner a engagée contre moi dans les Bayreuther Blätter du mois d'août : cela m'a fait mal, mais pas à l'endroit que visait W. — Hier, j'ai dressé un bilan des dernières années et j'en ai été heureux — sur cinq ou six points essentiels, j'ai conquis liberté et indépendance, par de grands sacrifices, il est vrai. Ma santé doit maintenant progresser, et il viendra alors à nouveau plus de joie. Sincèrement dévoué, à toi et aux tiens.

F.

Bâle, le 20 oct. 1878.

Hélas, très cher ami, c'est avec le plus douloureux regret que je lis, tout juste de retour de voyage, les nouvelles que vous m'annoncez au sujet de votre mauvaise santé. Qu'allons-nous devenir, si au cours de nos « meilleures années », nous nous flétrissons aussi misérablement (car j'ai, moi aussi, vécu des mois pitoyables, et je commence l'hiver avec des perspectives plus moroses que jamais !) Le destin veut-il nous réserver une belle vieillesse, parce que notre manière de penser est peut-être voisine de celle qui serait la plus naturelle, comme une peau saine ? Mais souhaitons alors de ne pas attendre trop longtemps ! Le danger, ce serait que nous perdions patience. — Il ne me vient absolument rien de plus rassurant à l'esprit, car vous voir, vous, réussir aussi et réaliser, de vos propres forces, une petite partie de mes aspirations et de mes espoirs, voilà qui fut pour moi, jusqu'à présent, article de foi.

Ne dois-je pas craindre à présent que vous aussi, vous appreniez à regarder à nouveau vers quelqu'un d'autre, qui puisse recevoir ce que vous avez à transmettre ? Ah, quelle misère, d'être à la recherche d'héritiers, non pas pour ce que nous faisons, mais pour ce que nous voulons faire. Vous voyez, je parle avec un total égoïsme, un égoïsme lamentable, et je maudis votre mauvaise santé, parce que, du coup, mes meilleurs vœux et espoirs tombent malades eux aussi.

Vous êtes meilleur que moi, je l'ai toujours pensé ; et que, de votre lit de malade, vous vous soyez souvenu de mon anniversaire et m'avez écrit, c'est ce que je n'oublierai ni comme psychologue, ni comme ami.

De tout cœur

Votre

F Nietzsche

Friedrich Nietzsche à Marie Baumgartner

Bâle, 15 nov 1878.

Chère et honorée Madame Baumgartner, quelques mots seulement !

Il serait vraiment totalement immodeste de ma part, de n'avoir qu'une opinion sur vos œuvres poétiques en tant que poésie. Mais enfin, il me semble que vous vous sentez chez vous, dans l'élément que constituent votre langage et la forme artistique ; pour le reste, je ne vois qu'un poète d'idées comme monsieur Prudhomme à vous conseiller.

Vos poèmes, cependant, considérés comme vérités, que vous vous dites à vous-même ou que vous me dites : alors — oui, je vous regrette autant que je me félicite. Car vous avez trouvé en moi bien moins que vous ne l'espériez, et je sais à présent que j'ai reçu et que je possède infiniment plus que je ne le mérite — à savoir, une âme sûre et fidèle, qui, de surcroît, a l'ambition de me faire voir, contre toutes les suggestions sceptiques, la fidélité ici-bas.

Voilà mon sentiment : cela vous fait-il de la peine ? — J'espère que non. —

Les derniers morceaux du manuscrit [*Le manuscrit d'Opinions et sentences mêlées*] que je vous ai donnés hier sont les plus durs à mâcher, je suis confus de vous donner tant de peine. Commencez par les dernières pages et terminez par les premières. Ou bien comme vous voulez.

Totalement dévoué

et plein de gratitude

F N.

Savez-vous que depuis longtemps j'ai le sentiment que « je ne mérite pas tout ce que j'ai éprouvé en amitié et en affection », que de temps à autre je suis rempli de contrariétés à l'égard de mes amis, parce que je ne peux rien leur rendre. C'est ainsi : donner rend déjà plus heureux que rendre, mais toujours prendre uniquement, être obligé de prendre — voilà qui peut rendre un homme malheureux. On ne peut rien y faire, ici, le Fatum se tient devant nous.

Bâle, 18 nov. 1878.

Soyez fertile, mon cher ami, et restez-le pour moi, avec votre âme bonne et affectueuse! C'est de la façon que je vous parle ici, que je pense toujours à vous. Ecrire des lettres ne me convient plus, et mes amis, les nouveaux comme les plus anciens, ne doivent plus en attendre de moi. Je dois vivre pour ma fonction et ma mission — tout à la fois pour un seigneur et pour une bien-aimée et déesse: beaucoup trop pour mes forces affaiblies et ma santé ébranlée. Vu de l'extérieur, c'est une existence semblable à celle d'un vieillard ou d'un ermite : l'abstinence de toute fréquentation, même de celle de mes amis, en fait partie. Malgré tout, je suis rempli de courage, et je vais de l'avant, excelsior ! —

— Au sujet de Wagner, je me sens totalement libre. Tout ce processus devait se produire ainsi, il est bénéfique, et j'utilise abondamment mon émancipation pour avancer spirituellement. — Quelqu'un m'a dit : « le caricaturiste de Bayreuth est un ingrat et un fou » — j'ai répondu : « Les hommes dont la destinée est si élevée doivent, en ce qui concerne la vertu bourgeoise de la gratitude, être mesurés à l'aune de leur destinée. » — Peut-être ne suis-je du reste pas « plus reconnaissant » que Wagner. — et pour ce qui est de la folie —

Mais peut-être en ai-je trop dit, le « wagnérien » se meut en vous et cherche une pierre...

Non, cher ami, je sais que vous ne la lancerez pas dans ma direction. Mais faites-moi l'honneur, aussi, de ne jamais prendre ma défense. Ma position est trop fière pour cela, pardonnez-moi ! — Je pense que mes amis doivent être fiers aussi avec moi.

Je rends fidèlement à la chère épouse de mon ami tous les vœux et sentiments affectueux qu'elle m'a fait transmettre par ma sœur.

Je suis et reste

Votre

Friedrich Nietzsche

Marie Baumgartner à Friedrich Nietzsche

Lörrach, dimanche 16 mars 79.

Très honoré Monsieur !

J'étais de nouveau alitée avec d'assez sombres pensées lorsque votre nouveau livre est arrivé chez moi, bienvenu à double titre, comme une vieille connaissance dont la valeur est déjà éprouvée, mais dont on n'a pas encore pu jouir vraiment de la fréquentation. Recevez un sincère remerciement pour m'avoir privilégiée en m'envoyant si rapidement l'objet attendu ; je partage tout à fait votre joie, car je suppose que vous vous réjouissez de l'achèvement de ce nouvel ouvrage qui devait à la fois compléter et clore l'avant-dernier — comme vous le pensiez. Il ne m'apparaît pas comme une conclusion mais comme la digne continuation d'un beau et riche commencement, qui autorise encore de nombreuses continuations de ce genre.

Ce doit être un émouvant sentiment de libération, de s'être exprimé ainsi, mais j'imagine : aussi longtemps qu'il pense, l'homme a sans cesse quelque chose de nouveau à dire et souhaite constamment s'exprimer plus clairement et plus entièrement, et c'est pourquoi vous vous entretiendrez encore de nombreuses fois avec vous-même, à mesure que nous serons familiarisés avec votre manière de penser et de sentir.

J'ai trouvé dans le nouveau livre de nombreux passages que je ne connaissais absolument pas encore, et d'autres que vous aviez changés, ou qui avaient reçu une conclusion différente. Et au n° 36, j'ai découvert, à ma grande surprise — et joie —, que vous aviez inséré deux lignes que je vous avais un jour écrites, sans espérer que vous les trouveriez bonnes. Puissiez-vous ne pas vous repentir de cet accueil hospitalier ! Et espérons que le livre trouvera les bons lecteurs ! — Je ne vois rien, cette fois, dans ces froides sentences, qui soit particulièrement susceptible de m'affliger ou de m'irriter ; je suis sûrement déjà mieux endurcie ; et la racine de ce qui a été un grand souci pour moi réside précisément dans la première partie de votre livre.

Lorsque madame Overbeck m'a dit récemment que peut-être vous partiriez de nouveau si loin, cela m'a attristé plus qu'il ne m'est possible de le dire. Et pourtant, je n'ai pas le droit de me plaindre, car je n'ai vraiment pas de meilleur conseil, je ne sais vraiment pas avec certitude ce qui serait le meilleur pour votre santé — mais je souffre toujours de vous savoir si loin de nous, car alors toute possibilité de vous venir en aide en cas de besoin semble coupée !

Si je peux, je viendrai chez vous passer encore une heure mercredi prochain, honoré Monsieur. Toutefois, si je ne suis toujours pas là vers 4 heures, alors ne m'attendez pas

plus longtemps, et pensez qu'une indisposition m'aura retenu. Dans ce cas, informez-moi rapidement si vous avez bien atteint le but de votre voyage.

Avec les meilleures et très fidèles salutations

de votre reconnaissante

Marie Baumgartner.

Stibbe, le 22 mars 1879

Vous m'écrivez, très cher ami, que votre état fut incroyablement mauvais, — mais je n'arrive quasiment pas à le croire, car c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Comment pouvons-nous seulement vous remercier pour ce nouveau magnifique présent ? Je me suis arrangé dans ma journée d'étude (qui malheureusement doit être toujours très courte) un saint des saints, dans lequel vous êtes toujours honoré. L'esprit fantasque, L'expérience la plus intime du penseur, Le désert de la science, La dent du serpent, m'ont tout particulièrement enchanté. Le dernier m'a inspiré une frayeur intellectuelle — de fait, nous sommes un produit du hasard, — ce qui arrive précisément avec nous et en particulier, ce qui n'est pas arrivé. L'imagination nous présente sans que nous le voulions d'innombrables images de tout ce que nous aurions pu, — ou aurions dû — être, si nous avions reçu l'influence de telle ou telle chose que le simple hasard a tenu éloigné, pour notre bonheur ou notre malheur. C'est un nouveau point de vue en faveur de l'irresponsabilité de l'homme. — Si je peux ajouter encore une raison à la haine de la lumière (7), je dirai la paresse humaine : les hommes ressentent une certaine obligation de se former une opinion sur les choses spéculatives — mais cela leur devient très amer, et s'ils entendent que l'on ne peut trouver de vérités certaines et définitives, ils s'écrient alors : bah, nous n'avons absolument pas besoin d'y songer — vive la paresse de l'esprit. — Ce que vous dites sur Sterne est — on me pardonnera le panégyrique — plus beau que tout ce que j'ai lu de Sterne.

Je ne puis être entièrement d'accord avec le n°13. Vu que, comme vous le dites avec tant d'esprit, au commencement était le non-sens, les institutions des peuples sont alors, elles aussi, traversées par ce non-sens, elles sont même bâties sur celui-ci. La vérité qui survient par la suite corrompt ce non-sens, et avec lui les institutions dont il est le fondement. N'est-ce pas la pensée de Goethe, lorsqu'il dit : « L'histoire de chaque peuple est la cause de la ruine de celui-ci. » ? Peut-être que les vérités de Socrate ont en partie mené Athènes à sa perte ? — La phrase selon laquelle nos défauts voient l'idéal est si vraie que toute histoire des sentiments moraux doit la prendre comme point de départ. Oui, nous voyons d'abord l'idéal, et ensuite nous appelons défauts les particularités qui ne s'accordent pas avec lui. Ainsi, nos défauts produisent, d'un côté l'idéal, et de l'autre le mal radical. — Bref, très cher ami, je voudrais continuer de parler ainsi encore 7 jours et 7 nuits ; mais je préfère espérer en la Normandie. Deux monstres seulement se trouvent encore sur le chemin qui y mène : 1/ un établissement d'eau froide, où les médecins veulent absolument me placer cet été pour une cure soigneuse et 2/ le mariage de ma sœur, qui a lieu vers la fin de l'été. Toutefois, les deux se laissent, je l'espère, sinon contourner, du moins surmonter. — Etat du corps, mauvais ; état de l'esprit — mer morte.

Avec une sincère affection,

votre P.R.

Bâle, 5 avril 1879

Votre billet me parvient à un moment où j'entreprends une excursion de deux jours dans le simple but de me détendre plaisamment, alors que vous devez tant souffrir, cher et honoré ami ! Puisse Genève vous accorder au moins quelque soulagement ! Si une bise noire venait, fuyez donc surtout dans le coin oriental du lac.

J'ai bien reçu, par l'intermédiaire de monsieur Schmeitzner, le supplément d'« Humain » [*Opinion et sentences mêlées*] et c'est avec un nouvel étonnement sur la libre plénitude de votre esprit que je l'ai lu et grignoté. Comme chacun sait, je n'ai jamais pénétré dans le temple de la véritable pensée, mais suis resté ma vie durant à m'amuser dans la cour et les salles du peribolos, où règne le figuré au sens le plus large du terme. Mais justement, même pour des pèlerins aussi nonchalants que je le suis, votre livre est pourvu à chaque page de la façon la plus riche qui soit. Toutefois, là où je ne peux vous accompagner, je regarde avec un mélange de peur et de plaisir avec quelle assurance vous vous promenez sur les crêtes vertigineuses, et je cherche à me faire une image de ces choses que vous devez voir dans les profondeurs et les lointains.

Quelle impression aussi auraient La Rochefoucauld, Labruyère et Vauvenargues, s'ils recevaient votre livre dans l'Hadès ? et que dirait le vieux Montaigne ? En attendant, je sais une quantité de sentences que par ex. La Rochefoucauld vous envierait sérieusement.

Avec un sincère remerciement et les meilleurs vœux pour votre santé

de votre

J Burckhardt

Friedrich Nietzsche à Malwida von Meysenbug

Vendredi saint, 14 avril 1876. Bâle.

Très honorée Demoiselle,

il y a environ 2 semaines, j'ai passé un dimanche tout seul sur les bords du lac Léman et entièrement en votre compagnie, du matin au soir, que la lune rendit étincelant : je lus avec un esprit raffermi votre livre [*les Mémoires d'une idéaliste*] jusqu'à la fin, en me disant sans cesse que jamais encore je n'avais vécu un dimanche aussi solennel ; un sentiment de pureté et d'amour m'animait à chaque seconde, et la nature ne fut ce jour-là que l'image reflétée de ce sentiment. Vous marchiez devant moi comme un moi supérieur, un moi hautement supérieur —, mais bien plus encourageant qu'intimidant : c'est ainsi que vous apparûtes à mon imagination. Je mesurai ma vie à votre modèle et m'interrogeai au sujet des nombreuses choses qui me font défaut. Je vous remercie de beaucoup plus que d'un livre. J'étais malade et doutais de mes forces et de mes buts ; après Noël, je crus devoir renoncer à tout, et je ne craignais alors rien autant que l'ennui de l'existence qui, lorsque les buts supérieurs sont abandonnés, ne constitue plus qu'une immense charge oppressante. Je suis à présent en meilleure santé et plus libre, et les tâches à remplir se découvrent de nouveau à mon regard sans me causer de tourments. Que de fois je vous ai souhaitée à mes côtés, pour vous poser telle question à laquelle seule une plus haute moralité, une plus haute nature que la mienne peut apporter une réponse ! Je retire à présent de votre livre des réponses à des questions très précises qui me concernent ; je crois que je ne pourrai être satisfait de mon comportement avant d'avoir eu votre assentiment. Votre livre est cependant pour moi un juge plus sévère que vous ne le seriez peut-être vous-même. Que doit faire un homme pour ne pas avoir à s'accuser d'un manque de virilité dans l'image qu'il donne de sa vie ? — je me pose souvent cette question. Il doit faire tout ce que vous avez fait, et absolument rien de plus ! Mais il est hautement probable qu'il n'en sera pas capable ; il lui manque l'instinct assuré de l'amour toujours prêt à secourir. L'un des thèmes les plus élevés, que je n'ai entrevu qu'à travers vous, est celui de l'amour maternel sans le lien physique entre la mère et l'enfant ; c'est l'une des plus magnifiques manifestations de la caritas. Offrez-moi un peu de cet amour, ma très vénérable amie, et voyez en moi quelqu'un qui a besoin, tant besoin ! d'être le fils d'une telle mère.

Nous aurons bien des choses à nous dire à Bayreuth : car maintenant je peux à nouveau espérer pouvoir y aller : alors qu'il m'a même fallu renoncer pendant plusieurs mois à cette idée. Si seulement je pouvais à présent, moi qui suis de nous deux le mieux portant, faire quelque chose pour vous ! Et que ne vis-je près de vous !

Portez-vous bien, je suis et

reste tout à vous en

vérité

Friedrich Nietzsche.

Je vous suis très reconnaissant pour la lettre de Mazzini —

Karl Hillebrand à Friedrich Nietzsche

Florence, 23 avril 1879.

Un mot simplement, honoré ami, de salutations et de remerciements. J'ai maintenant également lu avec un rare intérêt votre supplément [*Opinions et sentences mêlées*] aux aphorismes ; et je ne peux que vous crier : courage, courage. J'avais espéré que vous grouperiez la masse d'idées qui reposent sur une vision du monde si cohérente autour d'un sujet, que vous les disposeriez dans un sujet et que vous élucideriez celui-ci. On vous reprochera d'avoir lancé maintes choses — profondes, pertinentes, surprenantes — sans les justifier, etc. Néanmoins, vous recrutez chaque jour plus d'amis ; même les gens de l'ancienne génération allemande de 1800 prêtent l'oreille avec une joie bienfaisante à vos paroles de colère contre « l'époque actuelle » : votre essai sur l'histoire [*Seconde Considération inactuelle*] trouve notamment toujours de nouvelles oreilles et ne cessera d'en trouver, soyez-en sûr. Quant à moi, je préfère presque encore « Humain, trop humain », qui est plus doux par son contenu et sa forme et va pourtant plus loin à de nombreux égards. Je n'ai pas pu aller dans mon essai sur la semi-culture où je l'ai annoncé, aussi loin que je l'aurais voulu, parce que non erat hic locus, sinon j'aurais encore quantités de choses à dire à son sujet. Ne perdez pas courage : votre santé elle-même se rétablira, quand vous serez davantage satisfait intérieurement et que de l'extérieur le combat cessera un peu.

J'ai terminé mon IId volume d'histoire de la France et je pars maintenant à Londres pour 4 mois, travailler là-bas au foreign office pour le volume III, tenir six conférences à la Royal Institution — les premières depuis de longues années —, et — me marier, avec l'ancienne amie à qui je dois aussi d'avoir fait votre connaissance : Jessie Laussot, wagnérienne des premiers jours.

Vous renouvelant ses salutations

Votre fidèlement dévoué

K. Hillebrand.

Friedrich Nietzsche à Paul Rée

St. Moritz, Grisons poste restante <septembre 1879 >

Hélas, que n'allez-vous donc mieux !

« Que va-t-il donc encore arriver ? »

Peut-être, peut-être irai-je vers le nord cet hiver, c'est-à-dire vers Naumburg : si c'est le cas, alors, à vrai dire, ce ne sera pas bon signe, je l'avoue moi-même (je me trouve en effet dans une situation abominable, et mes cruelles souffrances, telles que celles que je ressens à l'instant, me font regarder Sorrente et Bex comme des époques de « relatif » paradis). Si toutefois je vais à Naumburg, je le ferai avec la ferme espérance de fêter mes retrouvailles avec l'ami dont j'ai été privé si longtemps (des retrouvailles d'un mois peut-être, porte à porte à Berlin par ex., au mois de janvier. — Tels sont les beaux rêves d'un malade qui est aussi, hélas, maintenant aux sept-huitièmes aveugle et qui ne peut plus lire sauf, non sans douleur, pendant un quart d'heure.

Affectueusement, votre F N.

Pardonnez-moi, cher ami ! Voici deux épigrammes qui me viennent à l'instant à l'esprit :

Sur mes cinq premiers livres.

Jadis, je me disais : l' A et O

De ma Sagesse s'y trouve ;

Aujourd'hui, je ne pense plus ainsi :

De ma Jeunesse l'éternel Ah! et Oh!

Y lit-on seulement.

X X X

Sur mon dernier livre.

D'une sombre Fierté, quand tu regardes en arrière,

D'une insouciante Audace, quand tu te fies à l'avenir,

O oiseau, puis-je te compter parmi les Aigles ?

Es-tu la Chouette d'Athènes, Uhu-hu ?

X X X

(Avec ses sincères salutations, remerciements et — excuses.
F.N.

Venise, le 15 sept. 1879.

[...] Les grossièretés de Wagner vous ont inspiré de nombreuses pensées, je le sais bien, — bien que le coup vous ait profondément, intimement blessé. Dans l'ensemble, les farces amusantes vous concernent peu — comme le sérieux en son entier sur fond d'une considération du monde non-sérieuse. — Pour répondre à la question de votre lettre, je dois dire — et ce, sans aucun égard à l'adresse de ces lignes — que l'on ne trouve cependant pas la trace de votre souffrance dans vos écrits ; je me suis mis exprès, en lisant, à la place de quelqu'un pour lequel vous et vos conditions de vie seraient totalement inconnus. Bien plus, je trouve la sphère de vos pensées toujours plus lumineuse et plus pure, et je crois qu'un homme qui, au-delà de la culture de l'esprit, n'a pas oublié celle du cœur, aura, en jouissant précisément de ce dernier ouvrage, un pressentiment d'une noblesse et d'une supériorité morale qui n'ont pas encore existé dans ce monde. Qu'il y ait aujourd'hui en Allemagne une sorte de virilité assez âpre et rude dans l'apparence, voilà ce qui ne déconcertera presque plus les quelques personnes vers lesquelles vous avez à vous tourner. Il y a bien pour chaque homme des moments où il considère comme la chose la meilleure ce qui un jour lui a causé une très forte impression ; chez moi, ce fut aussi la philosophie de Schopenhauer. Je ne sais pas si je me rends coupable de ridicule, en disant que c'est vous — et ce, parce que je me crois d'une certaine mesure familier avec vous — qui m'avez détourné de l'impression personnelle que j'avais de Schopenhauer. Je mettrai en compte en tout premier lieu la force que vous avez eue pour corriger en moi ma tendance à estimer les diverses forces morales, les plus délicates et les plus nobles de préférence aux plus grossières et à celles qui agissent rapidement. Je crois pouvoir deviner la hauteur de caractère dont votre philosophie est l'expression, et je me réjouis à la pensée que votre manière de voir ne pourra sûrement jamais être à l'origine d'épidémies philosophiques — et ainsi restera à l'abri du plus mauvais sort pour une philosophie, et ce, c'est là le plus précieux, parce que seules les natures les plus excellentes seront à la hauteur, et que les autres, en punition, ne la supporteront pas : les bouffons mystiques. [...]

Heinrich Köselitz à Friedrich Nietzsche

Venise, 23 septembre 1879

Honoré Monsieur le Professeur ! J'arrive enfin avec une partie, un peu plus de la moitié. J'aurais bien voulu vous l'expédier plus tôt, mais de vilaines affaires très contraignantes ne me l'ont pas permis. Dès que vous m'en aurez confirmé la réception, je vous enverrai aussitôt votre propre manuscrit, que je conserve ici encore pour plus de sécurité. — Je suis étonné par la quantité des contributions pour l'histoire de la morale ; sur ce point vous êtes vraiment le premier, il faut beaucoup d'imagination pour apporter tous ces matériaux. J'espère qu'un jour de bons charretiers vous suivront. Comme il est important, d'avoir d'un coup caractérisé d'une façon aussi exacte l'isolement des faits ! Et puis les passages qui incitent à l'ascendance morale ! — Quels remerciements je vous dois ! — Passerez-vous près de Venise ? Dans l'espoir que vous pourrez continuer, sans interruption, à vous réjouir de vous-même, vous saluant cordialement, je reste votre

H.K.

Naumburg, 30 septembre 1879

Voici les dernières feuilles de l'Engadine, que je vous expédie comme «manuscrit » et « en recommandé »* : c'est le mode d'expédition le plus sûr et le moins coûteux, m'ont dit les agents de la poste. — Ici, à Naumburg, je ne veux avoir aucune pensée, et en tout cas ne pas prendre de notes : ceci, du moins, est une question de volonté. — L'impression générale de mon tout nouvel écrit, tel que vous l'avez ressentie, vous qui êtes, pour l'instant, mon premier et dernier lecteur — c'est vraiment ce que vous êtes absolument, relativement à Humain, trop humain —, cette impression générale répond à ce point à mon souhait le plus intime, que je soupçonne notre parenté d'esprit de jouer un rôle là-dedans. Cher ami, vous savez sûrement que plus vous serez en accord avec moi — et partagerez mes souhaits, plus vous aurez aussi à porter mon fardeau, et qu'il vous faudra, un jour, bien, très bien faire tout ce que j'ai mal fait et à titre d'essai. Vous avez bien du mal, avec moi — j'y pense, aussi souvent que je pense à vous.

F. N.

J'ai pris à bail une portion des fortifications médiévales de la ville de Naumburg, pour y cultiver des légumes — pour 6 ans (! - !), comme c'est l'usage. C'est tout vert, et touffu ; dans une tour de la muraille, on est en train d'aménager une longue pièce (très antique) pour que je puisse y loger. J'ai 10 arbres fruitiers, des roses, des lilas, des œillets, des fraises et des groseilles. Mon travail débute au printemps, sur 10 parterres de légumes. — Je dois penser à tout, et en cela, j'ai eu de la chance. En tissant ainsi mon avenir, je tisse aussi parfois, dans les mailles de ma tour, pour le cher ami de Venise — très effronté, n'est-ce pas ? —

A l'instant, mardi matin, votre copie m'arrive entre les mains, à ma grande joie ; en ce moment, je ressens une totale gratitude à votre égard — et rien d'autre ! Je me sens également revigoré par les mots d'accompagnement de votre carte, j'ai totalement perdu le jugement sur mes affaires, car je fréquente trop peu de gens et ne lis aucun livre. Parfois, j'ai peur de dire ce que tout le monde sait. Vous me donnez du courage.

* Non ! Je les joins à ces lignes.

Venise, 1^{er} oct. 1879.

Monsieur le Professeur !

J'expédie aujourd'hui sous pli le reste du manuscrit à votre précieuse adresse. Le précédent paquet va vous avoir coûté un argent fou, à cause du détour qu'il aura fait pour, je l'espère, arriver en votre possession : ceci aurait été évité, si vous m'aviez communiqué déjà de St. Moritz votre changement de lieu ; — en plus, je vous avais promis le premier tiers, que vous deviez ainsi espérer recevoir rapidement. N' imaginez pas ceci, Monsieur le Professeur, dit de ma part sur le ton du reproche, mais sur celui de l'excuse. — Si seulement je vous avais tout fait correctement ! Certains passages, notamment dans les aphorismes où un plus long examen était nécessaire, devront, à mon avis, être composés d'une manière un peu plus stricte et plus achevée, afin que la belle indolence du style parlé ne donne pas l'apparence de la négligence. Je n'ai presque rien modifié, même dans la ponctuation. — Il doit y avoir encore dans vos anciens manuscrits de Sorrente de nombreux passages qui mériteraient d'être communiqués, — si seulement je les avais ici, je pourrais en extraire encore plusieurs selon mon goût et m'en remettre à votre décision ultérieure : peut-être dans ce but me les ferez-vous parvenir. Lors de l'impression, je vous propose évidemment à nouveau mes services comme correcteur. — Le manuscrit de votre dernier écrit se trouve aussi encore chez moi ; je vous le renverrai en même temps que celui qui est à imprimer. Quant aux 3 cahiers de votre propre écriture, je l'expédierai sous pli à Naumburg, dès que je saurai que ma copie est bien arrivée entre vos mains.

Si je peux me permettre maintenant d'exprimer encore quelques souhaits tout à fait personnels, les voici en quelques mots :

— J'aurais souhaité avoir dans votre livre votre opinion sur Luther comme l'un des plus puissants instigateurs de la démocratisation de l'Europe ; il est totalement impossible de dénombrer toutes les choses que nous lui devons — et la stimulation des esprits les plus inférieurs, afin que le progrès des couches sociales les plus basses qui s'y rattachent, etc., est souhaitable, car je conçois véritablement l'esprit libre comme un esprit en relation avec les idées dominantes des hommes de son temps (même si c'est en ennemi de celles-ci). S'il y avait en tout lieu une atmosphère étouffante comme en Russie (et si le génie russe n'avait pas la possibilité de regarder vers les autres cultures), la situation serait mauvaise. Le progrès, peu à peu, des couches les plus basses est nécessaire, même si nous ne pouvons en rien avoir affaire à ceux qui en sont les instigateurs : — si nous voulons être justes, nous devons garder en vue le fait que l'éclaircissement des esprits a nécessairement un caractère successif. Je ne partage plus les espoirs que vous mettez dans la clarté de la Renaissance,

dans la possibilité d'un progrès des Lumières sans la Réforme : non pas que je qualifie la Réforme de bienvenue, mais seulement : l'apparente clarté de la Renaissance est une pure folâtrerie (les dieux, pendant longtemps, ne s'en mêlèrent pas), absolument rien ne reposait sur une base scientifique. Les humanistes italiens étaient de misérables gredins des pieds à la tête ; un homme comme Machiavel n'a rien à voir avec les humanistes italiens, c'est une exception unique. Je ne crois pas, après tout ce que j'ai appris, que l'esprit scientifique des hommes se soit développé ainsi sans façon à partir de la Renaissance, et encore moins à partir de la Réforme, — le lien de la philosophie allemande avec la Réforme, tel qu'il est souvent admis, pourrait être accepté avec un air ironique. Les meilleures choses de l'esprit appartiennent à la première Renaissance, jusqu'à la fin du quattrocento ; avant même que la Réforme se soit annoncée d'une manière quelconque, une modération de l'esprit s'opéra : je ne crois pas que la Réforme ait dérangé un quelconque courant spirituel en Italie ; il est vrai que l'ordre des Jésuites apparut — mais je serais presque tenté de dire : heureusement !, il y eut ainsi de nouveau conflit. Je songe volontiers aux paroles de Goethe, dans lesquelles se trouve beaucoup plus qu'on ne pense tout de suite (à Eckermann 25/12-1825) : « Tout ce que nous faisons a des conséquences ; mais les actions intelligentes et justes n'ont pas toujours un résultat favorable, et les actions absurdes n'ont pas toujours un effet défavorable ; bien plus, c'est souvent l'inverse qui se produit. » C'est sûrement en ce sens que la Réforme a fait beaucoup de bien. — On doit considérer Luther comme « l'embout » de la raison paysanne qui oscillait depuis 1470 environ ; l'ensemble du corps paysan, tressaillant et inconscient, reçoit tout à coup en Luther une tête et commence à parler aux classes supérieures, une invitation à pactiser. Il faut aussi songer aux effets que l'apparition de Luther a eus sur les autres pays : la France notamment. En un mot, je crois qu'il s'est produit, à partir de Luther, une des avancées les plus fortes de la démocratisation du monde. Je dirai volontiers : attention à Luther, ce grand homme violent à l'âme puissante ! En lui était le passage vers la vérité, même s'il n'a pas pu être assez judicieux pour reconnaître la vérité ! —

— En outre, je souhaiterais, en plus de la vanité, entendre également quelque chose sur la « curiosité », comme la racine à partir de laquelle croissent tous les intérêts spirituels jusqu'à un niveau de sublimation aussi élevé que celui de « l'objectivité ». La vanité agit bien pour une part dans la curiosité. Je ne veux cependant rien dire : j'ai certains éléments sur ce thème dans mes brouillons.

— Une autre considération : sur Mitfreude et Mitleid ; ces deux mots sont formés d'une façon analogue ; leur lien ne tient toutefois pas dans une analogie du contraire. Le compatissant souffre en imaginant que l'autre éprouve une douleur ; le compassionné n'est pas capable de ressentir d'une quelconque manière la douleur de celui qui éprouve à son égard de la pitié, son sentiment est totalement différent. En revanche, Mitfreude n'est en rien quelque chose d'analogue. Mitfreude est tout à fait du même genre que la joie originale elle-même : elle a les mêmes objets et c'est une vibration en accord, et totalement concordante, de l'âme. Ou bien ? je me réjouis que l'autre se réjouisse ? mais je ne me réjouis pas forcément de ce qui réjouit l'autre ? — Mitleid est au fond un sentiment désagréable et c'est pourquoi il nous affaiblit ; c'est aussi pour cela que vous conseillez de

fonder les relations durables sur la *Mitfreude* (I 499) [*Humain, trop humain*]. Vouloir exciter la pitié (*Mitleid*) est vulgaire ; un être souffrant distingué ne souhaite pas la compassion des autres. Certaines conséquences importantes résultent d'un parallèle entre *Mitleid* et *Mitfreude*.

— Que Schopenhauer nomme « affirmation du vouloir » l'existence habituelle des êtres vivants (ainsi, quelque chose de logique, qui ne concernerait absolument en rien le vouloir, s'il était identique à la « chose en soi » kantienne), voilà qui doit être une bonne fois examiné de plus près : de quoi il s'agit et ce que cela détermine. (Puisque le contraire de l'affirmation est la négation, celle-ci doit donc pareillement exister ; selon quoi par ex. le contraire de « quelque chose », à savoir le « rien » devrait aussi exister). L'être pouvant être corrigé par l'intellect ! Et en effet, alors que tous les animaux affirment, seul l'homme peut nier l'existence ; d'où l'on peut déduire que si la métaphysique était une (elle est en effet naturellement sans quantité), la mort du sacré entraînerait nécessairement tout le reste du monde à la ruine. On trouve encore d'autres erreurs dans la doctrine du sacré.

— Il faudra un jour mettre en évidence qu'il n'y a pas de possibilités dans la nature, mais seulement des nécessités. La possibilité se trouve uniquement dans le cerveau, qui n'est pas bien instruit de la somme infinie des *causae* qui se précipitent sur un *factum* : car si l'homme avait connaissance radicalement de tous les motifs, de toutes les conditions, de toutes les raisons, il trouverait alors qu'il n'y a qu'une seule possibilité, qui est la nécessité.

— La « vérité » dans l'art est une fausse expression ; on ne peut parler ici que de « vraisemblance ».

— Les artistes anciens et ceux de la Renaissance traitaient toujours les mêmes sujets. L'artiste se montrait, comme vous le dites, dans sa conception, toujours nouvelle et significative, du sujet connu. — Les modernes, en revanche, veulent (et doivent, selon le vœu de leur public) être aussi en même temps nouveaux et significatifs dans le sujet. — Si ce fait doit avoir une signification, ce ne peut être que celle-ci : ce que firent autrefois toute une série d'artistes, à savoir approfondir toujours plus un sujet, le méditer, lui donner l'aspect le plus significatif etc., l'artiste individuel doit aujourd'hui le faire en lui-même avec son sujet, qui ne sera traité que par lui : il doit l'exposer de telle sorte qu'il rende quasiment impossible une performance artistique supérieure. Ecrire un « Tasso »... Autre conception de l'exigence moderne : le fait que l'artiste doive aussi être toujours neuf dans le sujet reposerait sur la cruauté des sens, etc.

Hélas, je suis soudainement dérangé par une visite. Recevez, ainsi que votre vénérable mère et mademoiselle votre sœur, les très sincères salutations de votre

élève reconnaissant H.K.

La lettre était restée chez moi ; à présent, vous me réjouissez encore ce matin par vos nouvelles, sur lesquelles je veux dire quelques mots — et s'il y avait seulement ceci,

que je suis venu à vous avec quelques souhaits, alors que vous avez abjuré toute activité d'écriture — promesse solennelle à laquelle toutefois vous ne pouvez, suivant votre nature, rester fidèle, ni n'en avez le droit. J'ai pensé : le 2d supplément [*Le Voyageur et son ombre*] qui doit maintenant être imprimé devrait, assemblé au premier, présenter un volume semblable au livre lui-même, et donc par conséquent avoir circa 220 pages imprimées. Il ne m'est pas possible de dire combien va comporter ce que j'ai jusqu'à présent recopié : environ 130-40 pages, je pense.

Dans un passage de votre précieuse lettre, vous semblez me considérer comme un futur écrivain, un moraliste peut-être : je devrais laisser cela, je pense ; je manque bien trop d'énergie cérébrale pour cela ; à cela s'ajoute encore la musique, que l'on fait sans penser, qui, il est vrai, doit exprimer selon Schopenhauer la plus grande sagesse, — une belle sagesse sans concept, à mon avis une vraie niaiserie. C'est ce qu'il y a de béni dans la musique, d'être ainsi sans aucune pensée, et pourtant d'occuper entièrement les hommes ; ce compliment a un sens quelque peu différent de celui, pompeux, que fait Schopenhauer. Cet été, j'ai écrit quelques pages sur la musique ; après cela, tout ce que dit Schopenhauer devient un pur non-sens. Toutefois, personne n'imprimera ce genre de chose, surtout pas une revue musicale. — Kant, en privé, ne pouvait pas souffrir la musique et l'appelait l'art le plus importun, ce qu'elle est, comme d'une façon générale tout ce qui passe par l'ouïe. J'ai du reste un fort penchant pour l'intuitif, pour ce qui concerne la vue.

Pour ce qui est de votre aménagement dans les murs de la ville, je peux vivement me l'imaginer : je vous souhaite tout le bonheur et la réussite de ce que vous vous promettez ici. Mon chemin, à vrai dire, me mènera difficilement à une telle disposition de mon existence. Les murs qui longent les côtés de mon chemin sont de plus en plus hauts, je ne peux plus aller facilement ici ou là dans les prés ou en forêt, mais tout doit se concentrer en moi sur mon art, et au fond, c'est une chance : on trouve un singulier apaisement dans la limitation ; on est ainsi non seulement un homme droit, mais aussi un homme « davantage comme les autres ». Il me faut mettre en évidence l'un de mes plus grands délits : je n'ai jamais gagné un pfennig de toute ma vie ; tôt ou tard il faudra tout de même que j'essaie, si je ne veux pas entendre encore ce contre quoi je me bouche les oreilles. — J'ai dans ma vie cultivé aussi de nombreuses plantes, mais pas de légumes, toujours des arbres ; c'est ainsi que toute une plantation, derrière la maison de mes parents, est sortie de ma main : érables, frênes, tilleuls, châtaigniers, noyers et sapins, un terrain aussi grand que la moitié de la Schützenwiese à Bâle, un peu incliné et adossé à la montagne : — notre maison se trouve à l'extérieur de la ville, c'est la plus haute de toutes, d'après nos mesures à environ 1900 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec une belle vue sur les montagnes. J'ai planté quelque 500 arbres, et mes autres frères et sœurs ont continué ensuite dans le même esprit ; la maison reste entre les mains de mon frère aîné, qui se charge de tout, — de sorte que je pourrai un jour retourner y habiter. Anno 76, j'ai revu la plantation, elle avait déjà poussé plus haut que ma tête, — la meilleure chose que l'on puisse vivre dans ce domaine. Il y a un vif plaisir à s'intéresser au devenir, — l'homme abandonne et néglige vraiment vite les choses qui ont évolué ; on y a part uniquement en tant qu'il y a sans cesse quelque chose de nouveau qui nous touche (en tant qu'elles sont

inépuisables et donc, pour notre raison, également en devenir). Ainsi, je peux aller tous les midis à l'église Saint-Marc, sans m'en fatiguer : mes yeux ne cessent de voir toujours quelque chose de nouveau, l'ensemble devient une somme de la pensée architecturale sur laquelle on s'étonne : personne à notre époque ne pourrait, à partir de richesses ainsi amassées et dérobées, réaliser une chose aussi homogène. Cela n'a cependant plus rien à faire ici.

Que cela soit suffisant pour aujourd'hui. En vous réitérant mes salutations, je reste

Votre dévoué H.K.

Naumburg, 5 octobre 1879

Hier matin je vous ai envoyé ma carte, cher ami, et trois heures plus tard, j'avais entre les mains une nouvelle preuve de l'inépuisable bonté que vous avez pour moi. Si seulement je pouvais à mon tour répondre à vos désirs ! « Mais les pensées se tiennent trop éloignées », comme le chante Tieck. Vous n'imaginez pas avec quelle fidélité j'ai, jusqu'à présent, exécuté le programme de mon absence de pensées ; et j'ai des raisons pour y être fidèle, car « derrière la pensée se tient le diable », sous la forme d'une furieuse crise de douleurs. Le manuscrit que vous avez reçu de St Moritz a été si chèrement et durement payé, que personne, peut-être, ne l'aurait écrit à ce prix, sans y être forcé. Maintenant, je tremble bien souvent, en le lisant, en particulier aux sections les plus longues, à cause de l'affreux souvenir. Tout, excepté quelques lignes, a été pensé sur les chemins et esquissé au crayon dans 6 petits cahiers : la rédaction m'a presque chaque fois causé un malaise. Il m'a fallu laisser s'échapper environ 20 enchaînements d'idées plus longs, malheureusement très essentiels, parce que je ne trouvais jamais le temps de les extraire de l'effrayant griffonnage de mon crayon : ce qui m'était déjà arrivé l'été précédent. Après quoi, je perds le fil de mes pensées : je dois justement rassembler les minutes et les quarts d'heure d'« énergie cérébrale » dont vous parlez, les dérober à un cerveau souffrant. Pour l'instant, il me semble que jamais je ne le referai. Je lis votre copie, et il m'est vraiment difficile de me comprendre moi-même — tant j'ai la tête fatiguée.

Le diable a emporté le manuscrit de Sorrente ; mon déménagement et mon départ définitif de Bâle ont fait très profondément le vide en de nombreuses choses. — un bienfait, pour moi, car ces vieux manuscrits voient en moi un débiteur.

Cher ami, je suis incapable, après une longue période, de dire d'une façon honnête la moindre parole d'admiration au sujet de Luther : conséquence d'une imposante collecte de matériel à son sujet, sur laquelle J. Burckhardt a attiré mon attention. Je fais référence à l'Histoire du peuple allemand, t.II, de Janssen, paru seulement cette année (je le possède). Pour une fois, on n'y lit pas la construction falsifiée de l'histoire, faite par les Protestants, à laquelle on nous a appris à croire. Tout de suite, il me semble que, si nous préférons Luther, comme individu, à Ignace de Loyola, ce n'est rien de plus qu'une question de goût national, au nord et au sud ! Les horribles diableries, injurieuses, arrogantes, hargneuses et envieuses, de Luther, qui ne se sentait pas bien du tout lorsqu'il ne pouvait pas cracher de rage sur quelqu'un, m'ont trop écoeuré. Vous avez sûrement raison, en parlant d'« encouragement de la démocratisation européenne par Luther, mais sûrement ce furieux ennemi des paysans (il ordonnait qu'on les assomme comme des chiens enragés et criait exprès aux princes que l'on pouvait dès à présent gagner le Ciel en menant bataille au troupeau de paysans et en l'étrangeant) en était-il un des promoteurs les plus involontaires.

— Du reste, vous êtes à son égard dans un état d'esprit raisonnable. Donnez-moi le temps !
— Je vous dis merci, de même, pour les autres mentions que vous faites des lacunes présentes dans le déroulement de mes idées, mais ce n'est qu'un merci totalement impuissant ! Hélas, voilà que je repense à mes «souhais de souhaits ». Non, je ne m'imaginai pas, récemment, l'ami Köselitz comme écrivain proprement dit ; si nombreuses sont les façons de rendre témoignage de sa situation intérieure, de sa santé et de sa maturité. En premier lieu pour vous, qui êtes artiste ! Derrière Eschyle est venu un Sophocle ! Je ne préfère pas dire clairement ce que j'espère. — Et pour dire une fois aussi sur vous, en tant que cœur et esprit, une parole sincère : quelle avance vous avez sur moi, mis à part les années et ce que les années apportent ! Sincèrement, encore une fois, je vous tiens pour meilleur et plus doué que moi, et par suite aussi pour plus obligé. — A votre âge, je me livrais avec la plus grande ardeur à des recherches sur l'origine d'un lexique du ^{II}e siècle post Chr. et sur les sources de Diogène Laërce, sans avoir la moindre idée sur moi-même, comme si j'avais eu le droit d'avoir mes propres idées générales, et donc de les exposer. Encore maintenant, je suis saisi par le sentiment d'être lamentablement novice ; être seul et malade m'a un peu accoutumé à l'impudence de mon travail d'écrivain. Cependant, d'autres que moi doivent tout mieux faire, ma vie aussi bien que ma pensée. Ne répondez pas là-dessus. D'une affection véritablement fidèle

Votre ami qui espère en vous

N.

Venise, 2 nov. 79

Honoré Monsieur le Professeur !

En espérant que vous avez bien reçu vos manuscrits et la 3e feuille de correction d'aujourd'hui, je me permets de venir vous parler deux minutes.

Le 57e aphorisme, commencé sur la feuille d'aujourd'hui, se termine par ce passage, contre lequel j'ai eu quelque chose lors de la première lecture : « l'animal familier qui s'est entendu à se procurer des droits chez l'homme, est la femme. » Pour autant que cela fournisse une conclusion si éclatante, je n'y suis toutefois pas favorable, parce que d'une part ce n'est pas vraiment juste, et que d'autre part les sentiments à l'égard du sexe féminin qui se trouve sous la désignation « animal familier » me semblent injustes, et donc non-philosophiques. La femme est aussi peu un animal que les hommes ne sont des femmes ; la femme a, précisément sur le plan intellectuel, des qualités supérieures dont l'homme peut tirer suffisamment d'enseignements sans aucun préjudice. Il ne peut, ou ne doit absolument pas du moins pour cela se changer en femme, comme cela arrive, là où la femme vaut autant que l'homme ; cependant, il existe de la part de l'homme, une sorte de reconnaissance du féminin, qui dépasse largement la manière spirituelle et orgueilleuse de Schopenhauer, par ex., laquelle s' imagine déjà être au-dessus d'une chose, dès qu'elle commence à dédaigner cette chose, — alors que de cette manière, on se trouve la plupart du temps au même niveau, ou pas beaucoup plus haut, que l'objet méprisé. On s'élève au-dessus d'une chose en lui faisant valoir ses droits équitables, par la reconnaissance de son être et de sa valeur. C'est sur ce point que Goethe est toujours grand, il nous enseigne un bel exemple d'humanité. C'était quelqu'un qui savait très bien ce que valait une femme, même la plus commune ; il comprenait leur regard vif et pénétrant (bien que court), ce qu'il y a de proprement excitant dans leur fréquentation, qu'il est quelquefois tout à fait avantageux à un homme contemplatif d'estimer. Il donna également cet exemple, que l'on n'a pas besoin, pour cela, d'être aussitôt le serviteur des femmes — à peu près de la même façon qu'il n'est pas nécessaire, lorsqu'on rend à quelqu'un l'honneur qui lui est dû, d'être aussitôt son humble serviteur. Or, sous cette courtoisie, précisément, se cachent les choses les plus disparates ; ainsi, je sais très bien que le continuel « servo suo » des Italiens n'est pas pensé sérieusement, et chacun le sait ; pourtant, la vanité aime l'entendre, tout comme ces gens qui présentent leurs titres comme quelque chose qui leur est au plus haut point équivalent, aiment se faire appeler avec ces mêmes titres. Mais ceci n'a vraiment plus rien à faire ici. Si je poursuis cependant ce que j'écrivais plus haut, je me garderai bien, en tant

que porte-parole de la femme, de mettre en avant ma propre antipathie. — Je pense : même les hommes les plus géniaux sont nés d'une femme, donc — ; et si la nature ne leur a pas donné ce sens sérieux qui caractérise l'homme, c'est pour qu'elles supportent plus facilement les horribles fatigues qu'elles ont à endurer à cause de la mauvaise conduite des hommes. Bien au contraire : un être qui, même seul, est traité ainsi comme un animal, n'a aucune possibilité de s'élever à cette hauteur sans cupidité de l'homme ; et puisque nous examinons ceci, réglons-nous dessus. C'est de cet examen, qui doit disposer le premier contemptus à la conciliation, que doit provenir ce jugement de Goethe : « La fréquentation des femmes est l'élément des bonnes mœurs. » Pour les artistes comme pour les philosophes, s'ils veulent être ceux qui enseignent et conservent, si ce n'est ceux qui élèvent, cela est très important. Je vois chez les poètes qui ont lu Schopenhauer les femmes dépeintes comme des êtres abominables ou exagérément voluptueux — tout ce que, en général, ces gens veulent savoir de la passion parce qu'ils n'ont en eux qu'une maigre passion de zoulou, comme on peut le voir dans l'incongruence entre le mot et le sentiment ! — mais cela n'a aucune importance. On devrait proposer une fois à un poète de ce genre (Hamerling par ex.) le sujet de la XIIe Elégie romaine « Hörst du, Liebchen, das muntre Geschrei » — en supposant évidemment qu'il n'a pas en mémoire la manière dont Goethe l'a traité. Quel sein palpitant, quelles lèvres souriantes, quelle haleine brûlante, quels fougueux embrassements, quels sauvages battements du cœur, quelle rage furieuse et autres absurdités ne nous montrerait-il pas ! Goethe ne dit absolument rien sur sa bien-aimée, mais nous la voyons très clairement, parce que nous devinons comment devait être constitué l'être à qui l'on parle avec tant de grâce et de naïveté. (A chaque personne nous parlons d'une manière différente, chacune semble par conséquent nous connaître comme quelqu'un d'autre, et vice-versa ; dans les paroles de chacun se reflète précisément l'impression que l'interlocuteur produit sur lui ; c'est là que repose la valeur relative des correspondances, — voir sous quelle forme un homme a existé dans la tête de ses divers contemporains). Dans mon opus dramatique se trouvent aussi, je le sais très clairement, des choses de ce genre : j'ai fait beaucoup de changements, sans toutefois pouvoir le faire apparaître très franchement, car la fondation en est plus profonde ; à l'époque où les choses ont, pour le principal, pris naissance, il m'était impossible d'être déjà aussi indépendant ; dans le 2d opus, tout cela doit être autrement. Du reste, cela n'a jamais porté préjudice à l'image d'un artiste, qu'il se raccroche à peu près à l'endroit où se trouve l'art de son temps, à condition qu'il ne cesse, ensuite, de réfléchir de plus en plus sur lui-même. Mais à nouveau, ceci n'a absolument rien à faire ici. — En conclusion, je pense que si la femme était un animal domestique, alors l'homme avait dû le devenir encore auparavant, et ce par la femme qu'il prit pour épouse. On est toujours l'animal domestique de quelqu'un d'autre, — bref, cela ne va pas, et pour cette raison, je ne suis pas favorable à ce que cette conclusion soit conservée. Dans les états primitifs, dans les sociétés animales, la femme n'est pas inférieure à l'homme ; le type de relations entre hommes et femmes en Asie et dans l'Antiquité, selon laquelle la femme était juste bonne à être foulée du pied par son maître, me semble être vraiment les survivances d'une longue période de discipline guerrière et cruelle, où les hommes exerçaient avant tout leurs muscles et voyaient leur formation nerveuse et cérébrale dépassée par celle des femmes : aussi était-il alors facile

d'écraser sans beaucoup d'effort même les créatures les plus rusées. Par ailleurs, je ne trouve pas l'opinion dominante sur la position de la femme chez les Grecs totalement pertinente ; les artistes, du moins, ont dû regarder la femme avec un amour et une ferveur qui me permettent seuls de penser qu'ils ont pu créer des formes harmonieuses, supérieures à tout par le corps et l'esprit, telles que Héra, Athéna et Vénus. Et les imaginations des artistes ont-elles pu être sans influence sur un peuple comme le peuple grec ? Je ne le crois pas totalement ; même si, à partir de ceci et de tout ce que j'ai dit auparavant, rien n'est moins à écarter, pour moi, que la qualification de « bouffon des femmes. » — Enfin donc : nous n'avons pas à parler de la femme avec mépris, parce que cela ne peut se faire que du point de vue de la force physique, et non de la force intellectuelle, de très précieuses particularités doivent être bien estimées, bien que non masculines, — mais un esprit éminent aurait à monter toujours plus haut, aussi longtemps qu'il tient à l'opinion selon laquelle la meilleure connaissance des choses serait masculine. Qui aurait l'audace de discuter le fait que la façon de voir masculine est estimée plus haute uniquement parce qu'en matière d'éducation et de maturité spirituelles les hommes, par la force de leur assurance et de leur majorité, ont la victoire facile sur les femmes. Si 30 femmes étaient venues à un seul homme, ce rapport de population aurait produit sur la terre un aspect assez différent.

En ce qui concerne l'aphorisme 43, je le verrais volontiers encore un peu plus développé. La reconnaissance de la vérité également, voire le simple fait de tenir pour vrai — ce qui est la même chose, — repose sur la morale apprise. Il y a ici des perspectives infinies ; nous devons essayer autant que possible d'amener à soi les choses lointaines avec les verres qui conviennent.

Mais pour l'amour du ciel, ne croyez pas, honoré Monsieur le Professeur, qu'un jour j'écrirai quelque chose comme des livres de pensées — moi qui ne pourrais rien faire de plus que vous répéter et résonner comme une table d'harmonie. S'il devait se trouver une quelconque pensée dans l'une de mes nombreuses phrases, ce n'est rien de plus, comme je l'ai déjà dit, qu'un son prolongé, ou même sûrement un simple écho qui s'accorde avec vos pensées. Vous me tenez toujours pour trop cultivé, en pensant que je n'en suis pas pleinement conscient ; car alors j'exigerais de moi-même tout autre chose, et je souhaiterais me retrouver dans un air des hauteurs, dans lequel la végétation, certes plus clairsemée, offre cependant en retour plus de beautés et de raretés qu'ailleurs, et qui serait accessible à moi seul et à personne d'autre. Mais nous autres Allemands, nous sommes de curieux individus ; on en peut trouver certains, parmi nous, qui se préoccupent durant la moitié de leur existence d'une seule et unique matière, sans que personne ne découvre quelque chose, ou qui ne se sentent pas bien lorsqu'on fait grand bruit de leur personne. Finalement, est-ce que j'en fais vraiment partie ? Toutefois, je le jure avec les 3 doigts avec lesquels j'écris ici, loin de moi l'idée d'écrire un livre de pensées, et qu'on ne doit pas attendre de moi une telle chose — Pour finir, je tombe à nouveau sur votre question d'une bonté infinie : si vous pourriez me faire plaisir en m'envoyant quelque chose, — à laquelle je me permets de répondre seulement, en vous remerciant sincèrement pour votre demande, que j'aimerais me montrer déferant à la bonté et à l'honneur que vous me

témoigneriez ainsi, sans hésiter, mais seulement à condition que ce soit un tout petit souvenir de l'achèvement du manuscrit de cet été : — que cela vienne de vous, mon grand éducateur, voilà ce qui décide de sa valeur. Malheureusement, je ne pourrai pas vous donner d'avis par un souhait, car je n'ai ici absolument aucun contact avec le monde littéraire. J'espère cependant avoir correctement deviné, par la forme de votre proposition qui m'honore tant, lorsque j'ai admis que peut-être vous penseriez à moi en découvrant par hasard quelque livre.

Mais voilà qu'il me vient encore à l'esprit que vous mentionnez dans votre dernier livre « L'Été de la Saint-Martin » de Stifter, que je ne connais pas. A condition que ce livre ne soit pas cher, je le recevrais avec plaisir de votre main bienveillante. — Vous envoyant mes très sincères salutations, à vous, honoré Monsieur le Professeur, à votre vénérable sœur et à Madame votre mère, je reste votre élève reconnaissant H.K.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Naumburg, 5 novembre 1879

Mes meilleurs remerciements, cher ami, pour votre avis ; je ne souhaite pas donner l'apparence de mépriser les femmes, et j'ai entièrement rayé le passage. Il n'en reste pas moins vrai que, à l'origine, seuls les hommes se considéraient comme des humains, même les langues le montrent ; la femme passait réellement pour un animal ; sa reconnaissance par les hommes est un des plus grands progrès, sur le plan moral. Mon, ou notre, idée actuelle de la « femme » ne devrait pas être associée au terme « animal domestique ». — Je jugeais d'après la Description de la situation des femmes dans les peuplades sauvages, de Huntley. —

Il m'est très agréable d'apprendre que vous ne connaissez pas l'Été de la Saint-Martin, je vous promets une œuvre pure et belle. Moi-même, je ne la connais que depuis peu, je me souviens que Rée m'a dit un jour qu'on y trouvait la plus belle histoire d'amour qu'il eût jamais lue.

Continuez, en corrigeant, à me signaler certaines choses et à m'en avertir. Le terrain du malentendu affleure assez souvent dans cet écrit ; la brièveté, le maudit style télégraphique auquel m'obligent ma tête et mes yeux, en sont à l'origine.

Cordialement, F. N.

Lörrach, le 20 décemb. 1879.

Cher et honoré Monsieur !

Il y a trois jours, j'étais allée porter une lettre pour vous à la poste, — une lettre de Noël anticipée, parce que ces derniers jours j'ai dû penser à vous plus encore que d'habitude — et hier matin, la poste m'apporte un colis avec la double bande bien connue de Schmeitzner, et qu'y a-t-il à l'intérieur ? Une nouvelle œuvre de vous [*Le Voyageur et son ombre*] ! Une preuve que vous n'avez pas pu rester dans l'oisiveté, et que vous avez eu tout de même des heures où le travail était possible ! Je vous remercie de tout cœur d'avoir pu à nouveau recevoir ce livre de votre main, comme les précédents. En lisant, j'ai eu l'impression que vous me parliez vous-même à nouveau, avec votre ancienne confiance calme et fière à la fois, et il m'a semblé entendre à nouveau l'agréable salut que j'aimais tant entendre lorsque vous montiez l'escalier : « me voici ! » Et tout cela m'est apparu aussi naturellement, aussi clairement et simplement que possible lorsqu'on connaît une voix et qu'on l'aime à la fois. (Cela fait partie des avantages de l'âge, de connaître peu à peu ses amis !)

Je n'ai évidemment lu l'ensemble que très vite, et je peux uniquement vous dire aujourd'hui que mon sentiment est d'avoir devant moi, non pas un recueil complémentaire de vos pensées, mais une sélection bien éprouvée. Un calme plein de noblesse me semble régner dans le ton de l'ensemble, qui n'est pas interrompu par des associations forcées ou par des effets recherchés. Vous parlez d'une façon plus impersonnelle ; ce qui donne l'impression d'une plus grande maîtrise et d'une plus grande maturité. Et si je pouvais me permettre de parler du style, je dirais presque que celui-ci me semble également moins Ur-deutsch — mais sur ce point, je me méfie beaucoup de mon oreille, et ne peux parler que d'un instinct incertain, jamais de conviction ou de jugement. En revanche, je me réjouis toujours lorsque vous appréciez certains écrivains français ; on ne peut pas s'égarer très loin en leur compagnie ; et même les Anglais sont souvent de meilleurs modèles que plus d'un célèbre classique allemand. Comme je serais heureuse, si je pouvais écrire en français comme vous écrivez en allemand ! Encore il y a peu, j'ai trouvé chez Emerson le passage où il caractérise comme le point culminant de la plus noble amitié le moment où l'on « peut se passer » de l'ami ! Il ne dit pas du tout si l'on peut pousser si loin le renoncement : ne plus désirer réjouir l'ami et être correctement reconnu par lui. Sans ce désir, je ne peux pas me représenter qu'un quelconque amour véritable puisse subsister ; et j'aimerais que vous puissiez savoir combien de choses m'ont causé de la joie dans votre nouveau livre, et que vous puissiez vous en réjouir un peu.

A vous et à votre chère mère les très fidèles vœux et salutations de votre dévouée

Marie Baumgartner.

Tübingen, 22 déc.79.

Mon cher ami !

Cela fait si longtemps que je ne t'ai pas parlé autrement qu'en pensées que j'ai du mal à trouver le chemin que j'ai jadis si souvent emprunté. Je repense à l'époque depuis longtemps révolue où nous nous trouvions ensemble à Leipzig, à tes fantaisies nocturnales au piano, aux nombreuses heures merveilleuses, et puis à nos retrouvailles occasionnelles à Bâle ; à toutes les heures, aux journées que nous avons passées l'un avec l'autre à l'ombre de Wagner : dans des mondes peut-être très différents, si semblables que parussent nos sentiments — je pense toujours à toi, lorsque je laisse remonter à ma mémoire les meilleurs moments, les plus purs et les plus importants, de ma jeunesse — et ma jeunesse n'a véritablement commencé qu'à l'âge de 20 ans. Je ne pourrai jamais t'oublier, puisses-tu gravir les plus lointains sommets de la pensée ; ce que l'on nommait au siècle dernier la « sympathie » m'entraîne, une compréhension qui ne vient pas seulement de la tête, mais de toute la composition de mon être et qui s'impose presque comme une contrainte. Je devrais te consoler dans tous les tourments que tu endures : mais je ne peux rien dire d'autre, sinon que je reçois constamment, à travers tes tout derniers livres, avec tout l'apaisement de l'esprit qu'ils communiquent, une part de ces tourments : cela ne jaillit pas comme une surabondance du sentiment de la vie — comme un livre devrait le faire — un fleuve extrêmement riche de pensées en tous genres se répand, mais il coule par-dessus tant de souffrances et de renoncements personnels, que cela en est douloureux pour l'ami qui se laisse porter. Tant de courage, tant de clarté et de finesse et une si haute noblesse d'esprit, qu'il peut oser renoncer spontanément à toutes les contenances de la noble action, un regard si libre et si pur sur le monde — mais si éloigné de toute grossièreté et de toute trivialité terrestre ; comme avec les yeux fermés, tu vois tout le contenu du monde et de l'agitation humaine, bien saisi mais sans être frappé et détourné par lui ; et cela fait de la peine au lecteur, lorsqu'il a de l'affection pour toi et (pareil en cela aux femmes déraisonnables) qu'il entend à chaque mot parler son ami au lieu d'entendre simplement ses pensées pour elles-mêmes. Mais en vérité, réjouissons-nous ensemble que les conversations avec ton ombre t'emportent si haut et si loin de tout ce qui est personnel : pendant tout le temps où tu conçois et formes tes pensées, tu dois sûrement être totalement rempli de la satisfaction de trouver ces choses-là, d'autant que toutes tes pensées sont aussi de nombreux combats et victoires contre la maladie, qui attendrit. Tu peux à peine juger toi-même quel cadeau tu fais aux quelques lecteurs peu nombreux de ton livre, car tu habites là-haut dans ton propre esprit ; nous autres cependant, nous n'entendons jamais ailleurs de telles voix, prononcées ou imprimées : et je me sens alors maintenant encore comme à l'époque où j'étais en ta compagnie : je suis élevé pour un

temps à un rang supérieur, comme si j'étais ennobli spirituellement. — Quant à moi, je poursuis toujours sur la même voie, sur celle précisément d'un professeur : on respire très difficilement sous le poids de ses cours, on ne parvient presque jamais à penser à soi-même, et l'on doit constater pour finir que l'on serait également peu fait pour cela. Physiquement, je me porte parfaitement bien, et le fait que femme et enfant me lient plus fortement à la terre est sûrement salubre. L'un et l'autre se portent bien, le petit rampe et piaille, rien de plus encore, mais montre déjà un curieux mélange d'indocilité, dont il a hérité de moi, et d'une sorte particulière d'espièglerie et de joyeux persiflage ; toutes ces choses importantes pour lui constituent son bien propre. J'espère qu'il sera intelligent : toutes choses bonnes et justes viennent alors ensuite. — Si seulement je pouvais croire que tu as devant toi des jours supportables ; si tu veux mon conseil, ne quitte pas Naumburg avant que ce ne soit le plein été, la vie à l'étranger serait insupportable par ce froid anormalement rude — surtout dans l'Italie sans poêle ! Ah, si l'on avait un Zeus, que l'on puisse prier, plein de confiance, qu'il t'envoie encore de nombreux jours ensoleillés, où ton ombre t'accompagne dans tes promenades de sa présence rassurante, et que tu sois libre, la tête remplie de pensées ! La conclusion de ton livre nous déchire l'âme ; de plus doux accords doivent venir encore après cette disharmonie déchirée. — Je ne peux rien te donner en retour de tes présents : mes œufs philologiques te feraient sourire, tu as maintenant cheminé par des pays si lointains et ton camarade est toujours assis sur la pierre où il était déjà lorsque tu fis sa connaissance, comme autre Ritschlianner, à Leipzig ! Je sais aussi très bien que l'activité dans son entier n'a pas plus de valeur que des casse-noisettes : qui d'autre cela peut-il beaucoup encourager et amuser, sinon ceux-là même qui cassent ? une sorte de passe-temps, au sujet duquel je n'ai jamais vraiment pu saisir comment les gens intelligents eux-mêmes (qui sont franchement très rares parmi les philologues) peuvent en parler avec les sourcils hauts et les joues gonflées : « D'une énorme importance, cher ami ! » avait l'habitude de dire le petit Roscherchen, lorsqu'il avait fait une conjecture, en prenant le lexique par la fin. Cependant, tant qu'on s'y adonne, cela occupe l'esprit agréablement, tout comme le billard ou les échecs. Je dis cela sans affectation et sans ironiser sur moi-même, et je m'étonne toujours, comme quelqu'un qui ne peut pas faire davantage, qui n'aime pas hautement afficher ce qu'il peut, comme cela se trouve dans l'être humain. Basta. A l'occasion, je pourrais, uniquement comme un geste d'amitié, t'envoyer quelques philologica, si j'étais sûr que tu le comprendrais exactement ainsi.

Adieu, mon cher ami ; tu es toujours celui qui donne, moi toujours celui qui reçoit : que pourrais-je te donner et être pour toi ? si ce n'est ton ami, qui en toute circonstance te sera pareillement dévoué et restera proche de toi. Ma femme te salue très cordialement, bien qu'elle ne te connaisse pas. Avec tous mes meilleurs et très sincères vœux

ton ami et frère

E.R.

Recommande-moi, s'il te plaît, à ta mère et à ta sœur.

Friedrich Nietzsche à Erwin Rohde

Naumburg, 28 décembre 1879

Sois remercié, cher ami ! Ton ancienne affection à nouveau scellée — ce fut là mon cadeau le plus précieux, au soir des étrennes. Les choses se sont rarement passées aussi bien pour moi : habituellement, un livre a pour moi comme résultat final, sur le plan personnel, la perte d'un ami, qui me quitte alors offensé (comme le fait mon ombre). Je connais très bien le sentiment de l'isolement, d'être sans ami, aussi ton magnifique témoignage de fidélité m'a-t-il totalement bouleversé. — Mon état est de nouveau effroyable, mes cruels tourments sont abominables — sustineo abstineo, je m'en étonne moi-même.

Cordialement, ton

F. N

Venise, 23 déc. 79.

Honoré Monsieur le Professeur !

J'ai reçu samedi de Schmeitzner l'exemplaire de votre nouveau livre, que vous avez eu la bonté de me réserver. Vous savez bien trop ce que vos écrits signifient pour moi, pour que j'aie besoin de relever encore par des paroles insuffisantes l'idée que vous avez de mon fervent sentiment de gratitude. Je pense toujours, comme avant, qu'il est plus juste de vous manifester ma reconnaissance en laissant voir parfois comment vos idées agissent sur moi ; dans tous les cas, il y a là plus encore que dans des paroles de remerciement, — qui, dans notre monde de politesses sans façon, ne peuvent pas dire grand chose. Je vous suis reconnaissant, pour autant que je sois à même de laisser vos hautes paroles avoir une impression sur moi.

Je me trouve au milieu du plaisir de la relecture et je vais ici ou là sur des chemins détournés, aussi loin que le soutien de mes concepts le permette. Je renoncerais à communiquer des choses personnelles de ce genre, si je n'avais l'audace de croire que, de même que souvent la remarque la plus naïve d'un enfant peut amener la personne réfléchie à une précieuse idée, mes gloses naïves pouvaient peut-être aussi vous apporter une fois une singulière inspiration. Sans m'expliquer encore aujourd'hui plus que Burbanzesco, comme les Italiens appellent un tel faiseur de préambules, je vais maintenant écrire le peu que je voudrais dire.

A partir de l'aphorisme 43 (Problème du devoir à l'égard de la vérité), j'ai à peu près mis en ordre pour moi ce qui suit.

Dans le mot « devoir », qui a entraîné Kant, contre sa manière, dans une adoration pathétique, — dans ce mot, nous n'avons pas, à mon avis, à penser en premier lieu au sentiment, devenu habitude, qui pousse à l'action, mais à une exigence venant de l'extérieur, à une pression externe. Seul celui qui se trouve sous une loi parle de son « devoir », et désigne ainsi le sentiment que les exigences positives de la loi (« tu dois » ; donc les commandements) éveillent en lui : le sentiment qui ainsi l'amène à agir, qui le rend actif. Tous les employés, soldats etc. nomment leur devoir, ce qu'ils doivent faire (ils ne nomment pas ainsi ce qu'ils doivent laisser faire). — Lorsque le devoir, en apparence, n'est plus fait pour un motif venant de l'extérieur, mais pour ainsi dire par une propre inspiration, soit le sentiment de contrainte (devoir) du début s'est transformé, par l'habitude, en un plaisir, soit le plaisir pris à une action spécifique, qui est pour ainsi dire exigé par une prescription, était déjà là et s'accorde maintenant aux exigences de cette prescription, et donc aussi au sentiment du devoir. Le plaisir pris à une action spécifique

est donc plus que le devoir de faire cette action : c'est également plus que le plaisir du devoir, puisque le simple plaisir sans aucun devoir (le plus évident : celui du dilettante) repose sur un désir intime, qui se sait comme au paradis, dans l'état d'absence de devoirs et de lois.

Y a-t-il un devoir de connaître la vérité ? Je crois : uniquement au sens figuré, — dans la mesure où l'on se figure la foule des penseurs comme une communauté se trouvant sous une loi. (De même pour les devoirs des parents, etc.) — Le désir de voir la vérité est ancré en l'homme sans aucun devoir, et ce à partir de l'égoïsme, parce que c'est là où la connaissance est la plus aiguësée que celui-ci fonctionne le mieux. Personne ne voudra s'illusionner intentionnellement, pour n'avoir aucun inconvénient. Tout le monde veut voir clairement sous quels rapports se trouvent les choses à son égard. Voir la vérité est donc un plaisir qui repose sur l'égoïsme, et non un devoir imposé. (La crainte que la connaissance la plus précise conduise à la plus effrayante exploitation d'autrui, est pour le moins précipitée : puisque justement celui qui atteint un tel discernement comprend également que tout repose, dans la société humaine, sur la réciprocité, et par conséquent il se montrera également bon envers les autres, parce qu'il aura besoin des autres à l'occasion, et devra donc avoir produit sur eux une bonne impression. Le bien serait impossible sans l'égoïsme, notamment conformément à l'esthétique transcendante).

Pendant que le penseur connaît, il ne ressent pas comme un devoir, de voir la vérité. Lorsqu'il poursuit le vrai, c'est alors avant tout une considération égoïste, — tant qu'il ne pense pas à communiquer ce qu'il découvre ; s'il songe toutefois à une communication future, l'autre ressort de la connaissance de la vérité est alors la vanité : car s'il connaît quelque chose de vrai et qu'il dit ensuite des faussetés, il doit craindre que d'autres surviennent et révèlent ses mensonges, qu'ils témoignent qu'il s'est volontairement rendu coupable de falsifications, et donc qu'il n'est en aucun cas un penseur, mais quelqu'un d'infâme. On touche alors à la question suivante : y a-t-il un devoir de dire la vérité ?

Ainsi, lorsque le penseur réfléchit sur le devoir (ou même sur le devoir de connaître et de dire la vérité), il ne se trouve pas même dans un cas semblable à celui où il réfléchit sur la connaissance. Du reste, s'il est un homme sans devoir, ce n'est pas seulement pour cette raison, qu'il considère le devoir comme quelque chose du passé, que l'on peut discuter, mais aussi, en outre, — si l'on veut bien ne pas s'occuper du jeu de mot, parce que son devoir, c'est de ne pas avoir de devoirs ; ou son devoir est d'être vaniteux eu égard à la critique de ses travaux. Mais ici, comme en bas de la page précédente, le concept de « devoir » est transporté dans un domaine de lois non-écrites. Et l'on peut encore approfondir la chose jusque dans la sphère de l'humanité supérieure, dans laquelle le mot « devoir » est employé dans un sens moral et apologétique, et où aucune sanction ne punit le non-accomplissement de ces devoirs.

On connaît la vérité par égoïsme, on dit la vérité par vanité ; les actions débordent l'une sur l'autre.

L'erreur sera limitée par l'insuffisance de la connaissance ; cela fait partie de la connaissance de la vérité.

Les silences, les mensonges sont la conséquence d'autres considérations égoïstes perturbatrices (danger de la perte d'un emploi, etc.).

Poids de la vanité plus important que ces perturbations égoïstes plus tardives, par ex. chez Dühring. Un tel individu se sent dans la société de ces esprits qui se sont fait un soi-disant « métier » (et donc un « devoir »), de briller en révélant erreurs et mensonges devant l'humanité : chez eux, la vanité de la gloire, l'emporte sur les considérations égoïstes, qui s'ébruiteraient après la connaissance, relativement aux dangers de son expression.

Le penseur peut faire luire sa petite lumière en corrigeant les erreurs de ses devanciers : s'il n'y avait ce chatouillement de la vanité, ce serait une très mauvaise chose d'exprimer la vérité.

L'artiste a rarement brillé jusqu'à présent par les vérités qu'il exprimait ; quant aux choses que les philosophes ont rajoutées sur l'art et le procédé artistique, elles lui convenaient, lorsqu'elles semblaient tout à fait invraisemblables et mystérieuses. En favorisant ainsi les opinions qui cherchent à plaire, il constitue un individu nuisible — mais seulement vu de près ; dans les grandes circonstances, il se rend ainsi totalement risible.

Avec ceci, que ce soit tout pour aujourd'hui. J'ai l'impression d'être extrêmement extravagant, avec un tel griffonnage. —

Comment est votre santé, honoré Monsieur le Professeur ? Je m'attends presque à : pas bonne, — vu que vous vouliez tant aller à Riva et que, semble-t-il, vous n'avez encore pris aucune décision. Je vous souhaite cependant de tout mon cœur mes meilleurs vœux, et en tout cas, où que ce soit, des jours de fête qui ne soient pas moroses ! — s'ils ne sont pas troublés par ces lignes ?

Avec mes sincères salutations, encore une fois merci de m'avoir fait parvenir votre ouvrage riche de pensées, je suis

votre élève dévoué

H.K.

Friedrich Nietzsche à Paul Rée

Venise, 28 mai 1880

Hélas, très cher ami, faut-il que de telles blessures vous soient infligées, à vous ! Vous, à qui je souhaite — je ne peux absolument pas dire à quel point — la chaleur égale d'un soleil paisible, du matin jusqu'au soir de votre vie, afin que toute une abondance de nobles fruits arrivent à une parfaite maturité sans aigreur ni amertume. Cependant, le dieu des cannibales et des ascètes se réjouit, lorsque souffrent précisément les hommes tels que vous, c'est de la pure cruauté. — Et tout en méditant ces paroles, pensez encore à moi et donnez-moi à nouveau une gorgée du meilleur lait ! — Cela demeure toujours pour moi W. Scott, et je vous remercie vivement pour cela.

Sincère affection, votre

F. N.

Venise, 22 juin 1880

Très cher ami, l'argent est arrivé, avec une rapidité étonnante. Je ne savais pas encore avec certitude où j'allais aller ; aujourd'hui, je ne le sais toujours pas, vraisemblablement pas très loin, dans certaines forêts dont on me garantit l'ombrage (dans la Carniole). Des précisions très bientôt ! avec la nouvelle adresse. Te serait-il possible de te passer de 2 ouvrages de théologie pendant 4 semaines ? A savoir : l'Anthropologie de Paul, de Lüdemann, et le livre sur Justin dont tu m'as souvent parlé. Ensuite, je souhaiterais le texte imprimé de la conférence de Wackernagel sur les Brahmanes et des autres (non imprimées ?) qu'il a faites sur le bouddhisme. Le vois-tu, à l'occasion ? — J'ai parcouru à nouveau ta « christianité », avec une très grande joie en voyant l'étonnante richesse de son contenu et son excellente disposition ; je suis devenu un peu plus digne de cette lecture, car j'ai entre-temps réfléchi sur mainte chose, à droite et à gauche.

Je me réjouis beaucoup d'apprendre que J.Burckhardt pense encore à moi.

(suite.) Lorsque tu écrivais ce livre, j'ai cru, comme je le remarque non sans honte à présent, n'en comprendre que les neuf-dixièmes. Il s'y trouve tant de lignes raffinées, que l'on doit faire bien attention, pour en retirer tout le plaisir. — Je n'ai aucun écho de mes écrits ; ne crois surtout pas que j'en sois mécontent ! — La toute nouvelle entreprise de Schmeitzner dont tu me parles me répugne ; je suis fâché qu'il ne m'en ait pas dit un mot. — Ma santé s'est montrée meilleure à Venise qu'à Naumburg ou à Riva, j'ai bonne mine. Pour le reste, rien de bien changé. — Nouvelles rassurantes du Dr Rée. — Vous adressant, à toi et à ta chère épouse, mes très sincères et très reconnaissantes salutations.

Ton ami

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Marienbad, 7 juillet 1880

Cher ami, après un très désagréable et décevant voyage, j'ai enfin touché terre ici, à Marienbad (en Bohême) ; à chacun des soi-disant « endroits boisés » que j'ai vus entre-temps, mes yeux me faisaient presque désespérer. Cela va mieux ici. J'habite en forêt, au lieu-dit : « Eremitage ». Je rêve de possibles retrouvailles cet été ? — Si tu peux te passer des livres au sujet desquels je t'ai écrit récemment, envoie-les-moi, je te prie ; j'ai entre-temps si souvent réfléchi sur la « moralité chrétienne », que je suis tout simplement affamé de quelque matière pour mes hypothèses.

A toi et à ta chère et très honorée compagne, les bons vœux d'un buveur d'eau et d'un marcheur en forêt.

Marienbad, 18 juillet 1880

Mon cher ami, je pense encore plusieurs fois par jour aux agréables gâteries de Venise et au dispensateur encore plus agréable de ces gâteries, et je dis simplement que l'on ne peut se permettre longtemps ces choses-là et qu'il est très bon de se retrouver de nouveau ermite et, comme tel, de se promener dix heures par jour, de boire de fatals filets d'eau et d'attendre leur effet. Ce faisant, je creuse avec ardeur dans ma mine morale, et j'ai l'impression, de temps à autre, d'être en cela totalement souterrain — il me semble à présent avoir trouvé entre-temps l'entrée et la sortie ; néanmoins, une chose de ce genre demande à être cent fois crue et rejetée. Par intervalles résonne en moi un écho de musique chopinienne, et vous êtes arrivé à cela, que chaque fois, je pense à vous et me perds dans des réflexions sur les possibilités. Ma confiance est devenue très grande, vous êtes bâti beaucoup plus solidement que je ne le présumais, et mise à part l'influence nuisible que Hr.Nietzsche a exercé occasionnellement sur vous, vous êtes en tous points dans de bonnes conditions. Ceterum censeo montagnes et forêts soient meilleures que la ville, et Paris meilleur que Vienne. Mais cela n'importe aucunement.

En chemin, je suis entré en conversation avec un haut dignitaire ecclésiastique, qui semblait être de ceux qui, les premiers, promurent la musique ancienne catholique, il était en mesure de répondre à toutes les questions de détail. Je l'ai trouvé très prévenu à l'égard de l'ouvrage de Wagner sur Palestrina ; il m'a dit que le récitatif dramatique (dans la liturgie) constituait le noyau de la musique d'église, et requérait en conséquence une exécution aussi dramatique que possible. Ratisbonne est, selon lui, la seule ville sur terre, actuellement, où l'on peut étudier, mais avant tout entendre, la musique ancienne (spécialement pendant le temps de la Passion)

Avez-vous appris dans les journaux l'incendie de la maison de Mommsen ? Et que ses documents ont été détruits, les travaux préparatoires les plus considérables qu'un savant encore vivant ait peut-être accomplis ? On raconte qu'il se précipita à maintes reprises dans les flammes et que l'on dut finalement le retenir de force, tout couvert de brûlures. Des entreprises comme celles de Mommsen doivent être très rares, parce que l'on trouve rarement rassemblées une mémoire gigantesque et une perspicacité correspondante dans la critique et l'ordonnancement d'un tel matériel, elles ont plutôt coutume de travailler l'une contre l'autre. — Lorsque j'ai appris cette histoire, j'en ai eu le cœur retourné, et encore maintenant je souffre physiquement quand j'y pense. Est-ce de la pitié ? Mais que m'importe Mommsen ? Je n'ai vraiment pour lui aucune affection. —

L'ermitage, isolé dans la forêt, dont je suis l'ermite, ici, se trouve depuis hier dans une grande alarme : je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, mais l'ombre d'un meurtre plane sur la maison. On a enterré quelque chose, d'autres l'ont découvert, on a entendu

d'horribles gémissements, de nombreux gendarmes sont venus, il fut procédé à une fouille de la maison, et la nuit, j'ai entendu dans la chambre d'à-côté quelqu'un pousser des soupirs, très tourmenté, si bien que le sommeil m'a fui. Il m'a semblé aussi, au plus profond de la nuit, que l'on enterrait de nouveau quelque chose dans la forêt, mais l'action a été surprise, et il y a eu de nouveau des pleurs et des cris. Un agent m'a dit qu'il s'agissait d'une « histoire de faux-billets » — je ne suis pas assez curieux pour en savoir autant que tout le monde. Bref, la solitude en forêt n'est pas paisible.

J'ai lu une nouvelle de Mérimée, dans laquelle je crois voir décrit le caractère de H. Beyle : « le Vase étrusque » ; ce serait, si cela est vrai, le dénommé St. Clair. L'ensemble est d'un ton moqueur, distingué et profondément mélancolique.

Pour finir, une réflexion : on cesse de s'aimer correctement soi-même lorsque l'on cesse de s'exercer à aimer les autres : c'est la raison pour laquelle cela (cesser d'aimer les autres) est vraiment à déconseiller. (Par expérience.) Portez-vous bien, mon cher et très apprécié ami, que tout aille bien pour vous, de jour comme de nuit.

Fidèlement, votre F. N.

En ce qui concerne votre conduite à l'égard du déserteur, Schopenhauer verrait là une preuve de l'immutabilité du caractère — et sur ce point, il aurait tort, comme presque toujours.

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Marienbad, 19 juillet 1880

Mon cher ami, la surprise que tu m'as envoyée a eu le plus agréable effet. Tes propres traités sont des choses très subtiles, il y souffle un air de si bonne philologie, que j'en deviens tout simplement mélancolique. A en conclure de la souplesse du style, j'aimerais croire que tu en as eu du plaisir. — Ah, cet Engelhart, quel horrible type ! Puisqu'il sait tout beaucoup mieux que Justin lui-même, il doit donc vraisemblablement ne pas comprendre celui-ci, déjà de par son arrogance. A l'inverse, l'ouvrage de Lüdemann est un chef-d'œuvre, dans un domaine très ardu : c'est dommage qu'il ne soit pas écrivain. (Je souhaite écrire un mot de remerciement à Wackernagel). Pour ce qui est de mes yeux, la situation reste, à vrai dire, très critique, je ne peux pas les ménager davantage que je ne les ménage, et cependant ils ne supportent plus, à proprement parler, ni lecture, ni écriture ; trouver un quart d'heure, à l'occasion, est un tour d'adresse. — Magnifique idée : des retrouvailles à Naumburg. Mes très sincères salutations à ta chère épouse et à ta très honorable famille de Zurich.

F. N.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Marienbad, 2 août 1880

Voici, cher ami, quelques lignes de remerciement pour votre dernière lettre, qui m'a diversement ému, mais aussi rassuré ; je vous prie aussi instamment de rayer le mot « indulgent » ; vous ne savez toujours pas quelle opinion j'ai de vous, ni prudente, ni indulgente — vous avez ma confiance, et je souhaiterais, au moins sur ce point, avoir la vôtre. Mais c'est une chose étrange à observer : quiconque s'écarte de bonne du chemin de tout le monde pour suivre son droit chemin, a toujours, à moitié ou totalement, le sentiment d'être un exilé, un homme condamné et fui par les autres hommes : cette sorte de mauvaise conscience est la souffrance de l'homme bon et indépendant. Le remède, ce serait — qu'en pensez-vous ? — un grand succès auprès de ceux, précisément, dont on s'est écarté. — S'il vous plaît, ne manquez pas 3 articles de votre Freie Presse : George Sand et A. de Musset (il y a 4 semaines), Stifter paysagiste (il y a 8 jours), et Hect. Berlioz dans ses lettres. — Ces derniers temps, sans cesse dans un état d'exaltation effrénée ! Demain, départ —

Votre fidèle ami F. N.

Marienbad, 20 août 1880

Ami Köselitz, votre lettre vient résonner dans mon humeur de moissonneur, de fête de la moisson, sombre certes, mais si bonne et si forte, que je terminerai, aujourd'hui encore, comme chaque fois, mes réflexions à votre sujet par ce choral :

« Ce que K. fait est bien fait,
que sa volonté soit toujours juste ! »

Amen.

Vous êtes fait d'une étoffe plus résistante que celle dont je suis fait, et il vous est permis de former des idéaux élevés. Pour ma part, je souffre horriblement, quand je me prive de sympathie ; et rien par ex. ne peux compenser, pour moi, la perte de la sympathie de Wagner, ces dernières années. Comme je rêve souvent de lui, et toujours dans le style des relations de confiance que nous entretenions jadis ! Jamais une mauvaise parole n'a été prononcée entre nous, dans mes rêves non plus, mais plutôt des paroles joyeuses et encourageantes, et avec personne je n'ai peut-être autant ri. Maintenant, c'est du passé — et à quoi sert d'avoir raison contre lui sur de nombreux points ! Comme si cette sympathie que j'ai perdue pouvait ainsi être effacée de ma mémoire ! — J'ai déjà vécu semblable chose auparavant, et je revivrai probablement encore ce genre d'histoire. Ce sont les plus durs sacrifices que mon cheminement dans la vie et la pensée ait exigés de moi — encore maintenant, toute ma philosophie chancelle après une heure de sympathique entretien avec des personnes qui me sont totalement étrangères, tellement il me semble déraisonnable de vouloir avoir raison au prix de l'affection, et de ne pas pouvoir communiquer ce qu'on a de plus précieux, de peur de rompre la sympathie. *Hinc meae lacrimae.* —

Je suis encore à Marienbad : le « temps autrichien » m'a retenu ici ! Pensez donc qu'il a plu tous les depuis le 24 juillet, et bien souvent toute la journée. Ciel de pluie, air de pluie, mais de bons chemins en forêt. Ma santé a, dans ces conditions, de nouveau reculé ; au total, je suis cependant satisfait de Venise et de Marienbad. On n'a sûrement pas autant pensé ici depuis Goethe, et même Goethe n'aura pas laissé de choses aussi essentielles lui traverser l'esprit — je me suis, de loin, dépassé moi-même. Un jour, en forêt, quelqu'un qui passait près de moi m'a regardé très fixement : j'ai ressenti à cet instant que je devais avoir sur le visage l'expression d'un bonheur rayonnant, et que je marchais avec elle depuis 2 heures déjà. Je vis incognito, comme le plus modeste des curistes ; dans la liste des étrangers, je figure en tant que « Herr Lehrer Nietzsche ». Il y a ici de nombreux Polonais, et ces derniers — c'est étrange — me tiennent absolument pour un Polonais, ils viennent à moi avec un salut polonais et — ne me croient pas, lorsque je leur dis que je suis suisse. «

C'est la race polonaise, mais le cœur s'en est allé, Dieu sait où » — c'est par ces mots que me quitta l'un d'eux, totalement affligé.

Début septembre, je serai à Naumburg. Les Overbeck s'y rendent eux aussi. Madame von Wöhrmann également (elle quitte son logement de Naumburg et retourne à Venise). Le fils de madame von Wöhrmann, ainsi que son ami le comte Werthern, qui fréquentent le Gymnasium de Naumburg, viennent chez nous, dans la maison. Avez-vous reçu les « Hommes du 18e siècle » de St. Beuve ? Ce sont de magnifiques portraits, et St. Beuve est un grand peintre. Cependant, je vois encore au-dessus de chaque figure une courbe qu'il ne voit pas, et cet avantage, c'est ma philosophie qui me le donne. Ma philosophie ? Le diable m'emporte ! Et vous, que le Dieu d'amour vous emporte — il prend plaisir à tous les Köselitz.

Fidèlement vôtre

F N.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 25 janvier 1881

Cher ami, je laisse ainsi mon navire génois courir vers vous ! L'hiver s'est durci ; dès lors, ma santé a tourné du mauvais côté — je suis heureux de ne plus avoir affaire au manuscrit [*Le manuscrit d'Aurore*]. — Cela signifie à nouveau : « Ami, je remets mon esprit entre vos mains ! » et plus encore : « je commande à mes mains par votre esprit ! » J'étais trop mal et vois tout de travers. Si vous ne devinez pas ce que je pense, c'est que le manuscrit est indéchiffrable. (Mais je vois avec grand plaisir, en lisant vos deux dernières lettres, dans quelle proximité évoluent nos pensées — je ne puis malheureusement pas répondre comme je le voudrais, pardonnez-le-moi !) — Voyons maintenant si la « vie » se montre à nouveau supportable ; aussi ai-je rempli ma tâche et puis-je songer avec bonne conscience à l'avenir — quel qu'il soit ! Tant de douleurs me sont offertes ! Ridicule économie de mon corps ! Portez-vous bien, de corps et d'esprit, c'est tout ce que je vous souhaite, mon bien cher Köselitz !

Fidèlement, F. N.

Pour la réponse, s'il vous plaît : poste restante !

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 9 février 1881

Ah, quelle surprise j'ai eue, en voyant la beauté et le charme viril de votre manuscrit — c'est un peu comme après un bain romain ou turc : on se sent, non seulement propre, mais rajeuni et comme rendu meilleur. Je l'ai lu et suis allé me promener quelques heures, plein de ferventes pensées sur vous et sur la nature. Le livre me semble être riche de contenu : mais il est difficile. Aux heures matinales de ce magnifique mois de février, j'ai produit encore un supplément, afin que tout ressorte vraiment sans équivoque. — Vous en serez satisfait, je pense. Puis-je vous envoyer ce supplément ? — Je souhaite également changer le titre ; en prenant pour une épigraphe le vers tiré de l'Hymne à Varuna que j'avais écrit là par hasard, vous m'avez mis dans l'idée que je devrais peut-être appeler ce livre : « Une Aurore. Pensées sur les préjugés moraux, etc. » On y trouve tant de couleurs bariolées, le rouge en particulier ! Considérez bien cela ! (Que la page de titre, avec de simples ornements, mais d'un grand effet, se recommande à votre goût et à votre réflexion !)

Heureux et très reconnaissant

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 12 février 1881

Mon pauvre ami, pardonnez-moi ! Le manuscrit du supplément s'est renforcé au-delà de ce qui est raisonnable à votre égard ! Je vous prie instamment de m'aider cette fois encore et de ne pas me garder rancune, si je fais quelque chose qui apparaît comme une impudence ! Faites donc vôtre mon affaire — il m'a fallu introduire plusieurs choses dans ce livre, dont l'horizon voulait s'arrondir, et j'étais dans de bonnes dispositions, avec ce merveilleux avant-goût du printemps ! Ainsi s'est produit ce qui, eu égard à votre amitié, n'aurait pas dû exister ! Mais, je le répète, considérez-le cette fois comme votre affaire ; qui sait si un jour vous n'aurez pas à souffrir d'avoir été complice de la réussite de ce livre — veillons à ce qu'il puisse encore nous réjouir, vous et moi. Mais pour cela, une parole de pardon est nécessaire ! Rien qu'un mot sur une carte, et, je vous en prie instamment, pas plus de trois paroles au maximum !!!!! Juste un mot ! Mais tout de suite, cher ami !

Genova, 20 mars 81.

Votre sévère amitié, cher ami, ne pourra m'empêcher, du moins, de régler une dette : je songe aux innombrables frais de port, pour les lettres et les paquets de corrections, et aux dépenses de papeterie et hoc genus omne, et je vais essayer aujourd'hui de vous en rembourser un peu. Le moment me paraît bien choisi, car cet envoi me permet d'assouvir une petite méchanceté, étant donné que c'est précisément ainsi que je réponds à votre dernière lettre. J'ai ensuite plaisir à penser que vous allez rester quelques semaines de plus à Venise.

Aujourd'hui, je suis de bonne humeur, car le mal de tête qui avait persisté depuis dimanche après-midi jusqu'à la nuit dernière a de nouveau disparu.

Remerciez Gersdorff pour l'espérance qu'il me donne. J'adore les dates fixées : est-il possible d'envisager le 15 septembre ? —

Renonçons à l'affaire de la page de titre ! C'est là quelque chose d'assez risible ! En effet : en l'occurrence, je souhaitais uniquement vous satisfaire, vu l'irritation que vous avez manifesté la dernière fois au sujet du manque de goût de messieurs Schmeitzner et Oschatz — je n'étais, quant à moi, pas du tout aussi insatisfait et pensais en silence : « c'est une chose que mon ami Köselitz comprend mieux que moi ». Limitons-nous cette fois, je pense, à demander à M. Oschatz de fabriquer davantage de titres possibles — et vous choisirez celui qui vous paraîtra le plus supportable ! — De plus : nous ne voulons surtout pas imposer à M. Schmeitzner de frais supplémentaires — il finira par se ruiner à nouveau, avec mes livres invendables. J'aimerais bien savoir comment un tel livre sera accueilli ; j'ai les plus graves soupçons, si j'en conjecture d'après la lettre de Rohde et si je pense au lecteur non indulgent — que quiconque sera, au fond, dans le cas du nouveau livre !

En revanche, il est vrai, l'auteur de l'Ere bismarckienne m'a nommé « le Montaigne, Pascal et Diderot allemand ». Tout en une seule fois ! Il y a vraiment peu de finesse dans un tel éloge, et donc : bien peu de louanges ! —

Du moins le livre n'aura-t-il pas d'effet nuisible — hormis le fait que j'aurai moi-même à l'expier ! Je donne surtout, non seulement aux hommes de haute moralité, mais à tous les hommes probes et décents, une occasion de se réjouir à mes frais de leur moralité et de leur probité. Je vais aviser de quelle manière je vais m'en sortir ; je sais sûrement mieux quiconque que tout est encore à faire, et que moi-même, je n'ai pas constamment le caractère qu'il faut pour penser encore ici, d'une façon générale, à une « action ».

Hélas, cher ami, je deviens obscur, car je suis trop enfermé dans mes propres difficultés, et j'éprouve en un seul mot beaucoup trop de choses.

Dites-moi que vous avez de la bonté à mon égard, malgré même la méchanceté d'aujourd'hui — toutefois, écrivez-le-moi, non pas sur du papier à lettre, mais sur une petite carte, afin que cela vous prenne le moins de temps possible.

Cordialement, votre :

fidèle F. N.

Un titre, quel qu'il soit, doit avant tout pouvoir être cité : ainsi, nous devons changer celui-ci ! Non pas « Une Aurore », mais uniquement : Aurore. Cela sonne ainsi moins prétentieux.

Gênes, 24 mars 1881

Voici qu'à présent la vie va et vient, et les meilleurs amis ne voient ni n'entendent rien les uns des autres ! Vraiment, le tour d'adresse n'est pas insignifiant : vivre sans devenir morose ! Je suis si souvent dans la situation où j'aimerais volontiers faire un emprunt à mon vieil ami, à mon vigoureux, courageux et florissant ami Rohde, où je recevrais au besoin une « transfusion » de force, non pas du sang d'agneau, mais du sang de lion — mais il se trouve alors à Tübingen, dans ses livres et dans sa vie de couple, pour moi à tous égards inaccessible. Hélas, cher ami, je dois continuer ainsi à vivre de ma « propre graisse » : ou bien, comme chacun sait, et l'a déjà un jour essayé, à boire mon propre sang ! Il s'agit alors à la fois de ne pas perdre la soif de soi-même, et de ne pas se boire entièrement.

Mais au total, je suis étonné de t'avouer ces choses-là — combien de sources l'homme ne laisse-t-il pas couler en lui. Même quelqu'un comme moi, qui ne fait pas partie des plus riches. Je crois que je deviendrais orgueilleux et insupportable, si je possédais toutes les qualités par lesquelles tu me surpasse. Déjà maintenant, il m'arrive de me promener sur les hauteurs de Gênes, avec un regard et des sentiments peut-être semblables à ceux qui, d'ici précisément, ont envoyé un jour le bienheureux Colomb sur les mers, décidant ainsi de toute sa vie future.

Maintenant, avec ces instants de courage et peut-être même de folie, je dois chercher à remettre en équilibre la barque de mon existence. En effet, tu ne peux pas savoir combien de jours, et combien d'heures, même les jours supportables — doivent être surmontés, pour ne pas dire davantage. Pour autant que l'on puisse soulager et adoucir un état de santé difficile par une « sagesse » de la vie pratique, je fais vraisemblablement tout ce qu'il est possible de faire dans mon cas — dans ce domaine, ce ne sont pas les idées ni les inventions qui me manquent — mais je ne souhaite à personne de connaître mon sort, auquel je commence à m'habituer, parce que je commence à comprendre que je suis à la hauteur.

Mais toi, mon très cher ami, tu ne te trouves pas dans un tel étai, où il faut se faire menu pour pouvoir se faufiler ; Overbeck non plus : vous faites votre beau travail, et sans en parler abondamment, sans peut-être beaucoup y penser, vous avez recueilli tout le bien que l'on peut avoir au midi de la vie — et un peu de sueur en plus, je suppose. Comme j'aimerais savoir quelque chose de tes projets, de tes grands projets — car avec un tel esprit et une telle sensibilité, on promène avec soi, derrière le travail peut-être modeste de tous les jours, quelque chose de très grand — quel réconfort ce serait pour moi, si tu ne me jugeais pas indigne de connaître ces choses-là ! Les amis comme toi doivent m'aider à garder foi en moi-même ; et tu peux le faire, si tu conserves en moi le confident de tes espoirs et de tes meilleurs desseins. — Si sous ces mots devait se cacher une demande de

lettre, eh bien, oui ! très cher ami, j'aimerais bien avoir de toi à nouveau quelque chose de très, très personnel entre les mains — pour ne pas avoir toujours des sentiments que pour mon ami Rohde tel que je l'ai connu dans le passé, mais aussi pour celui qui vit maintenant et — plus important — celui qui connaît changements et désirs : oui, des changements ! des désirs !

Cordialement

à toi.

Dis quelque chose en ma faveur à ta chère épouse : elle ne doit pas m'en vouloir de n'avoir toujours pas fait sa connaissance : un jour ou l'autre, je ferai tout cela en bonne et due forme.

Gênes, 30 mars 1881

C'était certainement un empoisonnement, très cher ami ! Apparemment, on vous a donné à boire du vin trafiqué ; essayez de savoir par où ce poison a pu arriver dans votre corps ! — J'étais à l'instant en train de lire votre cahier « Carnaval de Venise », pour la première fois ! C'est étrange ! le préjugé selon lequel on y trouvait mes opinions en grand nombre m'avait jusqu'à maintenant prévenu à son encontre. A présent, il me surprend de la plus agréable façon : c'est du purus Köselitzius, un bon vin de votre vignoble, non un vin trafiqué ! Cela me fait vraiment du bien ; et je crois que vous avez exprimé dans ce cahier des tendances très utiles, qui n'apparaîtront pas qu'à moi seul utiles et bienfaisantes ! Par ex : toutes ces remarques sur L'Eté de la Saint-Martin d'A. Stifter ! Certains poètes, certains lecteurs, ou d'autres qui ne sont encore ni l'un ni l'autre, pourraient trouver cela très réussi ! Je souhaiterais qu'un jour vous vous donniez un « congé » au milieu de votre travail et que vous récriviez ce cahier, tout à votre aise, sans aucun égard à ce qui est « mien » et à ce qui est « tien » entre nous deux — chose qui, par ailleurs, selon l'éthique des Pythagoriciens, n'existe pas entre amis ! Et cela doit être ainsi ! Cela dit, en secret et en toute confidentialité : pour qui donc ai-je écrit le dernier livre ? Pour nous : nous devons constituer un trésor personnel, pour notre vieillesse ! Car pour ce qui est de la mémoire, on ne peut compter dessus : j'ai, par ex., oublié le contenu de mes premiers écrits, et je trouve cela très agréable, bien mieux en tout cas que si l'on avait devant soi tout ce que l'on a pensé antérieurement et si l'on devait s'expliquer avec toutes ces pensées. Peut-être un tel démêlé se produit-il en moi, mais il se passe dans « l'ignorance » de soi-même, comme la digestion chez une personne en pleine santé. Bref : lorsque je regarde mes propres écrits, j'ai l'impression d'entendre d'anciens récits de voyages d'aventures, que j'aurais oubliés. Veillons à faire de notre vie tout entière un monument de ce genre, pour nous — cela m'est totalement égal, si un tel désir se nomme « vanité », ce n'est pour moi qu'un vain bruit. Soyons donc vains pour nous, et aussi souvent que possible !

Mes yeux sont un grand inconvénient : en ce moment, par ex., après le travail de cet hiver, je dois laisser s'écouler de nombreux jours sans lire ni écrire un seul mot ; et je saisis à peine comment j'ai pu terminer ce manuscrit. Rempli d'un immense besoin d'apprendre et sachant très bien où se trouve ce que j'ai précisément à apprendre, je suis obligé de laisser ainsi passer ma vie — tel que l'exigent mes misérables organes, la tête et les yeux ! Et il n'est question d'aucune amélioration ! Mon état est de plus en plus misérable, et l'obscurité s'accroît !

Ainsi, très cher ami, faites un livre de souvenirs vénitiens, publiez-le anonymement (ou sous un nouveau nom) et songez combien un livre de cette teneur nous

aurait revigorés, s'il était parvenu jusqu'à nous, adolescents cachés dans notre coin de l'Allemagne, lorsque nous avions 20 ans !

A présent, un mot encore au sujet de nos soucis ! Monsieur Otto Busse donne les plus grandes inquiétudes à sa famille et à ses amis (— totale mégalomanie, (relative à lui-même et à moi !)) et ces derniers se tournent maintenant vers moi ! — pensant que je lui ai mis quelque chose dans la tête ! Et ce quelque chose, je dois maintenant lui retirer à nouveau ! Il se prend pour le réformateur de l'Allemagne et me considère comme « l'autorité des autorités » — bref : Muhammed et Allah ! Il soutient que des « œuvres scientifiques » se trouvent entre mes mains ! pour lesquelles les Allemands ne seraient pas encore mûrs ! etc. Je vous confie tout cela sous sept voiles !

Ensuite : monsieur Schmeitzner ne me traite pas avec courtoisie. Cela fait 5 semaines qu'il m'a écrit une petite carte (avec la tournure quelque peu saxonne : « Eh, évidemment que j'édite votre livre ! »). Depuis, grand silence, malgré les 2 lettres et les 2 cartes que je lui ai envoyées ! Il n'a aucune idée de l'honneur qu'il reçoit, en ayant le droit d'éditer ce livre.

A présent, j'aimerais bien voyager un peu, pour distraire un peu ma tête et faire beaucoup de promenades — cela est vraiment nécessaire, afin que je ne sois pas dévoré par mes scrupules ! (Maudite mélancolie !) Cependant, les feuilles de correction ! J'aurais presque envie de retirer à monsieur Schmeitzner toute cette histoire d'impression : j'attends seulement qu'il me donne une occasion. Peut-être lui rendrai-je ainsi précisément un grand service : car qui peut bien, en tant qu'éditeur, vouloir défendre un tel livre !

Madame von Wöhrmann a fait venir ses fils — cela ne doit sûrement pas aller ! —
—

Charron — excellente pensée ! C'est le livre d'éducation de l'ancienne noblesse française ! — Vive notre Stendhal ! Vraiment, la hiérarchie des esprits n'est pas encore faite ! — P. Mérimée est actuellement parmi les Français, tous partis confondus, le mieux insulté de tous ! leur premier grand conteur pour ce siècle-ci !

Poursuivons simplement nos chemins ! Nous y rencontrerons à coup sûr toutes sortes de biens ! —

Cordialement, votre F. N.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 16 avril 1881

Dans un livre aussi magnifique, aussi simple et joyeux que celui de Mayer, il est possible d'entendre une harmonie des sphères : une musique accessible uniquement aux hommes scientifiques. — Qu'est-ce que la gloire ! Charron, l'auteur de « Sur la sagesse », fut peut-être l'écrivain le plus lu pendant deux siècles, juste après Montaigne. Et maintenant ! — C'était un prêtre, connu pour ses sermons contre la réforme ; il vécut dans le voisinage du vieux Montaigne, avec lequel il entretenait des relations — ma mémoire n'a rien de plus à son sujet. Il doit exister une belle édition nouvelle des années cinquante. Ce beau et vigoureux vieux-français ! — N'oubliez pas d'emmener votre maillot de bain, à Recoaro !

Pardonnez-moi pour ce désordre inconvenant !

Avec ses sincères salutations, votre ami

F. N.

(« Sur le détachement » est pour moi ce qu'il y a de plus essentiel et de plus utile dans ce livre).

Friedrich Nietzsche à Elisabeth Nietzsche

Recoaro, 19 juin 1881

Hélas, ma très chère sœur, tu penses qu'il s'agit là d'un livre ? Me considères-tu toujours, toi aussi, comme un écrivain ! Mon heure est venue. — J'aimerais t'épargner tant de désagréments, tu ne peux tout de même pas porter mon fardeau (c'est déjà une assez grande fatalité comme cela, d'avoir avec moi un lien de parenté si étroit). J'aimerais que tu puisses dire à tout le monde avec bonne conscience : « j'ignore quelles sont les nouvelles pensées de mon frère. » (On te fera sûrement entendre que ces dernières sont « immorales » et « sans pudeur ».) — En attendant : courage et bravoure, chacun de son côté, et la bonne vieille affection ! —

Mon adresse : St. Moritz in Graubünden (Schweiz) poste restante. Ceci est, une fois encore, un dernier essai. Depuis février, j'ai eu à souffrir d'une façon démesurée, très peu d'endroits seulement me sont favorables. — Mes meilleurs remerciements pour le service concernant le peintre Rascovich.

Friedrich Nietzsche à Erwin Rohde

le 4 juillet 1881.

A présent, mon cher et fidèle ami, voici mon alter ego [*Aurore*], et tu peux t'entretenir selon ton plaisir avec moi, tu peux te quereller, gronder, te réjouir avec moi et porter ton regard au-dessus des nuages. Ce serait une mauvaise chose, si ce livre n'était pas précisément un livre pour toi — sinon, je ne vois plus du tout comment je pourrais apporter de la joie à quelqu'un. Tu y trouveras tous mes ingrédients ; laisse de côté ce qui pour toi est douloureux et rassemble tout ce qui te donne, à toi précisément, du courage. Je ne vois pas non plus de quelle autre manière je peux te remercier de ta lettre riche et généreuse — je dois mettre chaque quart d'heure que ma tête et mes yeux me laissent libre au service d'une grande tâche, et je rêve sans cesse en mon âme de servir de même le mieux que je peux mes amis. Conserve-moi ton affection !

Ton F. N.

Friedrich Nietzsche à Paul Rée

Sils-Maria, 8 juillet 1881

Ainsi, continuons simplement à dériver ! Nous finirons certainement, mon cher et courageux ami, par devenir deux bons nageurs. Tout le monde pense déjà que nous nous sommes noyés, mais c'est alors que nous reparaissons sans cesse à la surface et que nous rapportons même des profondeurs ce qui, selon nous, a de la valeur et qui peut-être, un jour, aura de l'éclat pour d'autres que nous. Je viens, par ailleurs, de vivre une période critique, et je suis de nouveau arrivé en Engadine, le lieu qui m'a déjà sauvé : « pas encore séparé de mon corps », et en ce qui concerne mon âme, lisez le livre que notre éditeur va vous expédier. J'ai parfois l'impression de regarder les hommes et les choses comme si j'étais déjà mort depuis longtemps — ils m'émeuvent, m'effrayent et m'enchantent, mais je suis totalement éloigné d'eux. Perdu pour toujours et pourtant si proche de vous : —

Fidèlement, F. N.

Chez le Dr v. Stein, pas assez de conscience philologique ! — Et je ne peux pas non plus le distinguer lui-même par ce défaut-là. De grâces !

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Sils-Maria, 8 juillet 1881

Mon cher ami, je suis de nouveau en Engadine. Ces derniers temps, mon état fut extrêmement douloureux et critique, je pensais ne pas repartir vivant de Recoaro. Il y a 2 ans, l'Engadine m'a maintenu en vie, et elle le fera encore cette fois-ci, mieux qu'aucun autre lieu. — J'aimerais avoir quelques livres, à la bibliothèque ou à la société de lecture, à savoir les deux volumes de Hellwald, 1/ Histoire de la civilisation, 2/ la Terre et ses habitants. (Il connaît la littérature la plus récente en histoire, voyages, etc). Et en outre le volume de Kuno Fischer sur Spinoza. — Schmeitzner (qui m'a annoncé le premier acompte) t'aura expédié mon livre ; je suis désolé, il n'a pas été possible de t'envoyer 2 exemplaires, comme je le souhaitais. En outre, je dois malheureusement ajouter que ce n'est absolument pas un livre que l'on peut lire à haute voix, c'est un livre qui se veut solitaire, au superlatif. — Comme cela me réconforte, d'apprendre que ta « Genèse de la littérature chrétienne » progresse ! Combien de questions j'ai déjà prêtes à son sujet ! Henri le Vert est pour moi, dans l'état (au fond, pathétique) où je me trouve, un peu trop miniature et bariolé : c'est cependant un modèle de poésie et d'espièglerie, peut-être même de sérieux.

Ton fidèle ami

F. N.

Sils-Maria, mi-juillet 1881

Ma chère sœur

tu as raison sur tant de points à mon égard, que je te souhaite sincèrement d'avoir aussi toujours raison sur ce qui te concerne et de prendre les décisions les plus profitables. Je pense que tu seras bien loin de la folie de beaucoup de jeunes filles, qui pensent satisfaire leur goût pour la solitude et l'indépendance par la voie du mariage ; le résultat est habituellement tout à fait l'inverse de ce qu'elles attendent, à quelques rares exceptions près. Ta vie à Pforta me plaît beaucoup. Regarde simplement abondamment autour de toi, où le lieu, les hommes et l'activité (sans oublier le climat) semblent vraiment faits pour toi. J'y songe aussi de mon côté, et peut-être faudrait-il pour cela que je quitte, quant à moi, l'Europe. Car tout ce dont nous souffrons, les autres hommes, tout comme nous, sont obligés de le supporter — veillons ainsi à souffrir le moins possible.

Je pourrai difficilement t'empêcher de lire mon « Aurore » ; aussi ai-je réfléchi à un moyen pour tourner la chose au mieux, pour toi comme pour moi. Ainsi, s'il m'est permis de te demander quelque chose, lis donc ce livre sous un certain point de vue, que je déconseillerais vraiment à tous les autres lecteurs, sous un angle tout à fait personnel (les sœurs ont enfin aussi des privilèges). Choisis tout ce qui, pour toi, trahit quelque chose, tout ce dont ton frère, au fond, a le plus besoin, ce qui est pour lui le plus nécessaire, ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Dans ce but, lis spécialement le cinquième livre, où beaucoup de choses se trouvent entre les lignes. Dans quelle direction tendent encore toutes mes aspirations, il est impossible de le dire en quelques mots — et même si je savais comment le dire brièvement, je ne le dirais pas. Cela dépend de circonstances favorables que l'on ne peut absolument pas prévoir. Mes meilleurs amis ne savent (comme tout le monde) vraiment rien sur moi et n'y ont sûrement pas encore songé ; quant à moi, je suis toujours resté très silencieux sur toutes mes préoccupations essentielles, sans que cela paraisse.

Procure-moi donc, mon cher lama, de bons carnets. Pour cela, adresse-toi à un atelier — j'en utilise au moins 4 par an ; papier fin très résistant (blanc), environ 100 feuilles dans chaque carnet. Si tu apprends que quelqu'un veut faire quelque chose pour mon plaisir — dis-lui de faire des cahiers. La situation dans laquelle je vis, pour ce qui est de cette affaire-là, est une ignominie. Format ci-joint. Surtout, pas plus grand !

Affectueusement, avec mes meilleures salutations à notre mère. La saucisse est vraiment très belle.

Ton frère.

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Sils-Maria, 23 juillet 1881

Je me réjouis fort, mon cher ami, que même en cette affaire notre amitié tienne bon, et soit même à nouveau scellée — je songe parfois avec crainte à toutes ces épreuves du feu et du froid, auxquelles mon caractère « franc et catégorique » expose les personnes qui me sont les plus chères. Pour ce qui est du christianisme, tu voudras bien croire la chose suivante : au fond de moi-même, je n'ai jamais été communément contre celui-ci, et depuis ma plus tendre enfance, j'ai fait beaucoup d'efforts sincères pour atteindre son idéal, mais, à vrai dire, avec toujours pour résultat une pure impossibilité. — Même ici, j'ai encore beaucoup de souffrances ; l'été est, cette fois-ci, plus chaud et plus électrique que d'habitude, à mon désavantage. Toutefois, je ne connais rien de plus approprié à ma nature que ce coin de terre surélevé. — Madame Baumgartner m'a très gentiment et affectueusement écrit. — Quant à moi, je ne suis toujours pas en possession de mon livre. — Reçu Hellwald avec gratitude ; c'est un compendium d'une certaine sorte d'opinions.

Sincèrement dévoué, à toi et à ta chère épouse.

F. N.

Friedrich Nietzsche à Franz Overbeck

Sils-Maria, 30 juillet 1881

Je suis rempli d'étonnement et absolument enchanté ! J'ai un devancier, et quel devancier ! Je ne connaissais presque pas Spinoza : le fait de m'intéresser à lui maintenant fut un « acte instinctif ». Pas seulement du fait que sa tendance générale est semblable à la mienne — faire de la connaissance la plus puissante émotion — je me retrouve sur cinq points capitaux de sa théorie, c'est sur ces choses-là précisément que ce penseur hors-norme et solitaire m'est le plus proche : il nie le libre-arbitre — ; les fins — ; l'ordre moral du monde — ; les actions non-égoïstes — ; le mal — ; et même si, à vrai dire, nos divergences restent énormes, celles-ci tiennent davantage à une différence d'époque, de culture, de savoir. En somme : ma solitude, qui, comme sur les très hautes montagnes, me rendait souvent, très souvent la respiration difficile et faisait affluer mon sang vers l'extérieur, est du moins à présent une solitude à deux. — Etrange ! Par ailleurs, ma santé ne répond pas du tout à mes espérances. Temps anormal, ici aussi ! Conditions atmosphériques en perpétuel changement ! — cela me pousse encore hors de l'Europe ! Je dois avoir des mois de ciel pur, sinon ma situation ne changera pas. Déjà 6 pénibles crises de deux à trois jours !! —
Affectueusement

Votre ami.

Sils-Maria, le 14 août 1881.

Cette fois, mon cher ami, le soleil d'août est au-dessus de nous ; l'année s'enfuit, le calme et la paix s'installent dans ces montagnes et ces forêts. Des pensées sont apparues à mon horizon, comme je n'en ai encore jamais vu — mais je ne veux rien en laisser transpirer, et souhaite, quant à moi, me maintenir dans un calme inébranlable. Je vais bien vivre encore quelques années ! Ah, cher ami, une pensée me traverse de temps à autre l'esprit : la vie que je mène est vraiment dangereuse, car je fais partie de ces machines qui peuvent exploser ! L'intensité de mon sentiment me fait rire et frissonner — déjà, plusieurs fois, je n'ai pas pu quitter ma chambre, pour la raison ridicule que mes yeux étaient enflammés — par quoi ? J'avais à chaque fois trop pleuré la veille, au cours de mes promenades, et pas des larmes sentimentales, mais des larmes d'allégresse ; à l'occasion de quoi je chante et parle de manière insensée, considérant les choses d'un regard nouveau, que je possède avant tout le monde.

Finalement — si je ne pouvais pas tirer ma force de moi-même, si je devais attendre de l'extérieur un appel, un encouragement ou une consolation, où serais-je ! que serais-je ! Il y eut véritablement dans ma vie des moments, et des périodes entières (par ex. l'année 1878), où j'aurais ressenti une exhortation qui m'aurait donné des forces ou une poignée de main en signe d'approbation comme le plus grand des réconforts — et c'est justement dans ces moments-là que m'ont laissé tomber tous ceux sur qui je croyais pouvoir compter et qui auraient pu alors me faire du bien. A présent, je ne l'espère plus, et je ressens seulement un certain étonnement trouble, lorsque je songe par ex. aux lettres que je reçois à présent — tout est tellement insignifiant, aucun n'a vécu quelque chose à travers moi, aucun n'a eu la moindre pensée sur moi — c'est honorable et bienveillant, ce que l'on me dit, mais loin, loin, loin. Même notre cher Jacob Burckhardt m'a écrit une petite lettre décontenancée et timorée.

A l'inverse, je prends comme une récompense le fait que cette année m'ait fait voir deux choses qui m'appartiennent et me sont intimement proches — votre musique et cette région. Ce n'est ni la Suisse, ni Recoaro, quelque chose de totalement différent, en tout cas beaucoup plus méridional, — il faudrait sûrement que j'aille sur les plateaux du Mexique, au bord du calme océan, pour trouver quelque chose d'équivalent (par ex. Oaxaca), avec une végétation tropicale cependant. Bref, cette Sils-Maria, je vais essayer de me la garder. C'est la même chose que je ressens pour votre musique, mais je ne sais absolument pas comment me l'approprier ! Mes occupations m'ont obligé à renoncer une fois pour toutes à lire de la musique et à jouer du piano. L'acquisition d'une machine à écrire hante mon esprit, je suis en relation avec son inventeur, un Danois de Copenhague.

Que faites-vous l'hiver prochain ? Je suppose que vous serez à Vienne ? Nous pouvons songer toutefois à nous retrouver l'hiver suivant, même si ce n'est que pour peu de temps — car je sais maintenant que je ne suis pas apte à vous fréquenter et que vous vous sentez plus libre et plus productif lorsque je suis de nouveau éloigné de vous. D'autre part, je ne peux dire à quel point je tiens à la libération toujours plus grande de votre sensibilité et à ce que vous puissiez acquérir un domicile fier et intime, à ce que vous puissiez, en somme, créer et atteindre votre maturité avec bonheur, avec tout le bonheur possible, de sorte que je me trouverai léger dans toutes les circonstances qui résulteront des conditions de votre nature. Je n'ai jamais eu de mauvais sentiments à votre égard, ayez donc confiance cher ami ! —

En passant, pouvez-vous me dire comment on achète actuellement des deutsche Marks en billets, en Italie (pour des billets italiens), quel est le cours, je veux dire.

Je n'ai pas non plus l'adresse de mademoiselle von Meysenbug en tête ; en ce moment, elle doit se trouver quelque part en compagnie des Monod, je pense que M. Schmeitzner doit envoyer l'exemplaire à Paris. — Avec M. Schmeitzner, tout s'est arrangé, avec les plus grands ménagements ; je me suis promis de ne pas le faire souffrir de ce que, me fondant sur des conclusions hâtives, j'attendais de lui certaines choses qui n'appartiennent pas à sa nature.

Avec une sincère amitié et reconnaissance

Votre F. N.

(J'ai été très malade.)

Sils-Maria, 20/21 août 1881

Cher ami, les choses vont bien entre nous ; et en ce qui concerne l'effet que produit mon livre, je dirai, sérieusement ou par plaisanterie, qu'il « fait partie des boissons spirituelles les plus fortes, si du moins j'en juge d'après l'effet que j'ai moi-même éprouvé, lorsqu'il m'arrive de me sentir las et de ne plus avoir de courage. Enfin : c'est là un commencement de mes commencements — que de choses se trouvent encore devant moi ! en moi ! Un jour ou l'autre, je me trouverai dans la nécessité de disparaître tout simplement du monde pendant quelques années — pour m'ôter de l'esprit tout mon passé et mes relations personnelles, et le présent, les amis, la famille, tout, absolument tout. Alors, il s'agira d'être courageux, et toi aussi, mon cher ami, tu devras encore, dans une si haute épreuve, conserver ton ancienne et grande fidélité, et ton courage dans la fidélité ! A la longue, je suis un pénible camarade, n'est-ce pas ? Certes, notre ami Romundt pense autrement, lui à qui, du moins, je n'ai, quant à moi, imposé aucune charge — il m'écrit, plein d'entrain, qu'il « reconstitue la doctrine de Dieu, de l'âme, de la liberté et de l'immortalité chez Kant. » Cela m'a véritablement amusé ! Il semble donc que je n'ai encore exercé aucune influence « néfaste et immorale » (ou plutôt — aucune influence !) — Soyons de bonne humeur ! Nous sommes des hommes libres, et non les « enfants de la servante » ! — A présent viennent demande sur demande ! Pardonne-moi ! — La prochaine fois, j'aimerais recevoir moi-même l'argent ; je pars d'ici le 27 septembre, est-il possible de le garder jusque-là ? Quand retournes-tu à Bâle ? L'envoyer à Gênes a pour inconvénient le fait que je n'ai là-bas aucun papier d'identité (je n'ai pas de passeport, je n'en ai pas besoin par ailleurs).

Schmeitzner ne doit plus, dorénavant, recevoir mes économies, j'ai des raisons de me tenir sur mes gardes, c'est quelqu'un de téméraire et qui agit souvent sans en demander l'autorisation. A présent, cher ami, j'aimerais beaucoup que tu rassembles tout ce qu'il est encore possible de mettre de côté de la pension bâloise, et intérêt sur intérêt, de sorte que je puisse, au terme des 6 années, vivre encore pendant un bon bout de temps (dis-moi : à quand est fixée la date du dernier versement de la pension ?). Je suis au « sommet » de mon existence, c'est-à-dire des devoirs que la vie m'a donnés peu à peu, et je dois, si cela est possible, consacrer précisément à ces devoirs les quatre prochaines années, sans être dérangé par aucune chose extérieure, et ne penser à rien d'autre. Aide-moi dans cette tâche, toi le plus fidèle d'entre les fidèles !

Non, je ne lirai sûrement pas le livre de Littré. De même, j'ouvre peu le Keller, « Henri le Vert » : mes yeux ne me permettent plus ce genre de « dépenses luxueuses de ma vue ». Cela dit en toute confidentialité : le peu de travail qu'il m'est possible d'accomplir avec mes yeux consiste maintenant presque exclusivement à faire des études

psychologiques et médicales (je suis si mal instruit ! — et il me faut véritablement savoir tant de choses !). Envoie, s'il te plaît, le second tome de « Henri le Vert » à notre « Heinrich le vert » de Venise, qui vient tout juste de terminer sa merveilleuse partition — et un travail en filigrane. — Je correspond avec l'inventeur de la machine à écrire, M. Malling-Hansen, à Copenhague — un tel instrument, avec lequel les yeux n'ont plus du tout besoin d'être actifs après une semaine d'exercice, serait pour moi quelque chose d'incalculable, mais ce n'est pas pour « l'homme pauvre » que je suis — avec la caisse, « emballé prêt pour l'expédition », et encore sans le transport, cela coûte 375 R.Marks. La machine pèse 6 livres et elle fait 8 pouces de large. Je joins ici une épreuve.

Je souhaiterais avoir plusieurs livres par ton intermédiaire :

1. O. Liebmann, Analyse de la réalité.
2. O. Caspari, L'hypothèse de Thomson (Stuttgart, 1874, Horster).
3. A. Fick, « L'origine et l'effet ».
4. J. G. Vogt, La force. Leipzig, Haupt & Tischler, 1878.
5. O. Liebmann, Kant et ses épigones.

J'aurais ensuite vraiment besoin de l'un de mes livres qui se trouvent dans les caisses à Zurich : Spir, Pensée et réalité — c'est un livre non-relié, donc dans la caisse des livres non-reliés, il comprend 2 tomes.

Les « Cahiers mensuels de philosophie » se trouvent-ils à la Société de lecture (ou à la bibliothèque) de Zurich ? Il me faut le volume 9, année 1873, et de même pour l'année 1875. Et puis la revue Kosmos, volume I.

Existe-t-il une édition complète des discours de Dubois-Reymond ?

Enfin, enfin ! je souhaiterais t'envoyer à la pharmacie. Il s'agit de compléter ma pharmacie personnelle. Il me faut

1. ferrum phosphoricum
2. potasse à l'acide phosphorique
3. natrum sulfuricum
4. natrum muriaticum

10 grammes de chaque, sous forme de poudre. Bien emballé. Ne m'en veux pas, et prends ton temps pour faire tout cela ; fais-le de la façon la plus occasionnelle possible. Je suis déjà devenu si pénible à ta vénérable belle-mère, j'aimerais toutefois rester en bon souvenir, pour elle, pour toi, pour ta chère épouse et pour toute ta chère famille à Zurich !

F. N.

Friedrich Nietzsche à Erwin Rohde

Gênes, 21 octobre 1881

Mon cher et vieil ami, puisque tu ne m'as pas écrit entre-temps, je suppose que tu rencontres certaines difficultés. C'est pourquoi je te demande avec sincérité, et ce sans aucune arrière-pensée susceptible de te tourmenter : ne m'écris pas maintenant ! Cela ne change absolument rien entre nous, mais insupportable est pour moi le sentiment d'avoir exercé une sorte de contrainte sur un ami, selon toute apparence par l'envoi d'un livre. Un livre, quelle importance ! J'ai plus important encore à faire — et sans cela, je ne saurais pourquoi vivre. Car ma vie est dure, je souffre beaucoup.

Affectueusement

Ton F. N.

Sils-Maria, fin août 1881.

Voilà de bien merveilleuses nouvelles, mon cher, mon très cher ami ! Avant tout, le fait que vous ayez terminé ! Mon humeur devient infiniment bonne et solennelle, lorsque je songe à ce tout premier grand achèvement de votre vie, je garderai en mémoire ce 24 août 1881 ! Cependant, dès que je pense à votre œuvre, un sentiment d'apaisement m'envahit, une sorte d'émotion que je ne connais pas à l'égard de mes propres « œuvres ». Avec celles-ci, c'est quelque chose qui offense continuellement ma pudeur : elles sont le reflet d'une créature souffrante et incomplète, qui n'est quasiment plus maître des organes dont elle a le plus besoin — je me vois très souvent moi-même tout entier comme le griffonnage d'une puissance inconnue essayant une nouvelle plume. (Notre Schmeitzner a très bien su me toucher sur ce point sensible, en insistant dans chacune de ses dernières lettres sur le fait que « mes lecteurs ne voulaient plus lire d'aphorismes de moi ».) Mais vous, cher ami, il ne faut pas que vous soyez un tel faiseur d'aphorismes, votre but est plus élevé, vous ne devez pas seulement faire deviner la cohérence et le besoin de cohérence — votre devoir est de rendre à nouveau évidentes, dans votre art, les lois stylistiques supérieures, dont l'abandon a quasiment élevé au rang de principe la faiblesse des nouveaux artistes : votre devoir est de montrer encore une fois votre art achevé ! Voilà ce que je ressens, lorsque je pense à vous, et je jouis, dans cette perspective, d'un achèvement de ma propre nature, comme en image. Vous seul m'avez jusqu'à présent apporté cette jouissance, et c'est seulement depuis que je connais votre musique qu'il en est ainsi entre nous.

Venons-en à la seconde nouveauté : selon laquelle Vienne vient à Venise, la montagne vers Muhammed ! Quelle inquiétude cela me donne ! Je vois maintenant l'allure que prend la chose, votre première introduction solennelle — je présume que vous aurez, dans la foulée, le courage de faire connaître au monde, par quelques écrits éloquents, vos nouvelles intentions esthétiques, et que vous écarterez ainsi toute confusion sur les seules interprétations autorisées de votre œuvre. Revendiquez sans crainte les plus hautes intentions ! Les hommes comme vous doivent jeter en avant leurs paroles et savoir les rattraper par leurs actes (moi-même, je me suis autorisé jusqu'à présent à vivre selon cette praxis). Usez de toutes les libertés que l'on accorde encore au seul artiste et songez bien à ceci : notre devoir est, en toute circonstance, de faire avancer, de pousser vers « là-bas » — il est à peu près indifférent de savoir si nous-mêmes nous arriverons là-bas ! (A mon grand étonnement, c'est l'exhortatio indirecta que je trouve souvent dans dernier livre, par ex. dans le paragraphe §542 « le philosophe et la vieillesse » — l'exhortation et l'encouragement directs ont à l'inverse quelque chose d'assez blanc-bec).

Voilà pour aujourd'hui — il n'est absolument pas nécessaire de répondre à tout cela, cher ami. Lorsque nous nous reverrons, jouez-moi votre musique en guise de réponse (ces

derniers mois, elle s'est écoulée en moi, goutte à goutte, et, sincèrement — je ne vois rien, actuellement, que je puisse davantage souhaiter entendre —).

Ce fut pour moi une véritable joie, de reconnaître l'écriture de mon vieux et brave Gersdorff (d'une encre un peu trop pâle, malheureusement), et de le voir témoigner un intérêt qui est rare à présent et qui le montre très proche de mes propres besoins et de mes propres joies.

Portez-vous bien et pensez à moi comme à un homme que votre dernière lettre a comblé de bonheur.

Votre ami Nietzsche.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 24 février 1881

Aujourd'hui, belle journée, grâce à un puissant purgatif, et un clair soleil ! Je me suis mis aussitôt à classer l'ensemble du texte (grossièrement) — 4 masses se sont séparées facilement et naturellement, chacune avec sa couleur fondamentale, et d'un volume à peu près égal. Le résultat m'a mis de bonne humeur. Je n'avais pu m'empêcher de rire, en voyant ainsi la totalité du texte à nouveau rassemblée — le livre ne sera pas épais, mais peu de livres contiennent autant de choses (est-ce le père du livre qui parle maintenant ? je ne le crois pas). Mes trois protecteurs génois, Colomb, Mazzini et Paganini, y sont, me semble-t-il, pour quelque chose. — Cet automne, je désespérais de retrouver l'état d'esprit, la force et l'envie nécessaires pour venir à bout de l'ensemble — la chose m'avait traversé l'esprit lorsque j'étais à Marienbad. Et aujourd'hui ! — Grâce à votre grande, si grande bonté !

F. N.

Friedrich Nietzsche à Erwin Rohde

Gênes, 21 octobre 1881

Mon cher et vieil ami, puisque tu ne m'as pas écrit entre-temps, je suppose que tu rencontres certaines difficultés. C'est pourquoi je te demande avec sincérité, et ce sans aucune arrière-pensée susceptible de te tourmenter : ne m'écris pas maintenant ! Cela ne change absolument rien entre nous, mais insupportable est pour moi le sentiment d'avoir exercé une sorte de contrainte sur un ami, selon toute apparence par l'envoi d'un livre. Un livre, quelle importance ! J'ai plus important encore à faire — et sans cela, je ne saurais pourquoi vivre. Car ma vie est dure, je souffre beaucoup.

Affectueusement

Ton F. N.

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 28 novembre 1881

Hourrah ! Ami ! J'ai à nouveau découvert quelque chose de bien, un opéra de François Bizet (qui est-ce ?) : Carmen. On croyait entendre une nouvelle de Mérimée, spirituel, vigoureux, bouleversant ici ou là. Un authentique talent français de l'opéra comique, pas du tout désorienté par Wagner, mais au contraire un véritable élève d'Hector Berlioz. Je ne croyais pas une telle chose possible ! Il semble que les Français soient sur une meilleure voie, pour ce qui est de la musique dramatique ; et ils ont sur un point principal un grand avantage sur les Allemands : la passion n'est pas chez eux autant tirée par les cheveux (comme par ex. toutes les passions chez Wagner).

Aujourd'hui un peu malade, à cause du mauvais temps, et non à cause de la musique : peut-être même serais-je bien plus malade, si je ne l'avais pas entendue. Les bonnes choses sont une médecine, pour moi ! D'où mon affection pour vous !!

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 5 décembre 1881

Cher ami, de temps à autre (comment cela se fait-il ?), j'ai comme le besoin d'avoir ainsi des nouvelles plus générales et plus absolues au sujet de Wagner, et surtout par vous ! Par ailleurs, ressentir la même chose à l'égard de Chamfort doit être pour nous deux une question d'honneur, c'était un homme de la même trempe que Mirabeau, par son caractère, ses sentiments et son grand esprit — Mirabeau avait lui-même un tel jugement sur son ami.

J'ai reçu un coup, en apprenant que Bizet était mort. J'ai entendu Carmen pour la seconde fois — et à nouveau j'ai eu l'impression d'une nouvelle de tout premier rang, comme celle de Mérimée. Une âme si passionnée et si gracieuse ! Pour moi, cette œuvre vaut un voyage en Espagne — une œuvre fortement méridionale ! — Ne riez pas, mon vieil ami, il n'est pas facile pour moi de saisir ainsi mon « goût » dans sa totalité. — Avec une sincère gratitude

Très malade entre-temps, sûrement à cause de Carmen...

Friedrich Nietzsche à Heinrich Köselitz

Gênes, 18 décembre 1881

Dans ma tête, je vous ai envoyé de petites cartes sur tant de sujets, que je veux tout de suite vous dire un mot concernant les toutes dernières nouveautés — que le passé reste dans le passé ! Gersdorff a d'une façon grandiose mis un terme à notre mésentente ! — Je connais depuis mon enfance cette famille qui porte le même nom que moi (sans e), et j'ai passé une fois mes vacances d'été dans leur belle propriété (il existe une sorte de parenté diffuse). Belles demoiselles !

Souhaitez-moi bonne chance et un temps clair ! je prends la plume en main pour écrire le dernier manuscrit (la machine à écrire arrivera seulement dans trois mois). Il s'agit de la suite d' « Aurore » (du 6e au 10e livre). C'est le moment, sinon je vais oublier mes expériences (ou « pensées ») !

Toutes les revues que vous écrirez devront m'être chères !

Fidèlement

F. N.

Mi-janvier 1882 Genova

Ma chère et vénérée Frau Professor, si j'ajoute à votre lettre, avec laquelle vous avez donné à mon Nouvel An un éclat solennel, la lettre que j'ai reçue dernièrement d'Amérique, il me faut dire alors : je dois à deux femmes d'avoir exprimé de manière très éloquente le fait que l'on réfléchissait et méditait aussi réellement sur mes pensées et que celles-ci n'étaient pas seulement lues (ou plus exactement : « pas seulement non lues ! »). Cette lettre venait de l'épouse d'un professeur du Peabody-institut à Baltimore ; celle-ci, au nom de son mari et d'un ami, me remercie comme vous me remerciez : en pensant ! Mais enfin, ce sont des exceptions, et c'est comme exceptions seulement que j'en jouis ; la règle était jusqu'à présent : aucune influence, ou bien une influence sans pensées ! Vous me croirez aisément, si je vous dis que c'est là la raison pour laquelle je ne me fais pas une petite idée des hommes et que l'air que prend le « génie méconnu » m'apparaît comme le plus risible de tous. Un long et très lent chemin, est le sort réservé à mes pensées — oui, je crois, pour m'exprimer d'une façon quelque peu blasphématoire, à ma vie seulement après la mort et à ma mort pendant la vie. Et ainsi, c'est économique et naturel ! —

Quand nous nous reverrons, je vous raconterai certains détails curieux — aujourd'hui, un mot seulement sur les possibilités de ce « quand nous nous reverrons ». Je suis retenu à Gênes par un travail dont je ne peux venir à bout qu'ici, car il a en lui un caractère proprement génois — mais pourquoi ne devrais-je pas vous le dire ? Il s'agit de mon « Aurore », disposée en 10 chapitres au lieu de 5 ; et une bonne partie de ce qui se trouve dans la première partie constitue seulement le soubassement et la préparation à quelque chose de plus difficile, de plus élevé (eh oui ! un certain nombre de choses « épouvantables » devront également être dites, liebe Frau Professor!). Bref, je ne sais pas si je pourrai m'envoler vers le nord cet été : mais si je voyage, je passerai vous voir à Bâle.

A Bayreuth, je vais cette fois « briller » par mon absence — à moins que Wagner ne m'invite personnellement (ce qui serait, selon ma conception de la « bienséance élevée », parfaitement convenable !). Je souhaite laisser sommeiller mon droit à une place. Cela dit entre nous : je préférerais entendre « Scherz List und Rache » que Parsifal.

Afin que vous sachiez ce qu'il en est entre monsieur Köselitz et moi, et de quelle façon je continue « de corrompre la jeunesse » (— je n'échapperai sûrement pas à la coupe de ciguë !), je joins ici la dernière lettre de monsieur Köselitz : elle provoquera peut-être en vous un certain « étonnement », mais en aucun cas de « l'horreur » !

Le temps de ces derniers mois fut tel, que je n'aurais rien de plus beau et de plus salubre à opposer, dans tout ce que j'ai vécu — frais, pur, doux : combien d'heures ai-je passé au bord de la mer ! Combien de fois ai-je vu le soleil se coucher !

Liebe Frau Professor, « entre amis, tous les biens sont en commun » — disent les Grecs : la vie puisse-t-elle nous * offrir encore de nombreuses choses en commun ! — voilà ce que j'ai pensé en lisant votre lettre.

Votre sincèrement dévoué et reconnaissant

Dr F. Nietzsche.

* *nous trois !*

Gênes, 25 janvier 1882

En cet instant, mon cher ami, où je vous écris ces quelques lignes — je ne souhaiterais rien de mieux que d'être auprès de vous. Vraiment, vous avez couru le risque d'être surpris par moi — seule l'annonce de la visite imminente du Dr Rée, visite prévue depuis longtemps, que je reçus de ma famille, m'a retenu à Gênes. Ce que vous vivez à présent constitue la règle — j'ai été véritablement étonné, décontenancé, l'été dernier, en voyant les choses qui vous concernent, vous et votre estime, prendre cette fois une toute allure et avoir le caractère d'une exception. Toutefois, j'aimerais vous aider à perdre un peu de cette satanée « régularité », ou plutôt — pour dire la vérité — que vous m'aidiez à le faire ; car non seulement ce refus viennois m'a mis de mauvaise humeur, mais en outre je me sens et en vérité cela m'a rendu malade et incapable de rien faire de bien. Pour moi, cela sonne comme une protestation sarcastique contre ma paisible manière de penser, que je viens précisément de mettre sur le papier, et contre ma « soumission à Dieu ». Le meilleur antidote serait maintenant de rire un peu ensemble et de faire de la bonne musique. Je ne saurais vous dire à quel point je désire votre *matrimonio segreto*. Le jour même au soir duquel j'ai reçu votre lettre, j'avais considéré que toutes les dispositions que je prendrais dans un avenir proche concernant mes lieux de séjour et l'organisation de cette année et de l'année prochaine seraient liées à la musique de M. Peter Gast et à sa destinée — j'ai réfléchi à la possibilité de passer l'hiver entre Vienne et Venise. En vérité, cher ami, pour étonnant que cela soit, il me vient de l'extérieur bien peu de choses agréables, je suis comme enneigé dans ma solitude et poursuis ainsi mon existence, un peu trop abandonné et un peu trop considéré comme mort, même par mes amis. Vous et votre avenir — y compris Nausicaa — êtes, avec vos lettres et vos pensées, la seule et belle exception de mon « hiver », et vraisemblablement ce qui m'apporte le plus de chaleur.

Quelques mots au sujet de ma « littérature ». J'ai terminé il y a quelques jours les livres VI, VII et VIII d'« Aurore », et avec cela, mon travail est fini pour cette fois. Je souhaite en effet réserver les livres 9 et 10 pour l'hiver prochain — je ne suis pas encore assez mûr pour les pensées élémentaires que je souhaite exposer dans ces livres de conclusion. Parmi elles se trouve une pensée qui, en réalité, nécessitera « des millénaires » pour devenir quelque chose. Où vais-je trouver le courage qu'il me faut pour l'exprimer !

Aujourd'hui, pour la première fois depuis l'été dernier, j'ai lu un peu mon « Aurore », et j'en ai eu du plaisir. Ces choses-là étant très abstraites, la vivacité d'esprit avec laquelle elles sont traitées est très estimable. En comparaison, lisez n'importe quel livre sur la morale — j'ai encore des occasions de sauter de joie. En outre, j'ai été frappé à quel point ce livre est riche de pensées inexprimées, pour moi du moins : je vois ici ou là, et à toutes

les conclusions, des portes secrètes, qui mènent plus loin, et souvent très loin (et pas seulement au « cabinet » — pardon !)

Voulez-vous mon nouveau manuscrit ! Peut-être y trouverez-vous une distraction ou un amusement. (Ne pensez surtout pas à le recopier — pour cela, nous avons encore une année et peut-être même beaucoup plus).

Cependant, je songe à l'instant qu'il me faut moi-même relire encore une fois le manuscrit en entier, afin que vous puissiez vous-même le lire. (Il manque de nombreux signes ainsi que quelques mots). Etant donné que ma santé et mes yeux me laissent tomber, je ne devrais pas avoir terminer la correction et la révision avant 2 semaines.

Ce mois de janvier est le plus beau que j'aie jamais connu. Mais il avait seulement 21 jours !

Cordialement, votre ami FN.

Gênes, 29 janvier 1882

Cher ami, M. v. Bülow a en lui les mauvaises manières des officiers prussiens, mais c'est un « honnête homme » — il a toutes sortes de raisons secrètes pour ne plus vouloir s'occuper de la musique d'opéra allemande ; je me souviens qu'il m'a dit un jour : « je ne connais pas la nouvelle musique de Wagner. » — Allez à Bayreuth, cet été, vous y trouverez réunis tous les hommes de théâtre de l'Allemagne, mais aussi le prince Liechtenstein, etc., Levy dans tous les cas. Je pense que tous mes amis seront là-bas, ainsi que ma sœur, d'après sa lettre d'hier (et cela me fait très plaisir !).

Si j'étais auprès de vous, je vous ferais connaître les satires et les épîtres d'Horace — je pense que nous sommes tous les deux précisément mûrs pour cela. En y jetant un coup d'œil aujourd'hui, j'ai trouvé chacune des tournures ravissantes, tel une chaude journée d'hiver.

Ma dernière lettre vous a semblé trop « frivole », n'est-ce pas ? Soyez patient ! En ce qui concerne mes « pensées », ce n'est rien, pour moi, de les avoir ; mais m'en débarrasser, lorsque je le souhaite, est toujours pour moi d'une redoutable difficulté ! —

Oh, quelle saison ! Ce miracle du beau Januarius ! Soyons de bonne humeur, très cher ami !

Genova, le 29 janvier 1882.

Mon cher ami, hier, ma sœur m'a écrit pour me dire qu'elle souhaiterait faire usage de mon « droit » à une place à Bayreuth : donc, s'il n'est pas trop tard, allons, je veux bien signer le formulaire dont tu me parles dans ta lettre — car je n'ai plus aucune quittance. — Par ailleurs, il m'est agréable d'apprendre cette décision de ma sœur ; je pense que tous mes amis seront là-bas, monsieur Köselitz également. Quant à moi cependant, j'ai été trop proche de Wagner pour pouvoir apparaître là-bas comme simple invité sans une sorte de « réhabilitation » (l'expression ecclésiastique est *katastasiV pantwn*). Une telle réhabilitation, qui naturellement devrait venir de Wagner lui-même, n'est toutefois pas en vue ; et je ne la souhaite pas du tout. Nous avons l'un et l'autre pour notre vie des objectifs différents ; avec une telle différence, des relations personnelles seraient seulement possibles et agréables si Wagner était quelqu'un de beaucoup plus délicat. Je pense, cher ami, que tu me comprends sur ce point. Cet éloignement, à un stade maintenant avancé, a des avantages auxquels je ne renoncerai pas à nouveau si facilement pour un plaisir esthétique ou par pure « bonté d'humeur ». Pour dire la vérité : je perds ici la seule occasion de revoir une fois tous ceux qui me sont, ou m'étaient, proches, et de raffermir de nombreuses relations devenues vacillantes. Tel est le cas pour notre ami Rohde, qui n'a pas daigné m'écrire depuis que lui ai expédié « Aurore », tout comme mademoiselle von Meysenbug, et ainsi de suite. Ainsi donc, si tu te rends là-bas avec ta chère épouse, je te prierai d'intercéder pour moi auprès de chacun par une parole amicale. Je ne suis pas devenu « inhumain », en vérité ! —

Hier, j'ai expédié le nouveau manuscrit à M. Köselitz, à Venise. Il manque encore les 9e et 10e livres, que je ne peux plus écrire maintenant — cela nécessite des forces fraîches et la solitude la plus grande (le Dr Rée arrive la semaine prochaine). Peut-être trouverai-je cet été un mois qui puisse m'offrir les deux, près de quelque forêt : j'ai pensé aux forêts de la Corse, mais aussi à la Forêt Noire (St. Blasien ?). Mais je devrais peut-être attendre jusqu'en hiver pour ce travail, qui constitue le plus dur de tous.

Entre-temps, j'ai reçu de mauvaises nouvelles de M. Köselitz. Les Viennois lui ont renvoyé sa partition ; une tentative qu'il fit pour intéresser Bülow à son œuvre a également échoué (il ne veut plus du tout avoir affaire avec la musique d'opéra allemande). — J'ai une immense reconnaissance pour tout ce qui, dans la situation difficile où il se trouve, pourrait résonner à notre pauvre ami comme un encouragement ou une réparation. — Par ailleurs, il est philosophe, plus que je le suis. J'ai véritablement plus de mal que lui à supporter son échec ! —

Mon cher ami, que de difficultés je te donne sans cesse ! — Quand nous nous reverrons, tu me feras l'honneur de me lire ta conférence sur la naissance de la littérature chrétienne ? — Avez-vous aussi un « printemps » tel que le nôtre ? Les véritables « miracles de saint Januarius ! » —

Cordialement, ton et votre

Friedrich Nietzsche

Genova, le 5 février <1882>

Mon cher ami, je trouve votre traitement du cas Bülow parfaitement approprié — je crois que Bülow lui-même le trouvera approprié ; il est capable d'impulsions libérales. — Le Dr Rée est arrivé hier ; il loge dans la maison voisine et restera un mois. Ce soir, nous nous trouverons tous les deux assis dans le théâtre Carlo Felice pour y admirer Sarah Bernhardt, dans la Dame aux camélias (Dumas fils). La machine à écrire (une affaire de 500 frs.) est ici, mais — endommagée au cours du voyage : elle devra peut-être retourner à Copenhague pour y être réparée, je vais recevoir aujourd'hui un avis à ce sujet du premier mécanicien d'ici. —

Gersdorff pense — me dit Rée — qu'une représentation de Scherz List und Rache à Leipzig serait réalisable. — Nerina a pris assez au tragique les fiançailles de Gersdorff et lui cause des ennuis. —

Comment ? Vous n'allez finalement pas à Bayreuth ? — Je ressens, concernant cette possibilité, trop de sentiments divers en même temps pour pouvoir dire combien cela me touche. Mais cela ne me semble pas utile — s'il n'y avait le fait que vous deviez découvrir l'orchestre de Wagner et ses inventions orchestrales. Enfin : j'aimerais beaucoup vous savoir une fois parmi tous mes amis, lesquels, comme je l'imagine, chercheront à vous être agréables, ce qu'ils auront « à cœur » de faire par égard pour moi — pardonnez-moi d'en parler !

« Sens de la causalité » — oui, ami, c'est quelque chose d'autre que ce « concept a priori » dont je parle (ou radote !). D'où vient la croyance absolue à la validité et à l'adaptabilité universelles de ce sens de la causalité ? Des gens tels que Spencer pensent qu'il s'agit d'une extension sur fond d'innombrables expériences faites par de nombreuses générations, une induction qui, à la fin, se présente comme absolue. Je pense que cette croyance est le vestige d'une croyance plus ancienne et beaucoup plus étroite. Mais pourquoi cela ! Je n'ai pas le droit d'écrire sur ces choses-là, mon cher ami, et il me faut attirer votre attention sur le « 9e livre » d'Aurore, pour que vous voyiez que, quant à moi du moins, je m'écarte des pensées que vous m'exposez dans votre lettre : — je me suis réjoui de ces pensées et de notre unanimité.

Le nouveau « journal » ne m'a pas du tout désagréablement surpris. Ou bien est-ce que je me fais illusion ? L'idée fondamentale de son introduction — l'Europe unie avec la perspective de l'anéantissement des nationalités — n'est-ce pas là mon idée ? Dites-moi la vérité à ce sujet : un quelconque simulacre de vanité m'induit peut-être en erreur. —

Récemment, je me promène, sans avoir rien d'autre en tête que la musique de mon ami Gustav Krug, — tout à fait par hasard et sans aucune raison. Le lendemain, je reçois de lui un cahier de Lieder (édité par Kahnt), parmi lesquels justement le lied que je m'étais reconstruit au cours de ma promenade. Quel étonnant jeu du hasard !

Le temps tout comme avant, indescriptible ! Hier, nous étions, Rée et moi, à cet endroit du rivage où, dans cent ans (ou bien 500 ou 1000, comme vous voudrez !), on m'érigera une petite colonne en l'honneur d' « Aurore ». Nous sommes restés au soleil, joyeux, comme deux oursins.

Avec mes très sincères salutations, votre fidèle âme voisine

F. Nietzsche.

Gênes, 20 mars 1882

Oui, honorée Madame, il y a encore des choses à lire, de moi — et même plus : vous avez encore tout à lire. Je considère ces *Considérations inactuelles* comme des écrits de jeunesse : je faisais alors un décompte provisoire de ce qui m'avait le plus entravé ou fait avancer dans ma vie jusqu'alors, et je cherchais à me débarrasser de certaines choses, en les dénigrant ou en les glorifiant, comme on fait lorsque l'on est jeune — : Ah, la gratitude, dans les bonnes comme dans les mauvaises choses, m'a toujours rendu très productif ! Quoi qu'il en soit — j'ai recueilli une certaine confiance, suite à ces nouveau-nés, encore maintenant auprès de vous et de vos excellents camarades d'étude ! Mais vous aurez besoin de toute cette confiance pour me suivre sur les nouveaux chemins, non sans danger, où je suis à présent, et à la fin — qui sait ? qui sait ? — vous non plus, vous ne supporterez plus et me direz ce que plus d'un a déjà dit : Qu'il aille où il lui plaît d'aller et qu'il se casse le cou, si cela lui plaît.

Mais au moins vous êtes prévenue maintenant, honorée Madame ?

Vous êtes étonnée que j'écrive si tard — je suis presque aveugle, et c'est seulement depuis que je possède cette machine à écrire que je peux à nouveau répondre à une lettre, c'est-à-dire depuis trois semaines. Mon lieu de résidence est Gênes. —

Votre dévoué serviteur

Dr F. Nietzsche.